

NARODNA IN UNIVERZITETNA KNJIŽNICA

DS

I 49 670₁₆



395098839

COBISS

Narodna in univerzitetna knjižnica
v Ljubljani

II 49670

16

par l'Institut d'études slaves. — XVI.

LES
ÉTUDES SLAVES
EN TCHÉCOSLOVAQUIE

PAR

MATHIAS MURKO

Professeur honoraire à l'Université Charles de Prague
Président de l'Institut slave de Prague

Manaux
16

Spodaj!
Murko



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1935

Les articles réunis dans ce volume ont paru dans *Le Monde slave*, 1935, t. III, p. 198 et 361 ; t. IV, p. 36 et 161.

Le Monde slave, revue mensuelle, paraît chez Paul HARTMANN, éditeur, 11, rue Cujas, Paris (V^e). Prix de l'abonnement : France et Pays slaves, Fr. 60. Autres pays, Fr. 80.

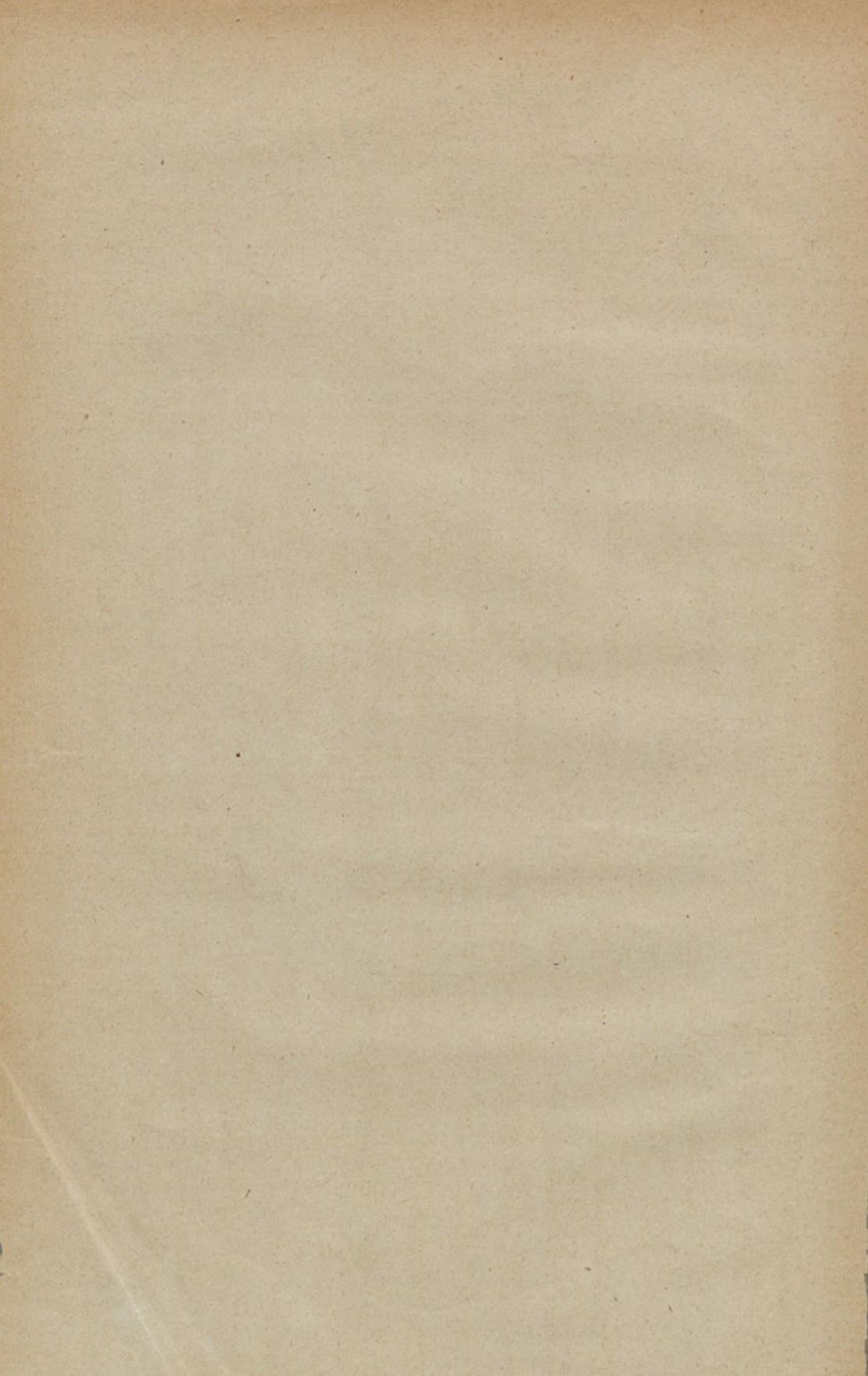
REVUE DES ÉTUDES SLAVES.

La *Revue des Études slaves* est publiée par l'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES, depuis 1921.

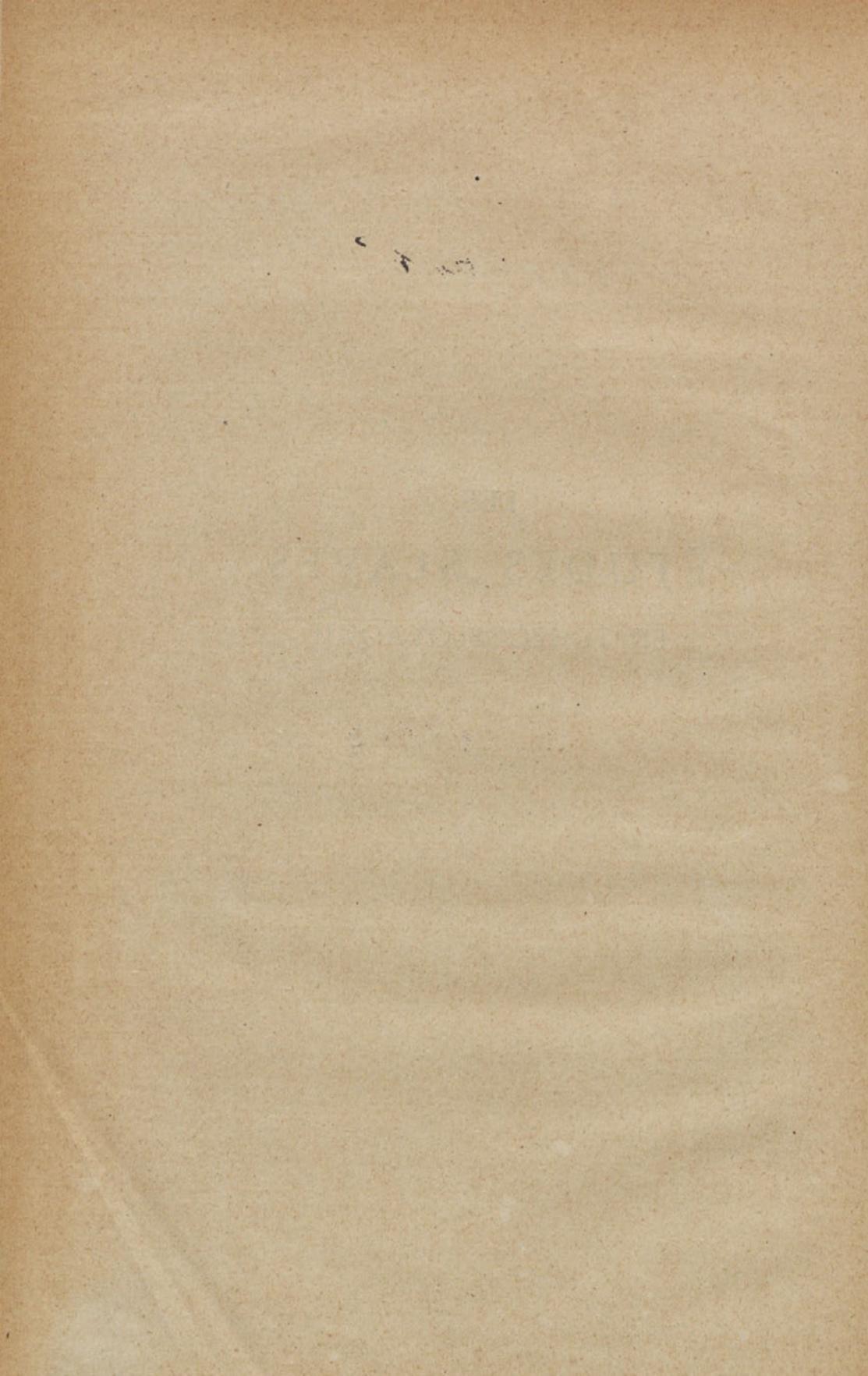
Elle est dirigée par MM. A. MEILLET et Paul BOYER ; le secrétaire de la rédaction est M. André MAZON. Elle paraît deux fois par an, à raison de 4 fascicules pour l'année entière.

Les abonnements sont reçus directement par l'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES, 9, rue Michelet, Paris (VI^e).

Le prix de l'abonnement annuel (année courante) est, pour la France, de 60 francs (Paris) et 65 francs (départements et colonies), et, pour les pays étrangers, de 75 francs. Le prix du volume annuel pour les années écoulées est porté à 400 francs, pour la 1^{re} année, à 200 francs pour la 2^e année et à 100 francs pour les années suivantes.



LES
ÉTUDES SLAVES
EN TCHÉCOSLOVAQUIE



Travaux publiés par l'Institut d'études slaves. — XVI.

Dr. F. Debeljak
Pragi 1935 → *na spomín*
a M. Murko

LES
ÉTUDES SLAVES
EN TCHÉCOSLOVAQUIE

PAR

MATHIAS MURKO

Professeur honoraire à l'Université Charles de Prague
Président de l'Institut slave de Prague

OTOC

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1935

+ Q II 49670

II 49670



D8839/1950

481 + 881-022 (424)/091

Les études slaves en Tchécoslovaquie ⁽¹⁾

I. DES « LUMIÈRES » AU ROMANTISME.

A la bataille de la Montagne Blanche (1621), les États de Bohême furent vaincus par l'absolutisme monarchique des Habsbourg, et le catholicisme latin l'emporta sur le protestantisme germanique. Avec une grande partie de la noblesse, qui représentait alors la culture tchèque, durent aussi émigrer les meilleures forces spirituelles, comme le grand pédagogue Jean Amos Komenský, dernier évêque de l'Unité des Frères bohêmes. En outre, différents éléments aristocratiques venus de toute l'Europe occidentale s'installèrent dans l'ancien royaume dont l'organisation politique avait été « rénovée », mais se maintint cependant jusqu'en 1749 ; ils restèrent le plus souvent étrangers à la nation tchèque. D'une façon générale, la forte décadence culturelle des pays tchèques fut, comme en Allemagne, la conséquence de la guerre de Trente Ans. Si la Contre-Réforme développa une riche activité artistique, à laquelle nous devons les magnifiques monuments du baroque tchèque, la littérature de langue tchèque ne servait qu'à satisfaire les besoins religieux des classes inférieures, et, d'une façon générale, la

(1) En entreprenant d'écrire pour le *Monde slave* un aperçu des études slaves en Tchécoslovaquie, je me rendais compte que je ne pourrais en exposer l'évolution que dans les grandes lignes, sans appareil scientifique et sans différents points spéciaux, notamment la bibliographie. Comme on m'a demandé de considérer surtout la « pensée slave », je me suis efforcé de montrer quelle importance ont eue précisément les études slaves comme élément de la renaissance et du développement de la nation tchécoslovaque.

langue tchèque ne fut plus que celle de la population rurale. Elle se releva peu à peu de cet abaissement sous l'effet des courants rationalistes des « lumières » ; dans les deux premières décades du XIX^e siècle, elle fut cultivée pour des emplois plus hauts, surtout en poésie, et, de 1820 à 1830, elle redevint un organe de l'ensemble de la culture y compris la culture scientifique.

Il est remarquable que le germe de cette vie nouvelle ait été apporté en Bohême par des nobles qui, à partir de la fin du XVII^e siècle, voyagèrent en Europe occidentale, acquirent une culture française et anglaise, et devinrent des partisans décidés des courants d'idées rationalistes et éclairées. Lorsque, avec Marie-Thérèse, les « lumières » devinrent en Autriche un programme de gouvernement qui atteignit son point culminant dans les réformes radicales de Joseph II, Vienne aussi contribua à répandre les nouvelles doctrines dans les pays tchèques, intellectuellement et par des mesures administratives. Il faut certes condamner l'époque de Marie-Thérèse et de Joseph II pour ses actes centralistes et germanisateurs, mais elle a aussi fait, directement et indirectement, beaucoup de bien. L'effort général fait pour relever la condition matérielle et morale du peuple des campagnes, qui maintenait la langue et la nationalité tchèques et surtout son affranchissement, donna l'élan à la nation ; l'édit de tolérance ranima la littérature tchèque interdite (1), l'État germanisateur lui-même édita et provoqua toute une littérature de brochures en langue tchèque pour propager ses idées, l'esprit du joséphisme fit naître et maintint en vie le théâtre tchèque. Quelle naïveté chez le directeur de l'enseignement en Bohême, Kindermann von Schulstein, qui voulait,

(1) V. Tham, dans la préface du premier recueil de *Poèmes tchèques* (1785), met à l'honneur de Joseph II d'avoir chassé « l'épais brouillard de l'inconscience et de la désastreuse ignorance » et d'avoir eu « comme un amant de la langue tchèque » le mérite de la relever, surtout en abrogeant l'application de la *Clef des livres interdits* du jésuite Koniáš.

après l'introduction de la réforme scolaire, extirper en cinquante ans la langue tchèque et prédisait que, dès la deuxième génération, « on aurait de la peine à ramasser un Tchèque ». A l'honneur de ce germanisateur fanatique, il faut marquer qu'un bureaucrate de même calibre voulait extirper le slovène à Goritz en dix ans, alors que les Slovènes des bords de l'Adriatique sont restés au cours des siècles une partie très vivace de la nation slovène soumise à l'Autriche, et ne succombent pas non plus sous le fanatisme du fascisme italien. Le josphisme provoqua cependant aussi une importante résistance, surtout dans la classe qui représentait encore la nation au XVIII^e siècle, la noblesse. Après la fin de l'indépendance bohême, la petite noblesse tchèque s'était perdue dans la bureaucratie autrichienne et dans l'armée, mais la haute noblesse, parmi laquelle figuraient d'illustres familles tchèques qui remontaient aux temps les plus éloignés, restait très riche et très fière. Elle n'oubliait pas le passé de son royaume et voulait lui conserver ses droits. Il est caractéristique que le grand ouvrage de l'émigré tchèque Paul Stranský, *Respublica Bohemiae* (ou encore *Bojema*, Leyde, 1634, suivi de nombreuses éditions revues et augmentées) ait été publié en allemand, de 1792 à 1803, en sept gros volumes (Ign. Cornova, Paul Stranský, *Staat von Böhmen*), et que la *Kurzgefasste Geschichte von Böhmen* de Pelcl ait eu trois éditions, en 1774, 1779 et 1782. Un indice de la façon dont la noblesse tchèque manifesta continuellement son patriotisme est, par exemple, le fait qu'un des aristocrates tchèques les plus éclairés, le comte François Sternberg, l'ami de Dobrovský, le protecteur de Palacký, et le correspondant de Goethe, eut, en 1803, une désagréable impression des hautes sphères de Paris, parce qu'on l'y appelait comte de Vienne et non comte de Prague. De même, le prince Charles de Schwarzenberg, le vainqueur de Leipzig, répondit à un hommage des États de Bohême, qu'il était toujours fier d'ap-

partenir aux vaillants Tchèques. En 1773 encore, le comte François Kinský, le réformateur de l'Académie militaire autrichienne de Wiener-Neustadt, publia une *Erinnerung über einen wichtigen Gegenstand*, où il affirmait l'importance qu'il y avait à enseigner et à cultiver le tchèque. La connaissance de cette langue était absolument nécessaire aux grands seigneurs qui voulaient jouer un rôle à la Diète du royaume de Bohême, à l'ouverture de laquelle certaines formules étaient prononcées en tchèque ; en ouvrant celle qui devait précéder le couronnement comme roi de Bohême de l'empereur Léopold II, lequel voulait réconcilier la noblesse irritée par le centralisme de Joseph II, le commissaire royal ne prononça son discours qu'en langue tchèque. Les grandes dames aussi se risquaient à l'employer. Voigt, par exemple, dédiant la première partie de ses *Abbildungen* à la comtesse Marie-Elisabeth de Nostitz et Rhinek, la louait en termes chaleureux de ce qu'à ses oreilles les noms des écrivains tchèques ne résonnaient pas comme des noms barbares, que le français et l'anglais n'avaient pas tué chez elle le respect de sa langue maternelle, et qu'elle ne rougissait pas de parler la langue du duc Přemysl de Stadic, du duc Venceslas le Saint et de ses successeurs, les rois Vratislav, Otokar et Charles IV.

A partir du dernier quart du XVIII^e siècle, la noblesse, régénérée par l'esprit des « lumières », et les intellectuels ecclésiastiques ou laïcs de Bohême cultivèrent avec beaucoup d'amour, d'ardeur et de succès les sciences naturelles, économiques et morales, sous l'action aussi d'anciennes traditions. Ce qui montra le mieux les progrès qu'avaient faits les Tchèques dans la monarchie autrichienne, c'est le fait qu'ils furent les premiers à fonder et longtemps les seuls à avoir une Société des sciences (privée en 1774-1775, puis publique ; elle reçut en 1790 le titre de Société royale). Le plus grand soin était donné à l'histoire naturelle, à l'histoire,

à la langue et à la littérature du royaume de Bohême, dans l'esprit du patriotisme d'État et du criticisme éclairé que nous avons vu. Nous ne nous étonnerons donc pas de trouver parmi les premiers investigateurs méritoires et éminents du passé politique et national de la Bohême des Allemands comme Dobner et Voigt (parmi les œuvres duquel on rencontre aussi *Ueber den Geist der böhmischen Gesetze*, de 1778), Ungar, Cornova, Born et d'autres, dont on peut ranger quelques-uns parmi les « éveilleurs » de la nation tchèque et aussi parmi les fondateurs des études slaves. Il n'était pas possible d'étudier la langue et la littérature, les antiquités et l'ethnographie tchèques sans considérer les nations slaves proches parentes, qu'elles fussent voisines ou lointaines. C'est ainsi par exemple que le piariste Gelasius Dobner publia une traduction latine de la *Chronique* de Venceslas Hajek de Libočany avec un commentaire critique où il montrait combien peu digne de foi était cet auteur, et des *Monumenta historica Bohemiae nusquam ante hac edita* (1764-1785, en six volumes). Dans ses essais, il s'occupait déjà de questions slaves, et il arrivait à cette idée juste, objet de grandes batailles au XIX^e siècle entre d'éminents slavissants, que l'alphabet glagolitique du vieux slavon est plus ancien que le cyrillique. Ce n'est pas seulement pour des raisons scientifiques que les investigateurs du passé tchèque s'occupaient de questions slaves. Ils étaient aussi conduits par le sentiment slave, vivace depuis les temps les plus reculés chez toutes les nations slaves. Le chroniqueur russe Nestor affirmait au début du XII^e siècle qu'il y avait une langue slave unique (cela peut signifier aussi une nation) ; les chroniqueurs ultérieurs, russes, polonais et tchèques, entretenirent cette tradition en appelant « slave » la langue de leurs nations (*lingua slavica*), et, à partir du XIII^e siècle, ils propagèrent des légendes sur l'arrivée des frères Čech (Tchèques), Lech (Polonais) et Mech (Russes), venant du Sud slave ; chez les Slaves du Sud, on trouve des

indications analogues chez des écrivains anciens, principalement de l'époque de la Réforme, et la Contre-Réforme yougoslave a produit le premier panslaviste, le Croate Križanić, qui prêcha à Moscou l'union de tous les Slaves contre les Turcs et écrivit, surtout lorsqu'il fut exilé par les Russes en Sibérie, des ouvrages qui enthousiasmèrent les panslavistes russes du XIX^e et du XX^e siècle. Le sentiment slave devint un élément important du réveil tchèque, qui reçut également une vigoureuse impulsion de la célèbre *Obrana českého jazyka* (*Défense de la langue tchèque*) écrite en 1672 par l'historien jésuite Bohuslav Balbin, et publiée pour la première fois en 1775 par Fr. Pelcl sous un titre significatif, *Dissertatio apologetica pro lingua slavonica, precipue bohemica*. Cet ouvrage antiabsolutiste de politique nationale montre dans quel esprit étaient écrites les autres œuvres de cet auteur et pourquoi il eut dans la noblesse de son temps des ennemis acharnés et plus nombreux encore des amis haut placés. Balbin déplore, au début de son livre, les conséquences fatales de la bataille de la Montagne Blanche, qui « ne brisa pas seulement les forces des États hérétiques, mais fit aussi et fait encore éprouver les suites de leur défaite aux Tchèques catholiques qui n'étaient coupables en rien et avaient conservé leur fidélité à leur roi ». C'est dans cet esprit qu'il écrit contre les aventuriers étrangers, surtout contre les Allemands, leur intolérance et leur mépris de tout ce qui est tchèque, spécialement de la langue tchèque, contre les conseillers de la couronne qui « sont devenus traîtres et pernicieux au pays et à la couronne », qui ont creusé un abîme entre le monarque et la nation, qui ont attenté aux droits du royaume et les ont ruinés ; pour finir, il ne ménage même pas les termes énergiques contre la cour de Vienne. Rien d'étonnant que la publication de cette *Défense*, même au bout d'un siècle, ait provoqué une agitation telle que le gouvernement la confisqua et fit faire une enquête sur son origine.

On comprend ainsi qu'à la fin du XVIII^e siècle, sous l'influence des études classiques, orientales et germaniques, les études slaves se soient également développées en Tchécoslovaquie, et que la Bohême se soit considérée comme la patrie véritable de la philologie slave, entendue non seulement comme étude de la langue et de la littérature anciennes, mais aussi de la littérature moderne, de la vie et du folklore populaires. Après différents précurseurs allemands et tchèques, le premier grand slavisant fut F. V. Durych, qui porta la méthode de la critique des textes bibliques sur le terrain tchèque et slave (1777), et rassembla des matériaux pour un grand ouvrage inachevé, *Bibliotheca slavica antiquissimae dialecti communis et ecclesiasticae universae slavorum gentis*. C'est lui qui orienta les études du génial « patriarche de la slavistique », Joseph Dobrovský (1732-1829), fils d'un sous-officier autrichien, né en Hongrie, élevé en Bohême, qui fut, pour peu de temps, directeur du séminaire ecclésiastique central de Joseph II, à Olomouc en Moravie, ensuite, comme savant sans emploi officiel et comme abbé hautement cultivé, hôte chéri des salons et des châteaux de la grande noblesse tchèque. Dans des mémoires approfondis et des livres, il traita des antiquités, de l'histoire, de l'ethnographie slaves, et surtout des débuts et des développements des littératures slaves, au point de vue bibliographique et biographique et en liaison avec l'histoire de la langue, puis aussi de questions purement linguistiques de *langue* slave et non de *langues* slaves, car, dans l'esprit des vieilles traditions on parla et on traita, longtemps encore après lui, de *la* langue slave et de ses dialectes. C'est ainsi que Dobrovský écrivit une *Esquisse de l'étymologie générale de la langue slave* (*Entwurf zu einem allgemeinen Etymologikon der slavischen Sprache*) et un traité sur la souplesse de la langue slave et du verbe slave ; mais son point de départ était le tchèque. Ses ouvrages fondamentaux sont consacrés à la langue et à la littérature de la nation tchèque : *Ausführliches Lehrgebäude*

der böhmischen Sprache (1809), *Geschichte der böhmischen Sprache und älteren Literatur* (1819), *Deutschbömisches Wörterbuch* (1818). Ils furent aussi déterminants pour l'orientation des études chez les autres Slaves que son ouvrage capital, *Institutiones linguae slavicae veteris dialecti* (1822), grammaire du slavon d'Église. Par l'étude des sources primitives de la littérature tchèque et la connaissance du dialecte populaire tchèque et de l'esprit des langues slaves, Dobrovský fut un remarquable législateur conservateur de la langue tchèque écrite après sa longue période de décadence, et ce fut à son exemple que furent composées les grammaires et les histoires littéraires d'autres langues slaves. Ses premières revues slaves, *Slavin* (1806), avec l'épigraphe : « Message de Bohême aux nations slaves », et *Slovanka* (1814-1815), rédigée en allemand, mais organe de rapprochement des nations slaves, eurent une grande importance.

Esprit très critique, Dobrovský luttait contre les erreurs historiques, considérait froidement la situation politique et culturelle dans les pays slaves, mais n'en attribuait pas moins aux nations slaves un rôle messianique ; toutefois c'était de l'esprit slave (*Um*) et non du cœur slave, comme les romantiques qui lui succédèrent, qu'il attendait le salut du monde. Il a montré dans le récit de son voyage en Russie comment il concevait l'étroite affinité des peuples slaves : « Quoique le Tchèque, sur l'Elbe et la Vltava, soit séparé par bien des centaines de milles du Russe sur le Dnêpr et la Volga, ils sont cependant unis par le lien de leur origine commune, comme on peut le voir après plus de mille ans de séparation. » D'autres écrivains et savants tchécoslovaques, avant et après lui, ont parlé en termes analogues de la parenté entre les Slaves établis à de grandes distances les uns des autres ; mais c'est Dobrovský qui a donné à cette idée une base scientifique. Ce sentiment slave eut immédiatement aussi une conséquence pratique : la première école poétique néo-tchèque

à laquelle Dobrovský assigna, comme base de versification, l'accentuation, à l'exemple des autres langues européennes, et non la quantité, se développa sous la forte influence de la littérature polonaise qui commençait à rendre au tchèque l'appui qu'elle en avait reçu dans des temps anciens.

Il faut insister sur ce fait que Dobrovský poursuivait ces études de slavistique sur tout le territoire de l'unité linguistique et littéraire tchécoslovaque, donc aussi chez les Slovaques de Hongrie, parmi lesquels, précisément au temps de la Contre-Réforme, le tchèque littéraire avait trouvé chez les luthériens un refuge d'importance. Il avait en Slovaquie des admirateurs qui recueillaient pour lui la documentation slovaque, linguistique, biographique et bibliographique. A Presbourg, aujourd'hui Bratislava, fut fondée en 1801 une Société savante slovaque, et au lycée de cette ville fut créée une chaire de langue et de littérature tchécoslovaques. La conscience slave était dès ce moment très forte en Slovaquie, et l'historien de la littérature slovaque, Tablic, composa une *Slavie*, si souvent chantée après lui par les poètes, comme une image allégorique de tout le monde slave.

Dobrovský écrivait en latin et en allemand, en tchèque seulement en quelques occasions, et, comme d'autres écrivains et savants, il était sceptique sur la possibilité de rénover la langue tchèque pour lui permettre de satisfaire des exigences plus hautes. C'est cependant là que menait toute son activité, soutenue par le développement des idées européennes. La passion de Rousseau pour les nations primitives, les principes démocratiques de la Révolution française, l'intérêt apparu en Angleterre pour les chants populaires, sa propagation par Herder, qui s'intéressait surtout aux Slaves et leur prédisait un magnifique avenir culturel, l'enthousiasme du romantisme pour le passé préhistorique et historique, et le culte romantique de tout ce qui formait le génie national, surtout l'activité scientifique et littéraire du jeune roman-

tisme allemand, qui était pour les Slaves l'exemple le plus proche, tout cela éveillait aussi la nation tchécoslovaque à une vie nouvelle qui trouvait un fort élan dans le passé glorieux du royaume de Bohême et dans l'originalité nationale des Tchèques et des Slovaques.

Il est intéressant de voir combien diverse fut sur les Slaves l'action du génie de Napoléon. Les Polonais attendaient de lui la restauration de leur État. Les Yougoslaves unis dans les provinces illyriennes s'ouvraient, sans qu'il l'eût voulu, au réveil national, tandis qu'en Tchécoslovaquie les guerres napoléoniennes provoquaient un russophilisme intense ; le peuple était heureux lorsqu'il voyait des soldats russes et pouvait les comprendre suffisamment ; tous les écrivains tchèques se considéraient comme honorés lorsque le commandant en chef russe, Barclay de Tolly, rendait visite à Dobrovský ; l'importance et la force grandissantes de la Russie enthousiasmaient les Tchèques et les Slovaques. C'est dans cet esprit que dès 1842, le célèbre physiologiste Jean Purkyně dédiait au tsar Nicolas une traduction des poèmes lyriques de Schiller, et exprimait sa reconnaissance aux tsars de toutes les Russies, « dont la glorieuse victoire nous a enflammés, nous les autres Slaves, d'un nouvel esprit, et nous a empêchés de disparaître davantage dans le gouffre étranger ». La littérature romantique allemande, concentrée en grande partie à Vienne, hostile à la monarchie universelle de Napoléon et à la supériorité culturelle de la France, exerçait une action aussi forte ; mais, en Bohême, ce que les Allemands écrivaient contre les Français se retournait contre les Allemands eux-mêmes. En outre, la noblesse tchèque qui, après la Révolution française, avait eu un peu peur de soutenir l'esprit démocratique tchèque pouvait, à l'époque de la restauration et de la réaction, se réconcilier complètement avec le peuple tchèque et appuyer, ou tout au moins tolérer avec bienveillance le progrès de son nationalisme romantique. Il était

également dans l'esprit de l'époque que le gouvernement de Vienne recommandât en 1816 de veiller à l'enseignement du tchèque dans les établissements du secondaire.

Dans l'époque de transition du rationalisme au romantisme, la langue poétique tchèque avait été cultivée en vers et en prose. Ses œuvres principales furent les remarquables traductions de l'*Atala* de Chateaubriand (1805) et du *Paradis perdu* de Milton (1811), par Joseph Jungmann. D'origine paysanne, Jungmann (1773-1847) devint en 1815 professeur au gymnase académique de Prague, dont il fut nommé directeur en 1834. Dans la préface de sa traduction du *Paradis perdu*, il déclare vouloir contribuer à ce que les langues slaves se rapprochent, de façon à créer ensuite d'elles-mêmes un idiome slave unique, et à ce que « nous aussi, Tchèques, nous allions peu à peu à la rencontre de la langue slave écrite universelle ». On comprend que Jungmann et ses contemporains aient désiré l'unité de l'alphabet pour les Slaves, ou du moins un seul alphabet latin et cyrillique (le principal propagandiste de ces idées était le Slovène B. Kopitar à Vienne), mais il est surprenant qu'à cet époque Jungmann ait, lui aussi, voulu sacrifier le tchèque qu'il comparait brillamment au vague fantôme d'une langue panslave. Que ce fût là encore le sentiment d'une sorte de faiblesse, on le voit au fait que le premier ennemi allemand du tchèque en Bohême comparait en 1812 l'amour des écrivains tchèques pour leur langue « au sentiment amoureux qu'on a pour une vieille dame fanée », le tchèque, disait-il, ayant achevé son développement dès le début du xvii^e siècle. Contre de telles idées, Jungmann trouvait un appui chez Herder, Schlötzer, les frères Schlegel et d'autres Allemands, et surtout chez le père même du mouvement des gymnastes allemands, L. Jahn ; ce fut à l'ouvrage de Jahn, *Das deutsche Volkstum* (1810), qu'il emprunta en 1814, l'expression *narodstvi* (1) qui devint le mot d'ordre

(1) « Nationalité », mais au sens de *Volkstum*.

(*národnost*) des luttes ultérieures pour le droit de la langue et de la nation tchèques. Et lorsque, après les guerres de libération, la nation allemande eut été déçue par ses princes et que se répandit en Allemagne le mouvement radical pangermaniste, qui atteignit son apogée lors des fêtes de la Wartburg, pour le troisième centenaire de la Réforme de Luther, en 1819, les étudiants protestants slovaques emportèrent d'Iéna une forte et directe impression de ce mouvement. Les souvenirs de Jean Kollár, chantre du panslavisme, qui participa aux fêtes de la Wartburg, en sont une preuve classique. Kollár et les autres patriotes tchécoslovaques comparaient le panslavisme au mouvement pangermaniste et soulignaient expressément que les Slaves pouvaient comme les Allemands vivre sous divers souverains.

D'une façon générale, le romantisme de toute l'Europe, et notamment le philhellénisme, Byron avec son *Childe Harold* et Walter Scott, eurent une grande importance pour la renaissance tchèque. D'ailleurs divers courants d'idées et d'intérêts se croisaient ou agissaient côte à côte. La Bohême est précisément un cas intéressant : le vieux patriotisme d'État y fut renforcé par l'historisme romantique, en réaction contre l'unification napoléonienne et s'unit au nouveau nationalisme tchécoslovaque, qui prit bientôt la prépondérance.

L'histoire du Musée de Bohême illustre bien cette situation. Le musée national magyar du comte Széchenyi à Budapest, et surtout le Johanneum de Graz, fondé par le grand ami des provinces alpines qu'était l'archiduc Jean servirent d'exemple aux milieux pragois d'aristocrates et de hauts fonctionnaires pour fonder en 1818 un musée analogue, qui devait initialement s'appeler Musée national. Mais dans l'appel lancé, ce nom fut changé en *Vaterländisches Museum* (*Vlastenecké museum*, en tchèque), ce qui déplut immédiatement aux patriotes nationaux tchèques, à leur tête Jungmann, car ils voulaient : « Musée national des Tchèques ».

Le véritable fondateur et créateur du musée et le premier président (1822) de la Société du Musée de la patrie en Bohême fut le comte Gaspard Sternberg, botaniste éminent, connu par ses relations et sa correspondance avec Goëthe. Sous son impulsion, les sciences naturelles prédominèrent de beaucoup dans les collections du musée. Pour les sciences philologiques et historiques, l'autorité scientifique du comité fut Joseph Dobrovský, ami et conseiller du comte Gaspard Sternberg et de son cousin François Sternberg, qui s'intéressait aux disciplines historiques. François Palacký (1798-1876) devint aussi, peu après son arrivée à Prague (1823) un homme de confiance influent des deux Sternberg. Ce descendant des Frères bohêmes, dont la famille, après l'édit de tolérance de Joseph II, avait adhéré à la confession d'Augsbourg, était né à Hodslavice en Moravie, où son père était instituteur ; il fit son éducation au lycée philosophico-théologique protestant de Bratislava, dans les milieux patriciens et nobles de cette ville, et durant un séjour à Vienne. Sans suivre les cours de l'Université, il se consacra à des études de philosophie, surtout d'esthétique ; mais à Prague il passa, sous la direction de Dobrovský, aux études historiques, devint généalogiste des familles tchèques nobles, puis historiographe des États du royaume de Bohême, organisateur du travail scientifique et culturel tchèque, et enfin chef politique de la nation tchèque. Dès le début, il eut à assumer le rôle important d'intermédiaire entre la vieille génération des « lumières » et la jeune génération romantique. Le vif débat qui se déroula chez le comte François Sternberg dans la nuit du 20 décembre 1825 montre bien en quoi différaient les deux générations. Le comte Gaspard Sternberg se plaignant de l'indifférence du public à l'égard du Musée, Palacký fit remarquer que les milieux nationaux avaient été déçus, et reprocha aussi à Dobrovský, qui était présent, de n'avoir rien écrit en tchèque, sauf une préface. A l'objection de Dobrovský qu'on ne

pouvait pas écrire en tchèque sur des questions scientifiques, Palacký répondit avec feu que si tout le monde faisait comme Dobrovský la nation tchèque devrait périr, et ajouta : « Pour moi, même si j'étais d'une famille tsigane, et son dernier descendant, je tiendrais à obligation de faire tout mon possible pour qu'un souvenir écrit au moins restât après elle dans l'histoire de l'humanité. » François Sternberg fut entraîné par le jeune enthousiaste, et Gaspard Sternberg demanda qu'on établît en tchèque et en allemand le projet de bulletin du Musée, lequel parut à partir de 1827. Le bulletin allemand (*Monatsschrift*, puis, dans la dernière année, *Jahrbücher*) dut être abandonné dès 1831, bien qu'il plût dans le pays : c'est que, en Allemagne, on faisait peu de cas de ce qui paraissait sous la censure autrichienne, et même l'approbation de Goethe dans les *Berliner Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik* ne le sauva pas. Il ne lui servit pas non plus que la Société du Musée comptât en Allemagne de nombreux membres d'honneur : 44 en 1840, sur un total de 68 étrangers (7 Anglais, 5 Français, 1 Italien et 7 autres Slaves). Par contre, grâce à l'excellente direction de Palacký (jusqu'en 1838), le bulletin trimestriel tchèque du Musée eut un plein succès ; il paraît encore aujourd'hui. Conformément à l'esprit de son projet, Palacký n'apporta pas seulement des études se rattachant au domaine des sciences historiques et naturelles, mais il insista sur le besoin qu'on avait d'articles de philologie, de littérature et de philosophie simple. Il songeait à des traductions de classiques des littératures étrangères, portait une attention spéciale à la vieille littérature tchèque, consacrait aussi le temps nécessaire aux Moraves et aux Slovaques qui tenaient avec la littérature tchèque, et enfin considérait comme une tâche particulière de cultiver partout la langue tchèque dans le peuple en fixant des règles certaines afin de mettre fin à l'anarchie linguistique.

En 1830, il créa, sous le patronage de l'aristocratie

Société du Musée, une Association pour la culture scientifique de la langue et de la littérature tchèques (*Sbor pro vědecké vzdělávání řeči a literatury české*) dont la langue administrative était l'allemand, et qui disposa d'un fonds spécial pour la publication d'ouvrages, la *Matice česká*, à l'exemple de la *Matica* serbe de Novi Sad (1826). Après la mort de Gaspard Sternberg (1838), Palacký proposa pour la Société et le Musée de grandes réformes, et il y acquit une influence décisive comme secrétaire de la commission d'administration du Musée, étant le premier Tchèque d'origine roturière qui occupât ce poste ; historien, il s'efforça d'obtenir que l'élément historique fût, dans les collections et les publications du Musée, mis sur le même pied que les sciences naturelles, et que l'on s'occupât principalement de la langue et de la littérature tchèques ; cet objet, dont il n'était pas fait mention dans les statuts de 1822, fut expressément formulé dans les nouveaux statuts de 1848 et de 1851. A partir des années quarante, le privilège de l'allemand subit quelques atteintes ; le tchèque fit sa poussée victorieuse après 1848 et pendant la période de l'absolutisme, bien que Palacký eût été éliminé du comité (1852). Le nom nouveau de *České Museum* (Musée de Bohême) adopté en 1848, dut être, en 1854, changé en *Museum kralovství českého* (Musée du royaume de Bohême), mais le Musée demeura national, et il conserva pendant tout un demi-siècle le programme établi depuis Palacký, jusqu'au moment où, en 1891, il s'établit dans son nouveau palais, qui couronne la partie haute de la place Saint-Venceslas. La restauration de l'État tchèque lui donna enfin le nom de Musée national (*Národní Museum*).

Après plus de cinquante années, la langue tchèque pénétra aussi dans la Société royale des sciences, où Palacký publia en 1829 ses *Anciennes annales tchèques* (*Staré letopisy české*), documents en cette langue qui resta longtemps encore inusitée dans les autres publications.

II. L'ÉPOQUE DU ROMANTISME.

Les expériences faites en Bohême par le Musée, primitivement aristocratique, avec ses bulletins allemand et tchèque, sont un exemple typique de l'évolution naturelle de la culture dans la principale province tchèque. Palacký réussit dans son travail d'organisation parce qu'il apprécia l'œuvre de Dobrovský, sut travailler avec la noblesse, élément dirigeant, et la gagner à ses vues ; mais il appartenait lui-même déjà complètement à la génération du patriotisme romantique ; il était grand admirateur de son chef Joseph Jungmann, en qui il voyait le premier « éveilleur » du slavisme. Cette nouvelle génération, qui apparaît à partir de 1815, commença vers 1820 à travailler avec dévouement, ténacité et méthode pour adapter le tchèque aux besoins de la science, et notamment pour créer une terminologie scientifique tchèque. Une dizaine de spécialistes publièrent le « premier journal scientifique général pour l'instruction de la nation tchèque », *Krok (Le Pas)* (1821-1823), qui eut cent cinquante abonnés ; mais c'étaient là des apôtres enthousiastes et dévoués de l'idée nationale tchèque. Jean Svatopluk Presl (1791-1849), professeur de zoologie et de minéralogie à l'Université de Prague, en fut le rédacteur et l'édita au prix de grands sacrifices. Mais l'idée venait de Jungmann ; elle était exprimée dans la revue en ces termes : « Il faut cultiver la littérature tout entière, ou rien. » Jungmann assumait les fonctions de rédacteur pour la linguistique, l'esthétique, la prosodie, la philosophie, l'histoire et l'ethnographie, et Presl pour les sciences naturelles. Il parut aussi des livres et divers manuels. Jungmann publia en 1820 une *Littérature (Slovesnost)*, morceaux choisis de tous les genres de littérature avec une poétique et une stylistique qui fit époque ; un de ses amis, le curé de village Antoine Marek, écrivit une *Logique*, Presl une

Botanique, J. V. Sedlaček, professeur de mathématiques à Plzeň, une *Géométrie* (1820), une *Physique* (1825) et une *Mathématique* (1828), etc. Il n'était pas facile de créer une langue scientifique. Le vocabulaire surtout faisait des difficultés : la vieille littérature tchèque n'était pas assez connue et aurait d'ailleurs été insuffisante pour les idées nouvelles ; aussi créait-on des mots nouveaux, et on alla trop loin dans la voie des néologismes et du purisme, tout en empruntant de nombreux termes au russe et au polonais. Jungmann prônait et réalisait cet enrichissement du tchèque par des emprunts aux autres langues slaves ; c'était la conséquence pratique de l'enthousiasme slave, et tous ces travailleurs scientifiques étaient animés d'un patriotisme national tchèque et slave, comme il apparaît notamment dans les préfaces de toutes les œuvres de Presl (*Botanique, Géologie, Chimie, Minéralogie*).

Dès 1810, Jungmann et les autres patriotes tchèques pensaient à créer une société littéraire et scientifique et travaillaient à faire publier une encyclopédie tchèque. Palacký poussa plus loin cette idée et dressa le projet complet d'une encyclopédie tchèque qui devait n'être pas seulement une traduction d'ouvrages étrangers, mais satisfaire aux besoins particuliers des Tchèques et plus généralement des Slaves. Pour réunir les collaborateurs, il demanda l'autorisation des autorités, et le directeur de la police lui conseilla de s'entendre avec la Société royale tchèque des sciences ou avec le Musée. Grâce aux deux Sternberg, le comité du Musée accueillit favorablement la demande et désigna comme rédacteurs, avec Joseph Palacký, Joseph Jungmann et Jean Svatopluk Presl. Si le projet d'encyclopédie dut être ajourné, il subsista un groupe pour la culture scientifique de la langue et de la littérature tchèques (1830), qui publia le 1^{er} janvier 1831 un appel aux amateurs de la littérature tchèque en vue de la création d'un fonds spécial, la *Matice* tchèque. Ainsi naquit,

sous les auspices du Musée, une institution complètement autonome et purement nationale, à laquelle contribuèrent principalement le bas clergé, les étudiants, les fonctionnaires, et en général les milieux populaires. Elle se chargea de la publication du bulletin tchèque du Musée, permit la réalisation de l'ouvrage capital de Joseph Jungmann, son *Dictionnaire tchèque-allemand*, et des *Antiquités slaves* de Paul Šafařík, et publia, à partir de 1840, des ouvrages de quatre types : *Biblioteka staročeská* (Bibliothèque vieille-tchèque), les vieux manuscrits et les principaux ouvrages imprimés jusqu'au XVII^e siècle ; *Biblioteka novočeska* (Bibliothèque tchèque moderne), avec les ouvrages fondamentaux de littérature et de science ; *Bibliothèque des classiques anciens et modernes*, en traduction tchèque ; et *Biblioteka domáci* (Bibliothèque du Foyer), d'ouvrages populaires d'instruction et de morale. La *Matice* remplissait donc, en grande partie, la mission d'une Académie ; c'est ainsi par exemple que son appui permit à Šafařík de se procurer des caractères glagolitiques pour la publication de ses *Monuments de littérature glagolitique* en vieux slavons.

Musée et *Matice* s'occupaient naturellement de questions tchèques, mais leur activité avait aussi un caractère slave. Palacký, toujours réservé, critique et diplomate, assurait, en quittant la rédaction du bulletin tchèque du Musée, qu'il avait réussi à donner à cette revue non seulement une place et une influence honorables dans la littérature tchèque, mais encore réputation et importance parmi les autres nations slaves ; la preuve en était, d'une part, l'augmentation du tirage, de l'autre le grand nombre des traductions de certains de ses articles dans des journaux polonais, russes et illyriens (yougoslaves). On reprochait même au bulletin de consacrer d'amples comptes rendus aux autres littératures slaves, tandis qu'il ne donnait pour le tchèque qu'un catalogue d'ouvrages. Le bulletin du Musée et les ouvrages de la

Malice permettaient d'entretenir des rapports avec l'étranger, surtout avec le monde slave, et par là d'enrichir considérablement la bibliothèque du Musée. Sa section slave a été au XIX^e siècle l'orgueil du Musée et de Prague. Dès le début de l'existence du Musée, on consacra une attention particulière à l'acquisition de livres slaves, et, dès 1839, le professeur Millauer, secrétaire allemand du Musée, proposait que, dans les statuts et les instructions pour la recherche de *bohémica*, le paragraphe relatif à ce sujet fût complété par les mots : « en tchèque ou dans une autre langue slave ».

Le premier bibliothécaire, Venceslas Hanka (1791-1861), rendit de grands services à la section slave de cette bibliothèque. Fils d'un aubergiste de village qui avait noté par écrit des chansons nationales tchèques, il eut l'occasion d'entendre parler des soldats russes, polonais et serbo-croates, et acquit un suffisant savoir slavistique auprès de Dobrovský à Prague et de Kopitar à Vienne ; ce dernier éveilla aussi son intérêt pour les chants nationaux serbes de Vuk Karadžić, de sorte que Hanka fut un des premiers à les traduire (1817). Avec l'aide de Dobrovský, il traduisit aussi la vieille épopée russe d'Igor et la publia avec l'original et une traduction allemande (1821) ; plus tard, en 1834, il publia encore une traduction de chants nationaux polonais. Il renonça bientôt à composer des poèmes originaux, se consacra à la philologie et publia, de 1817 à 1824, un grand nombre de textes en vieux-tchèque, malheureusement non sans les modifier. Son plus grand titre de gloire fut la découverte et la publication du manuscrit de Dvůr Kralové, recueil incomplet, prétendit-on, de poèmes épiques et lyriques en vieux-tchèque. D'une façon générale, il fut à la tête d'un groupe de falsificateurs des poèmes et des textes en prose vieux-tchèques. Le manuscrit de Dvůr Kralové et celui de Zelená Hora, ou *Jugement de Libuše*, donné comme encore plus ancien, eurent un énorme succès en Bohême et à l'étranger, notamment dans les pays slaves, et

firent pendant longtemps obstacle à une conception de l'antiquité tchèque et slave et à une production artistique dans le véritable esprit national. Mais ces graves défauts, et d'autres encore, n'ont pu cependant enlever à Hanka le mérite d'avoir popularisé les études slaves et d'avoir enrichi la bibliothèque du Musée. Tout Russe ou Polonais un peu cultivé qui passait par Prague en allant aux villes d'eaux de Bohême, Karlovy Vary, Mariánské Lázně ou Františkovy Lázně, ou en revenant, visitait le Musée et trouvait en Hanka un guide toujours complaisant et un agréable compagnon, qui lui faisait connaître les livres tchèques et lui demandait l'envoi de livres slaves. A une époque où il était plus facile de faire venir un livre d'Amérique que de Russie, des échanges de ce genre, en général à titre de cadeau, étaient d'une grande utilité. Aussi Hanka eut-il de nombreux correspondants parmi les savants, les écrivains et les personnalités importantes des pays slaves. On remarquera parmi eux le noble polonais de Galicie, Adam Rosciszewski, qui s'attacha de toutes ses forces et au prix de grands sacrifices à assurer au Musée de Prague le plus grand nombre possible de livres, de périodiques, de gravures, d'œuvres musicales et de monnaies polonaises, et la réciproque tchèque à l'Institut des Ossilinski de Lwów.

L'activité des relations culturelles entre les Tchèques et les Polonais, chez lesquels florissaient surtout, à l'époque du romantisme, l'archéologie slave et l'histoire de l'antiquité slave et du droit slave, exerça aussi une influence favorable sur la science chez les Tchèques. C'est ainsi que l'initiative de la première histoire de la littérature tchèque écrite en tchèque est due au célèbre lexicographe polonais S. B. Linde, qui, préparant une histoire des littératures slaves, demanda à Jungmann une histoire de la littérature tchèque. Telle fut l'origine de *Historie literatury české* (1825, 2^e édition, augmentée et mise à jour en 1849), au sous-titre caractéristique :

Étude systématique des ouvrages tchèques, avec une courte histoire de la nation, de la culture et de la langue. Jungmann avait étudié à fond les ouvrages de Dobrovský et des autres écrivains de l'époque des « lumières », il avait pris pour modèle l'ouvrage allemand correspondant de Dobrovský, jusque dans sa méthode biographique et bibliographique ; mais son travail a une nuance sentimentale, dans l'esprit de la science romantique, patriote et nationale, surtout en ce qui concerne ses idées sur l'antiquité slave et l'histoire tchèque primitive, pour lesquelles il utilise les manuscrits falsifiés et leur source principale, le chroniqueur Hajek, que les écrivains des « lumières » avaient déclaré être un menteur. En outre, en tant qu'adepte des « lumières », il n'avait pas le sens de la grandeur réelle de l'histoire de la Réforme tchèque.

Le plus grand ouvrage de Jungmann est le *Dictionnaire tchèque-allemand (Slovník česko-německý)*, 1834-1839, en cinq parties, dont la philologie slave peut se glorifier encore aujourd'hui au même titre que de son modèle, le *Dictionnaire polonais* de B. S. Linde. Jungmann utilisa le plus possible tous les documents imprimés de la vieille langue tchèque, moins les documents manuscrits ; il avait aussi réuni une grande quantité de matériaux dialectaux, surtout slovaques, et il avait tenu compte aussi de l'évolution historique de chaque mot. Comme Linde, il avait toujours indiqué les mots voisins des autres langues slaves, et il n'avait pas hésité à admettre des mots qui ne portaient pas spécialement le caractère d'une langue slave déterminée, mais étaient aptes à être intégrés dans la langue tchèque. Il voulait ainsi rapprocher les langues slaves écrites, mais il avait déjà renoncé à sa foi en une langue slave commune. Il codifia ainsi des emprunts aux langues slaves et les mots nouvellement créés. Son *Dictionnaire* acheva l'évolution de la nouvelle langue littéraire tchèque ; il démontra la grande richesse de cette langue, rappela à la vie de nombreux mots oubliés, et la

jeune génération conserva ainsi le sentiment de la parenté slave et le désir d'apprendre les langues slaves.

L'œuvre la plus importante de la renaissance tchèque fut l'*Histoire de la Bohême (Dějiny české)* de François Palacký, qui parut de 1836 à 1876, mais ne va que jusqu'à 1526, c'est-à-dire à la fin de l'indépendance bohême. Si des causes diverses imposèrent cette limitation, la passion romantique pour le passé lointain et pour l'État national (l'éminent historien croate Fr. Rački en fournit un autre exemple) y jouèrent à mon sens un rôle plus grand qu'on ne le croit. Palacký écrivain ne s'occupa absolument pas de l'histoire postérieure à cette date, bien qu'elle pût souvent avoir, pour la pratique politique, une importance plus grande que l'époque ancienne. Il est cependant caractéristique que, si ses successeurs ont écrit de bonnes monographies sur l'histoire de la Bohême sous le gouvernement des Habsbourg, ç'ait été un Français, Ernest Denis, qui ait écrit le premier ouvrage complet et synthétique, *La Bohême après la Montagne blanche* (1901). Il est également remarquable que l'historien des États de Bohême ait dû écrire son œuvre en allemand jusqu'au premier volume de la troisième partie (1848), dans lequel il exposait les débuts du mouvement religieux et l'histoire de Jean Hus, mais que les volumes suivants aient été écrits en tchèque et traduits en allemand, tandis que les premiers étaient augmentés en traduction tchèque. Le tableau du vieux passé slave et tchèque dans l'esprit romantique (voir Jungmann) est aujourd'hui périmé, mais le descendant des Frères bohêmes obtint le succès durable de faire du hussitisme le noyau de l'histoire tchèque et « la période glorieuse de la nation tchèque ».

Le grand slavisant de l'époque romantique est Paul-Joseph Šafařík (1795-1861), Slovaque protestant de Hongrie, de même que le poète du panslavisme Jean Kollár. Si nous rangeons encore à côté d'eux François Palacký, protestant de

Moravie et élevé lui aussi en Hongrie, nous voyons que, dans la nation tchèque, redevenue catholique, les chefs de la période romantique de la renaissance intellectuelle étaient des protestants et venaient de Moravie et de Slovaquie, ce qui n'a pas été sans importance pour l'ensemble de leur action. Šafařík, après avoir fait ses études en Hongrie et à l'Université d'Iéna, fut, à partir de 1819, directeur, puis ensuite, parce que protestant, simple professeur du gymnase serbe de Novi Sad, où il eut l'occasion de découvrir de vieux documents de la littérature dans les monastères orthodoxes de la Fruška Gora, et d'une façon générale de se familiariser avec les littératures slaves du Sud. Palacký et d'autres patriotes dévoués l'appelèrent en 1833 à Prague et l'aidèrent pour lui permettre de se consacrer à la rédaction de travaux scientifiques en langue tchèque. Il travailla pour la science dans des conditions difficiles jusqu'à son entrée, en 1842, à la bibliothèque de l'Université dont il fut, à partir de 1848, le directeur.

Le premier grand ouvrage panslave de Šafařík fut sa *Geschichte der slavischen Sprache und Literatur nach allen Mundarten* (1826), écrite en allemand, pour être plus accessible aux Slaves et au monde européen, surtout au monde allemand, dont il était nécessaire de dissiper les préjugés contre les nations slaves. Šafařík considère le monde slave comme un tout, il l'idéalise, dans l'esprit de la philosophie de l'histoire de Herder, comme une nation pieuse, pacifique, laborieuse et avancée, surtout dans l'agriculture ; il présente sous un jour romantique les résultats des travaux de Dobrovský et de ses autres prédécesseurs, en s'appuyant principalement sur les historiens romantiques polonais, et il expose, surtout d'après le *Jugement de Libuše*, le régime démocratique et patriarcal des anciens Slaves. Dans l'histoire proprement dite, il est plus réaliste et il décrit les dialectes et les littératures slaves les uns à côté des autres. Son histoire des littératures slaves est une apologie ardente des nations slaves, dont elle

expose la civilisation, la langue et la littérature jusqu'à l'époque contemporaine.

C'est dans un esprit analogue, mais rigoureusement scientifique, qu'est écrite l'œuvre la plus célèbre de Šafařík, les *Antiquités slaves* (*Slovanské starožitnosti*), (1836-1837), qui parurent également en traduction allemande, polonaise et russe. Elle présente l'histoire des différentes tribus slaves jusqu'à leur conversion au christianisme vers la fin du x^e siècle, traite tous les problèmes et toutes les questions complexes du vieux passé slave, montre surtout que les Slaves sont en Europe aussi anciens que les autres nations indo-européennes et étaient à l'origine au même niveau de culture que celles-ci, et décrit leurs premiers habitats, leurs premières ramifications et leurs migrations vers l'Orient, l'Occident et le Midi. A une époque où des savants et des publicistes étrangers, surtout allemands, proclamaient que les Slaves étaient arrivés en Europe avec les Huns et d'autres tribus et qu'ils étaient des nomades, les *Antiquités slaves* exercèrent une puissante action sur la conscience nationale.

Une autre œuvre de Šafařík contribua largement au réveil, l'*Ethnographie slave* (*Slovanský národopis*), avec une carte du monde slave (1842, 1843, 1849), tableau concis mais magistral des habitats, du nombre, de la civilisation, de la langue et de la littérature des nations slaves. Ce « livre d'or » de tout Slave, comme l'appelait Jungmann, provoqua vraiment de l'enthousiasme chez tous les Slaves, lesquels se voyaient en lui « comme les fils d'une même mère ».

Šafařík a été le digne successeur de Dobrovský comme philologue et comme connaisseur du vieux slavon. Dans sa célèbre monographie, *Serbische Lesekörner* (1833), il montra qu'on pouvait trouver trace d'un dialecte serbe individualisé dès le ix^e siècle ; il publia la première grammaire du vieux-tchèque, il écrivit toute une série d'études sur les langues slaves, au point de vue de la philosophie comparée d'alors, dans

l'esprit de Wilhelm de Humboldt ; il s'occupa, à partir de son séjour parmi les Serbes, des questions que pose le vieux slavon d'Église, il publia ses *Mémoires sur l'ancienne littérature des Yougoslaves (Památky dřevního písemnictví Jihoslovanů)* (1851), avec des caractères nouveaux d'écriture cyrillique, ses *Textes de littérature glagolitique (Památky hlaholsého písemnictví)* (1853), avec l'ancienne écriture glagolitique ronde, restituée par lui, et avec C. Höfler des *Glagolitische Fragmente* (1857), nés non pas dans la Slavie du Sud, mais sur le sol tchécoslovaque. Cette découverte fut pour lui l'occasion d'une étude nouvelle des questions relatives à l'écriture slave et à la patrie du vieux slavon dans son ouvrage *Ueber den Ursprung und die Heimat des Glagolitismus* (1858), où il se ralliait finalement aux vues du slaviste viennois B. Kopitar, qu'il avait longtemps passionnément combattues. Il fournit les meilleures preuves que le glagolitique était le plus ancien, et que l'apôtre slave Cyrille avait utilisé cette écriture et non pas celle, plus récente, qui porte son nom, ce qui plongea dans l'étonnement les slavisants, surtout de Russie, mais est aujourd'hui une vérité partout reconnue. Par contre, nous ne plaçons plus la patrie du vieux slavon en Pannonie, chez les Slovènes qui y ont disparu, mais, conformément à l'opinion de Dobrovský, loin dans le Sud, en Macédoine.

Šafařík a rendu de grands services à l'étendue de l'ancienne littérature tchèque, et de plus grands encore à celle de l'histoire de la littérature des Yougoslaves, Serbes, Croates et Slovènes. Il publia jusqu'en 1833 quelques ouvrages sur leurs langues et leurs littératures, mais l'abondante documentation qu'il avait amassée avec ardeur suivant la méthode biographique-bibliographique ne fut publiée qu'après sa mort dans *Geschichte der südslavischen Literatur* (1864-1865) par les soins de Joseph Jireček qui choisit ce titre et le justifia dans sa préface en disant que la simplification des rapports entre Yougoslaves avait fait d'énormes progrès depuis

la jeunesse de Šafařík. L'ouvrage lui-même conservait les idées panserbes erronées de Šafařík, dues à ce que celui-ci avait bien observé que la langue populaire des Serbes parmi lesquels il vivait, était la même que chez les écrivains catholiques dalmato-ragusiens et bosniaques, mais n'avait pas eu le sentiment de l'évolution historique des deux individualités et des deux noms, et avait limité la littérature croate à trois comitats du Nord-Ouest de la Croatie, dont Dobrovský, Kopitar et finalement Miklosich considéraient à leur tour les dialectes comme slovènes. Donc, suivant l'opinion des principaux philologues slaves, il n'aurait pas existé de Croates ; cela n'empêche pas que ceux-ci existent, et qu'ils sont un des exemples les plus intéressants du fait que ce ne sont pas les philologues qui créent les nations. Par ailleurs, l'ouvrage de Šafařík, par ce qu'il contient, est encore aujourd'hui d'un bon secours, de même que, par exemple, l'*Histoire de la littérature tchèque* de Jungmann.

Šafařík a exercé une action puissante sur tout le monde slave et sur le monde scientifique ; mais il était un savant de cabinet, silencieux et modeste, qui ne vivait que pour sa science et était toujours dans le dénûment ; au début des années cinquante, alors qu'il était déjà au sommet de la gloire, il répétait qu'en Autriche *slavismus* était *pauperismus* ; cependant il ne voulait pas quitter Prague, la Tchécoslovaquie et l'Autriche. A partir de 1836, il eut, avec son ami dévoué, l'historien moscovite M. Pogodin, de nombreuses conversations et correspondances au sujet de la création de chaires de slavistique en Russie ; il donna à ce sujet des conseils au ministre Uvarov, mais il refusa une nomination à Moscou, donnant entre autres pour raison qu'il ne pourrait pas faire ses leçons en russe et écrire des ouvrages (de science !) en russe, ce qui n'était pas exact et contredisait sa conception du slavisme comme un tout. Ainsi ce grand Slave était dès les années trente un grand individualiste tchèque.

En 1841, l'année où Mickiewicz fut appelé à la première chaire de littérature slave au Collège de France, Šafařík fut invité par le ministre Eichhorn à élaborer un plan d'études slaves pour la Prusse. Il fit un projet remarquable, mais n'accepta pas la chaire qui était prête à Berlin, et, pour Breslau, où il avait déjà dû être appelé en 1830-1832, il recommanda Fr. Čelakovský. Son offre d'enseigner la slavistique à l'Université de Prague pour 400 florins par an ne fut pas acceptée en 1847 pour des raisons financières, et lorsqu'il y fut enfin nommé professeur en 1848, il ne commença pas son enseignement et abandonna ce poste au bout de l'année, pour permettre à Čelakovský de revenir à Prague. Mais ses ouvrages lui firent de nombreux élèves dans le monde slave, et les premiers slavisants russes, Bodjanskij, Preis, Sreznevskij et Grigorovič, passèrent des mois entiers à Prague pour s'instruire auprès de lui. Bodjanskij déclarait en 1838 que Šafařík était pour lui toute une Académie, toute une bibliothèque, une encyclopédie vivante de toutes les connaissances sur les Slaves.

Par ses idées et par son action sur tous les Slaves, c'est Jan Kollár (1793-1852), le poète du panslavisme, qui se rapproche le plus de Šafařík, le savant. Fils d'un petit cultivateur et boucher d'une petite ville slovaque de Hongrie, Kollár, étudiant en théologie protestante, vécut, de 1817 à 1819, dans l'atmosphère romantique d'Iéna, et put, lors de la célébration du troisième centenaire de la Réforme allemande et de la glorification de la victoire de Leipzig, qu'on y joignit, observer l'ardente aspiration de la jeunesse allemande à la liberté et à l'unification de tous les Allemands. Il manifesta, lui aussi, son sentiment national : s'étant épris de la fille d'un pasteur des environs d'Iéna, il ne voulut pas accepter la succession au poste, qui lui était offerte, et préféra retourner chez ses Slovaques, pauvres et opprimés, dont il devint le pasteur à Pest. Dans la jeune fille dont il s'était épris, il avait vu la

descendante des Slaves disparus des bords de la Saale ; il se réfugiait ainsi dans un lointain passé slave complètement imaginaire ; en revenant au pays, il traversa les cimetières slaves d'Allemagne, et en rapporta les impressions douloureuses qu'il exprima dans le magnifique chant d'introduction de son épopée *Slávy dcera (La fille de Sláva)*, (1824). Il combinait la Slavie allégorique des anciens écrivains et l'image de sa bien-aimée, conçue dans l'esprit de Pétrarque et de Dante, en un génie du slavisme, et, suivant les procédés mythologisants de l'époque, il éleva la mère de celle-ci au rang de déesse du slavisme, sous la forme slave du nom de Slavie, car il se rangeait parmi les étymologistes qui, depuis le xvi^e siècle, dérivent le mot « slave » de *Sláva* (gloire) et non de *Slovo* (parole). Les Slaves devenaient ainsi les « Fils de *Sláva* » (la gloire), tant chantée par les poètes tchèques et les autres poètes slaves, et après eux par les orateurs patriotes. Le patriotisme de Kollár n'était pas territorial, mais national, car « c'est dans notre cœur seulement que nous portons notre vraie patrie », et « les limites d'une patrie vivante... ne sont que les mœurs, la langue et la pensée communes ». Dans ses beaux sonnets, Kollár idéalisait les Slaves comme formant un tout, il glorifiait leur pensée, vantait leurs qualités, de même que, dans deux sermons, imprimés dès 1822, il stigmatisait les péchés, les injures et les cruautés dont ils avaient été abreuvés, les appelait à l'amour fraternel, à l'union et à l'humanité dans l'esprit de Herder, et leur prédisait un avenir meilleur. Un seul exemple (III, 110) suffira à montrer comment il se les représentait et ce qu'il y avait dans sa vue de vérité :

« Que sera-t-il advenu de nous, Slaves, dans cent ans ?
 Que sera-t-il advenu de toute l'Europe ?
 La vie slave, à l'exemple du déluge,
 Élargit partout les limites de son action.
 Et ainsi cette langue que tenaient seuls en esclavage
 Les sbires infâmes des Allemands

Doit résonner sous les plafonds
Des palais et des bouches de ses ennemis mêmes.
Les sciences s'abreuvent aussi à la source slave,
Les vêtements, les mœurs et le chant de notre peuple
Seront à la mode sur la Seine et sur l'Elbe. »

Kollár s'occupait d'études archéologiques, étymologiques, mythologiques, historiques et géographiques, et amassa sans critique une masse de matériaux dont il utilisa poétiquement une bonne part dans une deuxième édition de la *Fille de Sláva* (1832), et employa une quantité encore plus grande dans le *Commentaire* de son œuvre poétique, à laquelle il ajouta aussi deux nouveaux chants sur le Ciel et l'Enfer slaves ; ils contiennent beaucoup de compilation sans poésie et de nombreuses preuves du peu de connaissance réelle qu'avait Kollár du slavisme, et de son incompréhension même des grands poètes slaves Pouchkine et Mickiewicz. Néanmoins, même cet ouvrage en vers et en prose eut une importance pour son époque et propagea dans un large public des connaissances sur les Slaves et l'idée slave.

L'évangile du slavisme, comme on nommait la *Fille de Sláva*, ne devint pas seulement la propriété spirituelle des Tchèques et des Slovaques, mais il pénétra aussi chez les autres Slaves ; les élèves du séminaire théologique de Zagreb, centre principal du mouvement illyrien qui visait à l'unification de tous les Slaves du Sud et qui donna l'unité de la langue écrite à tous les Serbes et Croates, en savaient par cœur des passages entiers. Cependant un autre ouvrage de Kollár fut beaucoup plus facile d'accès et exerça dans les conditions d'alors bien plus d'action : *Ueber die literarische Wechselseitigkeit zwischen den verschiedenen Stämmen und Mundarten der slavischen Nation*, publié en 1837 (une deuxième édition parut en 1844), version allemande considérablement augmentée d'un original tchèque imprimé l'année précédente dans le périodique slovaque *Hronka* et à Prague. Les deux

textes, original et allemand, furent envoyés dans les pays slaves, et il en parut différentes traductions en langues slaves. La *Réciprocité littéraire* se proposait de faire « que toutes les branches nationales [slaves] eussent en commun une part des fruits spirituels de leur nation, qu'elle achetassent mutuellement et lussent les écrits et les livres publiés dans tous les idiomes slaves ; que chaque dialecte puisât dans son voisin une vie nouvelle, se rajeunît, s'enrichît et se perfectionnât, et cependant ne portât pas atteinte au voisin, ni ne se laissât entamer, mais continuât à côté de tous les autres à subsister sur son terrain propre ».

Selon cette définition, la réciprocité était vraiment une « brebis timide et innocente », qui ne pouvait nuire à la fidélité envers les souverains. Kollár rejetait enfin formellement les idées de l'historien slovène Linhart et du grammairien Kopitar, d'après lesquels l'Autriche, en raison de la nationalité et de la majorité de ses habitants, aurait pu, comme la Russie, être appelée un État slave. La nation allemande est divisée en trente-huit États et principautés, sans compter les Allemands qui vivent dans d'autres pays, parmi lesquels se rangent aussi, dans l'esprit du pangermanisme, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Hollande et la Belgique. Or les Slaves ne vivent que sous quatre ou cinq souverains. Kollár, on le voit, ne tenait pas compte des situations réelles et comparait des choses qui ne sont pas comparables ; en particulier, l'affinité entre les nations slaves ne ressemble ni au panallemanisme, ni au pangermanisme au sens le plus large, mais est quelque chose d'intermédiaire. Nous ne pouvons pas pousser ici plus loin l'analyse et la critique de l'ouvrage de Kollár ; quelques remarques suffiront. Kollár pensait, dans l'esprit de Herder et de la philosophie romantique allemande, que les Slaves, en tant que « nation grande, jeune et non figée dans de vieilles formes », pouvaient accomplir une grande œuvre par leur action mutuelle, en créant une

synthèse de l'antiquité et de l'époque moderne, en renouvelant le monde au point de vue culturel et en élevant le niveau de l'humanité. En fait, il créait, inspiré par l'action de Dobrovský, de Kopitar et d'autres savants, un idéal de slavisant, et exigeait des Slaves instruits trop de connaissances slavistiques. Mais il montrait très bien la voie et les moyens par où cultiver les études slaves et arriver au rapprochement culturel des Slaves. Une grande partie de son programme a été réalisée ; quelques points en demeurent encore en suspens. Le congrès des slavisants, que Kollár proposait dès 1836, s'est réuni pour la première fois comme congrès des philologues slaves, à Prague, en 1929 ; le deuxième a eu lieu en Pologne en 1934.

L'humanité dont Kollár se fait dans toutes ses œuvres le héraut le conduisait à la tolérance religieuse et nationale. « Hus, Nepomuk (1) et Cyrille sont des vôtres », rappelle-t-il aux Slaves (*Slávy dcera*, III, 99). Plus qu'un rationalisme religieux, c'étaient l'histoire et les conditions de la Tchécoslovaquie qui l'inclinaient en ce sens ; mais M. Masaryk a justement fait ressortir combien il diffère des messianistes polonais et des slavophiles russes, qui prenaient comme base pour le monde entier, les uns le catholicisme polonais et les autres l'orthodoxie russe. Kollár, au contraire, voyait à la diversité de religion des Slaves l'avantage qu'elle les empêchait de tomber dans l'unilatéralité. C'est également l'esprit que respirent ses *Sermons*, et il n'est pas étonnant qu'ils aient été traduits en diverses langues slaves, serbe, polonais, russe, et quelques-uns aussi en allemand et en hongrois. Sa doctrine est aussi caractérisée par ce fait qu'il qualifie les Slaves, dans *Slávy dcera*, de « nation d'une douceur de colombe », et qu'au dur chêne, symbole du germanisme, il oppose comme arbre slave le tendre tilleul. Les journalistes et les hommes poli-

(1) Saint Jean-Népomucène, le saint de la Contre-Réforme.

tiques, qui s'effrayaient de l'épouvantail de l'imaginaire panslavisme, calomniaient Kollár lorsqu'ils lui reprochaient de haïr les autres nations. Ses idées politiques aussi, extrêmement radicales dans sa jeunesse sous l'impression du mouvement allemand, se modérèrent avec le temps, et, par la force des circonstances, Kollár, après la révolution hongroise, finit à Vienne au service de la réaction autrichienne et de l'austro-slavisme.

Dans toutes les nations slaves, ce fut sur un sol très fertile que tomba la semence du culte européen des chants nationaux et des autres créations de l'esprit national. Les Slaves étaient particulièrement riches en trésors de cette sorte, dont le rassemblement, la traduction en langues étrangères, et la haute appréciation dans le monde scientifique contribuèrent puissamment au réveil de leurs nations et à la renaissance de leurs littératures, qui devaient se développer sur la base de la poésie populaire. Chez les Tchèques et les Slovaques, le premier à inciter à la récolte des chants nationaux fut V. Hanka, qui commença par l'étude des chants russes et serbes ; il fut suivi par Benedikti, Palacký et Šafařík, amis de Kollár, qui eut la plus grande part à la publication du premier recueil, *Pisně světské lidu slovenského v Uhřích* (*Chants profanes du peuple slovaque en Hongrie*), (1823, 1827), paru d'ailleurs sans son nom. Il écrivit également une belle préface dans laquelle il plaçait les chants slaves au-dessus des chants populaires des autres nations. Les chants nationaux sont pour lui « une clef qui vient du sanctuaire de la nationalité », et il espère qu'ils contribueront au rapprochement des Slaves, à la formation du sentiment commun de toutes les nations slaves. Pour recueillir ces chants, il ne persista pas dans sa conception esthétique, mais inclina surtout vers les chants historiques et prétendus mythologiques, et s'inspira davantage de l'idée du *Nationallied* de

Herder, ce qu'indique déjà le titre de deux gros volumes qu'il publia, *Chansons nationales, ou chants profanes des Slovaques de Hongrie, tant du commun que des hautes classes* (*Národnie zpievansky, čili písň světské Slováků v Uhřách, jak pospolitého lidu, tak vyšších stavů* (1834, 1835), et où il admit un grand nombre de pièces qui ne venaient pas du peuple. Il faisait donc un pas en arrière dans la juste compréhension des chants nationaux. Nous ne nous étonnons pas non plus que les chants populaires n'aient laissé que si peu de traces, ou pour mieux dire aucune trace, dans ses poèmes.

La situation était autre en Bohême, où le contemporain de Kollár, François-Ladislav Čelakovský (1799-1852), originaire d'une petite ville du Sud de la Bohême, de caractère surtout agricole, propagea l'intérêt pour les chants populaires de toutes les nations slaves et publia de beaux modèles de poèmes faits dans l'esprit des chants nationaux, de telle sorte qu'il créa toute une école poétique de ce genre. Il comprenait mieux que Herder, suivait l'activité de la jeune école romantique allemande, avait appris des frères Grimm la piété pour les créations de l'esprit national, mais n'emprunta pas à Jacob Grimm son goût pour la recherche excessive des éléments mythologiques dans ces œuvres. Il est également caractérisé, comme poète et comme savant, par le fait qu'il fut, parmi les littérateurs tchèques, le plus grand admirateur de Goethe. A l'exemple des *Volklieder* de Herder, intitulés dans l'édition posthume *Stimmen der Völker in Liedern*, il voulait publier des *Voix des nations slaves dans leurs chants* (*Hlasy slovanských národů v písňích*), mais il intitula finalement son recueil, *Chants nationaux slaves* (*Slovanské národní písň*), trois volumes, 1822, 1825, 1827, bien qu'il eût eu, à cause de ce titre, de grandes difficultés avec la censure. Dans le premier volume, il y avait 380 chants tchèques, parmi lesquels quelques-uns œuvres de poètes bien connus et déjà populaires,

et 39 chants slovaques ; dans le second et le troisième volumes, des chants d'autres nations slaves en nombre variable, car les chants slovènes, croates et bulgares n'étaient pas encore assez connus, et Čelakovský lui-même, dans la préface du premier volume, exhortait ses frères de la Save et de la Drave à les réunir. Les chants slaves étaient imprimés sous forme originale, ainsi qu'en traductions libres, dans lesquelles ils conservaient leur caractère original. Des notes jointes aux différentes pièces donnaient également des indications sur les coutumes populaires. Čelakovský rapprochait ainsi vraiment les Slaves, d'autant mieux que les langues populaires slaves sont plus proches entre elles que ne le sont celles des autres nations. De même que Kollár et Šafařík, il déclarait les chants populaires slaves supérieurs à ceux des autres nations. Chez lui aussi, c'étaient des considérations esthétiques qui déterminaient le choix des pièces, et même celui des vocables destinés à remplacer des mots étrangers ou peu plaisants. Joseph Ritter de Rittersberg, ami de Dobrovský, se rapprochait davantage des conceptions scientifiques ultérieures ; les matériaux de ses *Chants nationaux tchèques* (*České národní písně*), (1825) provenaient d'un recueil fait par les organes du gouvernement en Bohême, à la suite d'un décret de Vienne de 1819, qui prescrivait de rassembler, avec leur musique, les chants nationaux de toutes les nations de l'Autriche. Il est caractéristique de la situation des nationalités que le recueil de Ritter contienne 300 chants tchèques et 50 allemands. Ce recueil officiel est le meilleur témoignage de l'intérêt général que l'on portait aux chants nationaux, dans l'esprit de l'époque. Un ami de Čelakovský, J. V. Kamarýt, publia également des *Chants religieux nationaux tchèques* (*České národní duchovní písně*, 2 vol., 1831 et 1832) ; en 1835 parurent pour la première fois, avec leur musique, les *Chants nationaux moraves* (*Moravské národní písně*) de F. Sušil, qui, dans la suite de son travail de récolte, obtint un grand succès.

Une si féconde activité de recherches et le culte romantique des chants nationaux devaient nécessairement conduire à leur imitation. Une série de poètes apparurent qui, avec plus ou moins de bonheur, chantèrent dans l'esprit des chants nationaux qui avaient vraiment fait renaître la littérature et l'avaient enfin rendue « nationale » selon les idées de l'époque. Ces tendances trouvèrent leur meilleure expression dans les *Échos* de Čelakovský, *Échos des chants russes* (*Ohlas písni ruských*) en 1829, et *Échos des chants tchèques* (*Ohlas písni českých*) en 1839. Fait qui peut sembler étonnant, mais qui correspond cependant au sentiment slave des Tchèques et des Slovaques, Čelakovský entra d'abord dans l'esprit des chants nationaux russes, surtout des chants épiques, et si bien que, pendant la guerre russo-turque de 1829, il composa des poésies qui auraient pu, en bonne traduction, être des chants nationaux russes. Dans sa préface, il reconnaît lui-même qu'il les a conçus dans une forme russe et qu'il a seulement employé le rythme russe, les formes poétiques qui se répètent constamment, certaines particularités grammaticales et quelques autres détails. Il chanta ainsi tout à fait à sa façon les héros connus des légendes russes, et parmi ses poèmes historiques se trouve *Velika Panychida* (*Requiem*), dans lequel il décrit, dans une vision grandiose, l'incendie de Moscou de 1812, en disant qu'il n'y avait pas assez de lumière et de cire pour la multitude des âmes des héros russes qui sont tombés:

« Et nous avons porté une lumière
Dans ce temple de Dieu,
Une seule lumière, notre petite mère Moscou. »

Čelakovský prépara aussi des *Échos* d'autres chants nationaux slaves, mais il composait lentement, et au total il ne publia que les *Échos des chants tchèques*, dans lesquels le lyrisme l'emporte sur l'épique, ce qui s'accorde tout à fait avec la poésie populaire tchèque.

Il songeait à une anthologie panslave, et publia des extraits d'anthologie russe, petite-russienne (ukrainienne), polonaise, slovène (il fut le premier à montrer aux Slovènes quel grand poète ils avaient en Prešeren) et croates. Comme rédacteur du seul journal tchèque, *Pražské Noviny* (*Le Journal de Prague*) et de son supplément culturel *Česka Včela* (*L'abeille tchèque*), il consacra également une attention particulière à des traductions des langues slaves. Ce grand et véritable russophile fut cependant relevé de son emploi de rédacteur et de ses fonctions de suppléant de la chaire de langue et littérature tchèques à l'Université en 1835, à la demande de l'ambassade de Russie à Vienne, pour avoir donné la nouvelle du refus brutal opposé par le tsar à la députation polonaise à Varsovie, avec ce commentaire qu'« un pareil discours a sa place dans les archives où sont conservés les discours tenus il y a quatre cents ans par les khans tatars aux princes russes » (1). C'est ainsi que la réalité intervint cruellement dans la vie difficile de ce Slave enthousiaste, et que l'hostilité entre Russes

(1) L'Académie tchèque a donné récemment une étude intéressante des documents relatifs à cette affaire — lettres de Metternich, de Sedlnitzky et des autorités de Prague — dans sa publication *Correspondance et lettres de François Ladislav Čelakovský* (*Korrespondence i zápisky Frant. Ladislava Čelakovského*, IV, 1, pp. 216-255). On reprochait à Čelakovský d'avoir enfreint la règle d'après laquelle *Pražské Noviny* ne devait reproduire que des nouvelles parues dans la *Wiener Zeitung*, l'*Oesterreichischer Beobachter* et la *Prager Zeitung*, et encore pas toutes, parce que toutes ne convenaient pas aux classes tchèques moins cultivées et de très basse condition, chez lesquelles on ne pouvait trouver autant d'esprit critique que chez les lecteurs des journaux allemands. Čelakovský avait pris la nouvelle dans les journaux allemands et justifia son commentaire en disant qu'il avait lu des jugements analogues sur les paroles du tsar dans les journaux français et allemands. Les autorités de Prague calmèrent également Vienne en disant que *Pražské Noviny* n'avait que 111 abonnés à Prague et 150 en province. Čelakovský n'avait pas eu de complices (Metternich croyait à la complicité de certains Polonais). Il soupçonna avec raison qu'il devait son malheur au « russomane » Hanka, — connu par son caractère sans noblesse — qui avait envoyé l'article incriminé à l'ambassade de Russie à Vienne. Pour atténuer la fâcheuse impression produite par l'article, Sedlnitzky décida que les éditions allemandes et tchèques du *Journal de Prague* devaient reproduire le discours du tsar, avec son introduction parue dans le *Journal de Saint-Petersbourg*, dans le texte de l'*Oesterreichischer Beobachter* de Vienne.

et Polonais ruina l'idéologie slave jusqu'à la résurrection de la Pologne.

Čelakovský s'occupait également beaucoup d'études de linguistique slave, et il était suffisamment préparé à occuper les chaires de slavistique aux Universités de Breslau, à partir de 1842, puis de Prague à partir de 1849. Ses leçons d'introduction à l'étude des langues, de l'ancienne littérature et des antiquités culturelles slaves, qui furent imprimées dans leur texte tchèque, et les exercices linguistiques chez un pareil connaisseur des langues slaves étaient excellents ; mais ce poète ne pouvait pas suivre la linguistique comparative de l'époque, et le temps n'était pas encore mûr pour l'histoire des littératures slaves, rôle qui lui eût le mieux convenu.

Ce ne fut qu'en 1850 que Čelakovský réalisa une chrestomathie panslave, mais seulement pour deux parties, la littérature russe et la polonaise. Plus important fut son *Petit choix de toute la littérature tchèque* (*Malý výbor z veškeré literatury české*), (1852) qui, sous une autre forme, devait être un recueil de morceaux choisis pour les écoles secondaires et supérieures tchèques. A la fin de sa vie, il publia encore une œuvre panslave, à laquelle il avait travaillé pendant trente ans. *La philosophie de la nation slave en proverbes* (*Mudrosloví národa slovanského v příslovích*), (1852), classée en dix parties d'après le sens des proverbes. Il avait recueilli les textes tchèques depuis les époques les plus reculées ; les proverbes et les adages des autres langues slaves étaient groupés en original et en traduction tchèque. Tous comme dans ses *Chants nationaux*, Čelakovský voulait montrer ici les nations slaves comme un tout. Il se servit également, dans son commentaire, de proverbes étrangers, mais, tout en se montrant ainsi largement comparatiste, il insistait trop, logique avec son romantisme, sur l'originalité des proverbes slaves.

Le meilleur continuateur de l'œuvre de Čelakovský fut Charles-Jaromir Erben (1811-1870) qui, comme auxiliaire de

Palacký dans l'exploration des archives bohêmes, voyagea beaucoup dans le pays et publia un excellent recueil des *Chants nationaux en Bohême* (*Pisně národu v Čechách*), (1841, 1845, 1852-1856 et 1862-1864) et des *Mélodies des chants nationaux* (*Napěvy písní národních*), (1814-1847). Il avait la passion des chants épiques, les comparait aux ballades des nations slaves et à celles des autres peuples, et composa lui-même dans un esprit national des ballades classiques qui furent réunies pour la première fois dans son petit livre *Bouquet de contes nationaux* (*Kytice z pověsti národních*), (1853). Erben puisa aussi dans les légendes réellement populaires, et publia *Cent légendes et contes slaves populaires* (*Sto prstonárodních pohádek a pověstí slovanských*), parfaitement bien choisis, dans les langues originales (1865) et en adaptation tchèque (1869). Comme les autres romantiques, il cherchait dans les légendes, superstitions, contes et chants populaires des survivances de la mythologie slave et la vie spirituelle des anciens Slaves. On lui doit aussi des traductions de chants des diverses langues slaves et d'œuvres littéraires russes anciennes.

Je n'ai choisi que les cimes de la science et de la littérature tchécoslovaques et quelques hauteurs moindres pour montrer combien l'élément slave a été puissant dans la période romantique de la renaissance de la nation tchécoslovaque, et qu'il n'est pas non plus resté sans importance pour les autres nations slaves. S'il y avait là beaucoup d'imagination, si le cœur l'emportait sur la raison, il n'en sortit pas moins de tout ce mouvement de grandes choses qui élevèrent le niveau culturel de la nation tchécoslovaque et la rapprochèrent des nations européennes plus avancées. Et, à regarder de plus près les défauts des romantiques tchécoslovaques, on en trouve de semblables chez les nations voisines qui, à côté de bons modèles, leur en offraient aussi de mauvais.

Par un étonnant concours de circonstances, le panslavisme

littéraire eut également une influence sur la séparation littéraire des Slovaques d'avec les Tchèques. Du point de vue linguistique, les dialectes tchécoslovaques forment un même groupe, dans lequel ceux de Moravie et de Slovaquie ont conservé une forme plus ancienne de la langue, tandis que ceux de l'Ouest, en Bohême et partiellement en Moravie, ont évolué vers la simplification, notamment dans la phonétique par la transmutation (tous les *a* se sont transformés en *e* et tous les *u* en *i* après les consonnes molles), la contraction et la diphtongisation des voyelles. La langue écrite s'est développée sur la base de ces dialectes. Le tchèque aurait été beaucoup plus facile à comprendre pour les autres Slaves si Prague avait été située non pas sur la Vltava, mais en Moravie, ou mieux encore en Slovaquie. Cette langue littéraire fut commune à tout le territoire linguistique jusqu'à la fin de la première moitié du XIX^e siècle. A l'époque de la Contre-Réforme, la tradition littéraire se conserva même beaucoup mieux en Hongrie, où le protestantisme se maintint, comme parmi les Magyars, chez une partie importante des Slovaques. Le sentiment de l'unité linguistique et culturelle était si fort que, pour ne prendre que ce texte, le Code hongrois, le *Tripartitum* de Verböczy, connaît des *Slavi seu Bohemi*, une *natio slavica seu bohémica* (art. 13). Quelques particularités dialectales pénétrèrent dans la langue écrite, notamment chez les écrivains catholiques. A l'époque des « lumières », Joseph P. Bajza et A. Bernolak y introduisirent, consciemment et plus profondément, des éléments de slovaque occidental, surtout pour des raisons politiques.

Lorsque la noblesse hongroise se dressa contre les tendances centralistes de Joseph II, Bajza voulut, en 1783, renforcer le sentiment patriotique hongrois : les Slovaques de Hongrie (« *Uhro-Slováci* ») devaient se séparer des Tchèques d'Autriche (« *Austro-Čechy* »). Bernolak obéissait à un autre mobile : les esprits dirigeants parmi les Tchèques étaient des

partisans des « lumières », qui accueillèrent avec joie la liberté donnée aux protestants et défendirent les réformes de Joseph II, et le *Dictionnaire slovaque, tchéco-latino-germano-hongrois* de Bernolak (*Slovár slovenski, česko-latinsko-německouherski seu, Lexicon slavicum, bohémico-latino-germanico-ungaricum*, 1825-1827) se proposait de familiariser les « Slaves de Pannonie » avec la langue magyare, appelée à régner sur toute la Hongrie à la place du latin qui, jusqu'au XIX^e siècle, unissait toutes les nationalités du pays. Dans ses ouvrages de grammaire (1790-1791), Bernolak proclamait que le slovaque était la plus ancienne langue slave, et nous trouvons déjà là la théorie qui devait jouer un grand rôle dans l'idéologie des séparatistes romantiques. Lorsque parut son *Dictionnaire*, l'enthousiasme romantique pour l'originalité et la force des dialectes populaires était déjà dominant (c'est ce qu'on oublie lorsqu'on analyse le schisme entre Tchèques et Slovaques), et B. Kopitar, notamment, à Vienne, appliquait ces idées aux Slaves dans l'esprit de Jakob Grimm. C'est pourquoi Kollár, lui aussi, se passionna pour l'« euphonie » du dialecte slovaque et en gâta la deuxième édition de *Slávy dcera* (1832). Des tendances analogues, qui menaçaient l'unité de la langue littéraire tchécoslovaque, apparurent également en Moravie. Šafařík lui-même tenait compte des besoins de l'éducation du peuple. Les efforts de Bernolak n'eurent pas grands succès chez les catholiques slovaques et n'en eurent aucun chez les protestants ; chez Kollár et Šafařík, ces attitudes ne furent que passagères, car tous deux demeuraient fidèles à l'unité de la langue et de la nation tchécoslovaques.

La séparation entre Tchèques et Slovaques ne se réalisa qu'en 1844, lorsque les principaux écrivains et savants protestants de Slovaquie, à leur tête Louis Štúr (1815-1856), après une courte préparation, dressèrent leur programme. Comme les autres romantiques, ils voulaient que la langue écrite s'enrichît en puisant dans les dialectes, combattaient

la langue figée de la Bible des Frères bohêmes (*bibličtina*), qui ne pouvait certes pas satisfaire tous les besoins de la vie spirituelle moderne, mais pouvait cependant, comme chez les Tchèques, être rajeunie sans qu'en fussent détruites les bases historiques. En outre, les Slovaques exagéraient la beauté, l'antiquité et l'importance de leur dialecte qu'ils représentaient comme le cœur du slavisme (M. M. Hodža proclamait même que la langue slovaque était la mère des langues slaves et, à ses yeux, le slovaque était « un monde slave en petit ») justifiés à le faire dans une certaine mesure parce qu'ils forment la transition vers les Polonais, les Ukrainiens et au delà les Russes, et sont les plus proches des Slaves du Sud. Cette déification de leur dialecte et de leur peuple devint fatale lorsque Štúr (qui étudia deux ans à Halle à partir de 1838) et ses adeptes connurent la philosophie de Hegel et ses théories sur la succession des nations dans leur rôle historique. Cette influence fut encore aggravée par le mysticisme slave, le messianisme polonais et le slavophilisme messianique des Russes, dérivé également de la philosophie idéaliste allemande et notamment de Hegel. Mais, pour des tâches si hautes, il manquait aux Slovaques la puissance politique qui était aux mains de la haute noblesse et du *Zemanstvo* (la *gentry*). Štúr voulut notamment gagner à ses idées le *Zemanstvo*, qui parlait slovaque, et une de ses raisons d'abandonner le tchèque fut que les féodaux hongrois le considéraient comme la langue d'un pays étranger, dangereuse pour l'intégrité de la Hongrie. Outre ce hungarisme, il avait à tenir compte des catholiques slovaques, à qui l'on représentait la *bibličtina* comme une hérésie, et du haut clergé magyarisé.

L'activité littéraire des Slovaques de l'époque de Štúr, qui passèrent du tchèque au slovaque, fut assez grande. Leurs études slavistiques eurent moins d'importance, bien que Štúr lui-même se fût occupé en dilettante d'histoire, de philoso-

phie, de linguistique, d'ethnographie, de géographie politique et d'archéologie. Deux ouvrages de lui sur la langue slovaque écrite, *Narečja slovenskuo a potreba pisaňja v tomto náreči* (*La langue slovaque et la nécessité d'écrire dans cette langue*) et *Nauka reči slovenskej* (*L'enseignement de la langue slovaque*) fixèrent cette tendance. Il prenait pour base le dialecte de la Slovaquie centrale (les catholiques celui de la Slovaquie occidentale). Son meilleur ouvrage fut *Sur les chants et les récits nationaux des races slaves* (*O národních písniách a pověstech plemen slovanských*) qu'il publia en tchèque à Prague en 1853. Là aussi, il part de la philosophie de Hegel, et affirme que si les Grecs sont des sculpteurs, les Romains des peintres et les Germains des musiciens, les Slaves ont un don particulier pour l'art des mots, la poésie. Il voit le chef-d'œuvre de la poésie slave dans les chants nationaux. Dans l'esprit des slavophiles russes, il ajoute que c'est la mission du slavisme de régénérer l'Europe occidentale par la poésie, et surtout par le chant national. Il est plus près de la réalité lorsqu'il caractérise les chants des diverses nations slaves, dans l'esprit de Jakob Grimm et sur la base du traité du slavisant russe Bodjanskij.

Les espoirs politiques qui avaient conduit Štúr au schisme d'avec les Tchèques furent entièrement déçus ; en particulier, il ne réussit pas à gagner la petite noblesse slovaque, que ses intérêts féodaux liaient aux Magyars. En 1848, les Slovaques s'enhardirent à entreprendre contre ceux-ci une action révolutionnaire propre, que dirigèrent leurs chefs intellectuels protestants, Štúr, Hurban et Hodža. Les Magyars vaincus, Vienne réintroduisit la langue tchèque en Slovaquie, mais elle cessa de s'intéresser à la question lorsque les Slovaques eux-mêmes ne parvinrent pas à s'entendre sur ce point, et ainsi, après des fluctuations diverses, persista pour longtemps, au dam des uns et des autres, un dualisme de langue littéraire entre les Tchèques et les Slovaques. La

différence se traduit surtout dans la phonétique ; ailleurs elle est négligeable ; dans l'ensemble elle est plus grande par écrit que dans la parole, de sorte que Tchèques et Slovaques continuent à se très bien comprendre sans difficulté. Tout ce que nous venons de dire s'applique aux Slovaques de Hongrie. Ceux de la Moravie orientale, qui leur sont limitrophes au point de vue linguistique et ethnographique, ont conservé l'unité linguistique et culturelle avec les Tchèques, avec lesquels ils ont toujours été historiquement unis. Le président T. G. Masaryk, qui s'est occupé pendant toute sa vie de ses frères de Hongrie, et qui a préparé l'union avec eux, est un Slovaque de Moravie.

Štúr, déçu, tourna complètement ses vues vers l'Orient russe, et il écrivit en 1852-1854 un ouvrage en allemand, *Das Slawenthum und die Welt der Zukunft*, qui fut deux fois, en 1867 et 1909, publié dans des traductions russes. Elles n'étaient pas toujours fidèles, mais le soupçon auquel je m'étais associé, que cette œuvre qui proclamait non le panslavisme, mais un panrussisme extrême, et avait été volontairement modifiée en Russie, n'était pas fondé, comme l'a montré la publication du texte original (Bratislava, 1931). Dans l'esprit de Hegel et des slavophiles russes, Štúr critique vigoureusement l'organisation culturelle et politique de l'Europe occidentale et la situation pénible où sont toutes les nations slaves, sauf la nation russe, dans laquelle il voit le seul salut possible pour le slavisme. La Russie rejette la fédération des États slaves, que les Décabristes avaient rêvée après la mort d'Alexandre I^{er}, par principe et parce qu'elle ne peut admettre, à aucun instant et sous aucune forme, la formation d'un État slave indépendant quelconque ou d'une Autriche slave, et qu'elle est dans la nécessité de réclamer pour elle-même l'hégémonie sur tout le monde slave. L'Autriche ne peut être le centre des Slaves de l'Ouest et du Sud, parce que sa mission a toujours été de germaniser, et que, momie galva-

nisée, elle n'a pas d'avenir. L'austroslavisme de Palacký et des autres chefs tchèques signifierait l'hégémonie des Tchèques sur les autres Slaves d'Autriche. Il ne reste que l'union de tous les Slaves à la grande puissance russe. Aussi porte-t-il aux nues la nation russe, le gouvernement, le tsar Nicolas, l'Église russe aussi, en demandant pourtant que la noblesse russe renonce à son privilège, au servage de la population rurale, et que l'organisation politique soit fondée sur les communes et les comitats, et non sur la bureaucratie. Il aspire à voir les orthodoxes « revenir » parmi les Slaves catholiques et protestants, et propose que le russe soit la langue littéraire slave commune. Il y avait peu de nouveau dans tout cela. Štúr répète, complète et formule d'une façon séduisante les enseignements des slavophiles russes. C'est pourquoi ce livre, dans son texte russe, plut à tant de ses inspirateurs russes et à leurs épigones, qu'il confirmait dans leur panrussisme, bien que l'évolution des nations slaves eût suivi d'autres voies que celles qu'avait esquissées Štúr dans son sentiment de la faiblesse slovaque.

Le schisme entre les Tchèques et les Slovaques surprend à l'époque de la « renaissance » des nations slaves, qui se fondait cependant sur le patriotisme territorial. Ce schisme n'a son analogue que dans le mouvement qui, au même moment, tendait à la séparation des Petits-Russiens ou Ukrainiens d'avec les Grands-Russes ; mais, dans ce dernier cas, les différences de langue, de culture et de caractère étaient beaucoup plus grandes, bien que finalement, là aussi, ce soient les traditions historiques qui aient exercé le plus d'action. Dans les pays slaves du Sud, l'évolution des doctrines — qui étaient au fond identiques — et de la situation fut complètement différente. C'était les Slaves du Sud que l'histoire avait le plus séparés les uns des autres ; mais dès le xvi^e siècle, les protestants slovènes et croates voulaient, par les ouvrages qu'ils imprimaient, unir les Slaves du Sud « jusqu'à Constantinople ».

La Contre-Réforme fit faire de grands progrès dans ce sens (voir mon ouvrage *Die Bedeutung der Reformation und Gegenreformation für des geistige Leben der Südslaven*, Prague et Heidelberg, 1931) et l'unité de la langue écrite des Serbes et des Croates fut réalisée dans ses grandes lignes entre 1830 et 1850 ; chez les Serbes, Vuk Karadžić élevait la langue populaire sur le trône de la langue littéraire, et chez les Croates le mouvement illyrien, qui voulait unir tous les Slaves du Sud sous le nom des anciens Illyriens, eut au moins pour effet qu'une partie des Croates, avec leur capitale, Zagreb, abandonnèrent leur dialecte, déjà assez cultivé littérairement, au profit de la langue littéraire de la majorité des Croates, qui était la même que la nouvelle langue littéraire serbe. Il est vrai que là aussi agissaient puissamment, d'un côté les traditions de l'ancien royaume croate et de l'individualité historique de la Croatie, de la Slavonie et de la Dalmatie, de l'autre celles de l'État serbe, surtout de l'empire de Dušan. A cette renaissance et cette unification des Croates et des Serbes, les Tchèques et les Slovaques eurent de grands mérites, et Kollár déjà avait formulé sa théorie des quatre grandes langues slaves, où, à côté du russe, du polonais et du tchécoslovaque, il plaçait aussi au Sud, primitivement le « serbe », plus tard l'« illyrien ». Bien que, finalement, seuls les Croates soient restés Illyriens, ce que Štúr avait bien constaté, le nom de Yougoslaves, primitivement défendu par les Serbes contre l'illyrisme, puis relevé par M^{gr} Strossmayer et ses successeurs, entra dans l'usage jusqu'à ce qu'il devînt officiel dans la Yougoslavie unifiée.

Dès avant 1848, Charles Havlíček Borovský (1821-1856) prit position contre le panslavisme romantique et imaginaire de Joseph Jungmann et de Jean Kollár, qui dominait la littérature et la vie tchécoslovaques. Fils d'un commerçant de village, Havlíček, après avoir été exclu du séminaire religieux, s'adonna à l'activité littéraire et fut recommandé par Šafa-

řik comme précepteur à Ševyrev, professeur de littérature russe à Moscou (1843-1844), Adept de Kollár, Havlíček eut ainsi, en traversant la Pologne et la Russie, l'occasion d'étudier les Slaves vivants, de constater en particulier la triste situation du sympathique peuple russe et les funestes effets de l'autocratie russe. Il adopta sans doute quelques idées des slavophiles russes, mais ce fut Gogol qui influa le plus sur lui par son réalisme, et il traduisit une grande partie de ses œuvres. De retour à Prague, il devint critique, journaliste génial, d'envergure européenne, auteur d'épigrammes acérées et poète satirique à l'exemple de Voltaire et de Börne. Son œuvre la plus importante est le *Baptême de saint Vladimir* (*Křest sv. Vlamiditra*), satire de l'absolutisme tsariste, du césaro-papisme et de l'exploitation de la religion en général. En 1846, dans un article étendu, *Slovan a Čech* (*Slave et Tchèque*), il s'en prend au patriotisme panslave, nébuleux, excité et inactif, résumant son attaque dans cette phrase : « Avec une fierté nationale, je dirai : moi, je suis Tchèque ; mais jamais : moi, je suis Slave ». Cette conception paraissait alors à de nombreux Tchèques une hérésie. Certes, Havlíček restait Slave, et, sous la réaction autrichienne, il publia un journal nommé *Slovan* (*Le Slave*), du 8 mai 1850 au 14 août 1851 ; mais il ne se réfugiait pas dans l'antiquité slave, il considérait plutôt, en réaliste et en critique, le monde slave contemporain ; il ne s'enthousiasmait ni pour le panslavisme cosmopolite, ni pour le panrussisme réactionnaire, mais pas davantage pour les excès de l'individualisme slovaque, de sorte qu'il fut un adversaire résolu de Štúr.

L'un des « éveilleurs » politiques tchèques, Havlíček eut une attitude excellente notamment pendant l'année révolutionnaire de 1848, et plus encore sous la réaction autrichienne qui suivit, et qui se débarrassa de lui, son adversaire le plus dangereux, en le déportant dans le Sud du Tyrol. T. G. Masaryk a consacré à l'activité surtout politique, nationale

et sociale de Havliček une grande monographie (1896, 2^e éd. revue et complétée en 1904 ; 3^e éd. en 1920) qui caractérise fort bien les deux chefs tchécoslovaques.

Toute l'activité des savants et des écrivains, qui venaient de tous les milieux paysans ou petits bourgeois et qui devinrent les chefs intellectuels de la nation entière, se proposait d'éveiller les Tchécoslovaques et les autres Slaves à une nouvelle vie nationale, et il était nécessaire qu'elle eût aussi des conséquences sociales et politiques. Le rassemblement et le culte des coutumes et des œuvres nationales, chants, récits, fables, proverbes, devaient nécessairement rehausser l'importance des classes inférieures de la nation, qui conservaient ces créations de l'esprit national, mais vivaient encore sous l'administration et la juridiction d'un système patrimonial et féodal. Ainsi se renforcèrent et se répandirent tout naturellement les doctrines démocratiques de Rousseau et de la Révolution française, ainsi fut préparée l'abolition du servage de la population rurale, le plus grand et durable succès de l'année révolutionnaire. Les Slaves d'Autriche donnèrent encore d'autres preuves qu'ils ne manquaient pas de préparation pour la grande époque décisive, bien qu'ils n'eussent qu'une éducation littéraire et scientifique, mais aucune éducation politique.

A la suite de la Révolution de février à Paris, le régime ultra-absolutiste du prince de Metternich s'écroula à son tour en mars dans l'empire autrichien, encore fort jeune de ce nom, puisque ce n'était qu'en 1804 que François I^{er} avait déposé la couronne du Saint-Empire romain de la nation germanique, qui, selon la définition de Schlosser, n'était ni romain ni germanique, et pris le titre d'empereur d'Autriche. Dans la tourmente révolutionnaire de 1848, les Magyars avaient voulu disloquer cet empire et faire un État purement magyar de la Hongrie historique, multilingue, où le latin avait régné en maître jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, et, dans les années

trente du XIX^e encore, été défendu par les Croates comme « *lingua patria* » commune. D'autre part, les Allemands d'Autriche ne voulaient pas renoncer à leurs privilèges, et une partie d'entre eux gravitaient vers l'Allemagne, où le Parlement de Francfort voulait restaurer l'ancien Empire en y incorporant également les pays de la couronne de Bohême et les pays autrichiens dans lesquels vivaient aussi des Slovènes et des Croates. Aussi tous les Slaves d'Autriche considérèrent-ils leur nationalité comme menacée et envisagèrent-ils une défense commune dans l'esprit de la réciprocité slave de Kollár, qui, tout d'un coup, passa du terrain littéraire sur le terrain politique. L'idée de la nécessité d'un congrès slave apparut en divers endroits. La proposition publique en fut faite d'abord en Croatie ; il devait se réunir à Prague, qui, grâce à l'action de Dobrovský, de Kollár, de Šafařík et d'autres savants et écrivains, était devenue le centre naturel des Slaves, en outre centre de communications, également accessible aux Polonais, aux Ruthènes et aux Slaves du Sud.

Dès le 11 avril 1848, Palacký exposa une grande partie du programme du congrès dans la lettre où il refusait de prendre part aux réunions préparatoires à la réunion du Parlement allemand, parce qu'il était un « Tchèque de race slave » qui s'était consacré totalement et pour toujours au service de sa nation ; celle-ci, certes, était petite, mais avait de toujours son caractère propre. Toute l'union des pays tchèques avec l'empire d'Allemagne et avec la Confédération germanique n'avait jamais été qu'une affaire royale, dont la nation tchèque, les États tchèques avaient à peine consenti à prendre acte, sans jamais y prendre part, tandis que de leur côté les empereurs d'Allemagne n'avaient de temps immémorial eu presque aucun contact avec la nation tchèque. Un autre motif, disait Palacký, était l'indépendance de l'Autriche, fédération des nations danubiennes, nécessaire pour faire obstacle à une monarchie universelle russe. C'est là que Palacký écrivait : « Certes,

si l'État autrichien n'existait pas déjà depuis longtemps, nous devrions travailler le plus rapidement possible à le réaliser, dans l'intérêt de l'Europe et de l'humanité même ».

Cette déclaration de Palacký, qui devint président du congrès slave et en rédigea également le manifeste aux nations européennes, montre que ce congrès était la réplique au *Vorparlament* allemand et au Parlement de Francfort, digne réplique, car l'un et l'autre n'eurent de caractère de démonstration. Le congrès de Prague devait être un congrès des Slaves d'Autriche, mais les délégués de Serbie et de Prusse y participèrent également ; Charles Libelt de Pozńan en présida même la section polono-ruthène (il y en avait une autre pour « la Bohême, la Moravie, la Silésie et la Slovaquie », et une troisième, yougoslave pour « les Slovènes, les Croates, les Serbes, les Slavoniens et les Dalmates ») et eut une grande influence sur l'action du congrès. On doit également citer parmi les participants le révolutionnaire russe M. I. Bakounine, qui fit partie de la commission pour la rédaction du manifeste aux nations européennes. La présidence du congrès fut offerte à Šafařk, dont le travail scientifique avait le plus contribué à préparer cette première assemblée des Slaves. Mais ce savant toujours modeste abandonna ce poste à Palacký, plus habile et plus versé dans la politique, et ne prit lui-même que la présidence de la section tchécoslovaque. Il prononça cependant au congrès un discours qui fut accueilli avec un enthousiasme indescriptible, au point qu'il considéra cet instant comme le plus glorieux de toute sa vie. Les travaux bien préparés du congrès s'achevèrent par la rédaction d'un manifeste aux nations européennes, dans lequel Palacký fit entrer ses idées sur les antiques démocraties slaves et sur l'amour de la liberté qui avait été la cause du déclin des nations slaves. Les Slaves revendiquaient à nouveau leur ancien héritage, la liberté, mais ils ne réclamaient ni domination, ni conquêtes, seulement l'égalité. « Oui, la liberté,

l'égalité et la fraternité, comme il y a dix siècles, sont aujourd'hui notre devise. » Mais « la nation avec l'ensemble de ses avantages spirituels » n'est pas moins sacrée pour tous les Slaves, ils sont capables de développement comme les autres nations et demandent l'égalité de droits pour toutes les nationalités. Le puissant courant spirituel de l'époque actuelle exige de nouvelles formations politiques. C'est pourquoi on propose à l'empereur d'Autriche « que l'État, en sa qualité d'Empire, se transforme en une communauté de nations égales en droits, dans laquelle on reconnaîtrait à la nationalité slave les mêmes droits dont jouissent déjà les nationalités allemande et magyare. Le mot magique de justice suffit contre l'épouvantail du panslavisme politique que les ennemis des Slaves agitent devant l'Europe. Cette justice, on la demande aussi pour la nation polonaise, écartelée par la politique de cabinet ; on attend des gouvernements prussien et saxon qu'ils renoncent définitivement à dénationaliser systématiquement les Slaves de Lusace, de Posnanie et de Prusse orientale et occidentale ; on demande au ministère hongrois de cesser sans retard d'employer des moyens brutaux et inhumains contre les tribus slaves en Hongrie ; on a confiance enfin qu'une politique insensible n'entravera plus longtemps l'évolution naturelle des frères slaves de Turquie ; on présentait pour finir la proposition de convoquer un congrès général européen des nations pour la solution de toutes les questions internationales. La signature de Palacký était précédée de cette formule finale : « Au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité de toutes les nations. »

Les Slaves réunis à Prague allaient donc, dans leurs doctrines et leurs aspirations idéalistes, bien au delà des frontières de l'Autriche. Cependant le projet d'adresse du congrès slave à l'empereur et roi ne s'occupe que des affaires d'Autriche. « Les fils de la grande tribu slave » veulent contribuer à

la renaissance de l'Autriche comme État fédéral. En examinant les demandes formulées, on voit que cela ne signifiait pas une division de la Monarchie, comme Palacký la proposa pour la Constitution à Kroměříž, mais une fédération de provinces et une complète égalité des nations ; on ne demandait formellement que pour Slovènes de Styrie, de Carniole, de Carinthie et du Littoral leur réunion en une même unité politique, le royaume de Slovénie.

On avait encore préparé un traité d'alliance entre les Slaves d'Autriche pour la défense de leurs revendications politiques et pour la pratique des relations culturelles. Pour consolider l'unité spirituelle de tous les Slaves, on pensait, dans l'esprit de Kollár, à une revue panslave, à une bibliothèque panslave, à une Académie slave. Mais l'émeute de la Pentecôte, provoquée par des éléments radicaux, empêcha le congrès de terminer ses travaux et le fit ajourner à une époque indéterminée. Dans les conditions données, il avait accompli sa tâche. Le ban de Croatie, Jelačić, en réalisa les idées par l'épée, en combattant pour le maintien de la monarchie autrichienne et en prouvant l'existence de la Croatie, que Louis Kossuth disait ne pouvoir trouver sur la carte. Il en fut de même du soulèvement contre les Magyars, des Serbes dans le Sud de la Hongrie et des Slovaques dans le Nord-Ouest de ce pays, avec la participation de volontaires tchèques. La décision fut amenée par l'intervention de la Russie qui, elle, ne se fondait pas sur les principes slaves, mais sur les principes légitimistes.

III. DE 1848 A L'OBTENTION DE L'UNIVERSITÉ TCHÈQUE.

Ayant défendu en 1848 la dynastie et l'Autriche dans l'espoir que celle-ci se transformerait en une fédération de nations égales en droits, les Tchèques, les Slovaques et

les autres Slaves en eurent pour récompense ce qui fut le châtement des révolutionnaires magyars, le centralisme germanisateur et un absolutisme modernisé. Ce système ne pouvait se maintenir par lui-même, et, après les défaites d'Italie en 1859, une vie constitutionnelle recommença en 1860, et en même temps reprirent les luttes d'autrefois pour le gouvernement de l'Autriche. Le centralisme allemand fut forcé de céder aux Magyars et on vit se préparer le dualisme germano-magyar de sorte que Palacký, dans ses articles de 1865 sur l'idée de l'État autrichien, soumit à une revision ses idées sur la nécessité de l'existence de l'Autriche, et déclara : « Nous autres, Slaves, nous verrons cela avec une réelle douleur, mais sans crainte. Nous avons existé avant l'Autriche, nous existerons encore après elle. » La réalisation, en 1867, du dualisme, qui devait perpétuer la domination des Magyars en Hongrie et des Allemands en Autriche, fut, en fait, le début de l'effondrement de l'empire d'Autriche, comme l'a démontré la suite des événements. Les Tchèques surtout, qui, après la bataille de Mohács, avaient élu roi en 1526 Ferdinand I^{er} de Habsbourg, dans les mêmes conditions que la Hongrie, pour se défendre en commun contre le danger turc, ne pouvaient oublier leur passé, et ils continuèrent la lutte pour les droits de leur État et de leur nationalité, jusqu'au moment où, dans la guerre mondiale, ils conquièrent l'indépendance. Ce fut l'application continue et systématique des doctrines démocratiques qui les conduisit à ce but. Le travail culturel des savants et des écrivains tchèques éveilla les larges couches de la population rurale non seulement en Bohême, mais aussi progressivement en Moravie, surtout à partir de 1860, et en Silésie ; dans les villes aussi l'élément tchèque reprit vie (Prague passa entre les mains des Tchèques en 1861) et fut renforcé par l'immigration incessante de la population des campagnes. Avec le temps, la nation tchèque s'unifia moralement. Les Allemands de Moravie cherchèrent à contrarier cette unification par

l'extension du provincialisme et du slavisme, au point qu'au Parlement de Vienne, ils parlaient de leurs « Slaves » et que les premiers gymnases tchèques de Brno et d'Olomouc, fondés après la défaite de l'Autriche par la Prusse en 1866, étaient officiellement dénommés « slaves ». La noblesse de Bohême dont les représentants en vue avaient, dès les années quarante, fortement soutenu le mouvement national tchèque, s'était de nouveau éloignée de sa nation après l'année révolutionnaire de 1848, mais les luttes pour l'individualité historico-politique du royaume de Bohême la rapprochèrent à nouveau, après 1860, du mouvement national, et lui donnèrent une très forte influence sur la conduite de la politique tchèque.

Mais elle n'était, pour la nation tchèque, qu'un allié politique et non une partie intégrante et dirigeante, comme l'étaient par exemple les noblesses magyare ou polonaise. Il y eut certes de brillantes exceptions, jusque dans la haute aristocratie, mais les lois électorales féodales pour les élections au *Reichsrat* et à la Diète, qui maintenaient la noblesse comme une caste politique, l'empêchaient de se fondre avec la nation, dans laquelle elle aurait pu jouer un rôle beaucoup plus grand. Dans la guerre mondiale, la noblesse unit son sort à celui des Habsbourg, de sorte que dans l'État restauré elle fut complètement mise de côté.

Ces remarques rapides montrent déjà que l'esprit de 1848 ne put être complètement écrasé, même pendant la période de réaction. De l'égalité des droits, qui avait été proclamée et même accordée, il resta quelque chose dans l'enseignement secondaire. En Bohême, le tchèque devint la langue d'enseignement dans quelques gymnases ; par exemple, parmi les trois gymnases de Prague, le gymnase académique, dont Jungmann était le directeur, fut tchéquisé ; dans d'autres gymnases, le tchèque devint matière obligatoire d'enseignement. Il acquit également certains droits à l'Université. Si Palacký dut quitter le Musée, le secrétariat de la société et la rédaction

de sa revue passèrent à V. V. Nebeský (1818-1883), homme de haute culture, poète et traducteur d'œuvres de différentes littératures étrangères, qui fut le premier critique littéraire tchèque de large horizon, et, dans une période difficile, maintint le bulletin du Musée à un haut niveau scientifique et littéraire. Certains avantages résultèrent aussi de la modernisation de l'administration publique et de la justice : par exemple, il fut constitué à Vienne, pour l'établissement d'une terminologie juridique pour les langues slaves, une commission spéciale, dont fit partie P. J. Šafařík. Une excellente réforme de l'enseignement fut réalisée sous la direction d'un féodal tchèque, le comte Léon Thun, plus connu par son Concordat avec Rome. L'enseignement secondaire autrichien, en particulier, dépassa celui de l'Allemagne. Le silence de la politique conduisait nécessairement à la concentration et l'approfondissement du travail culturel ; il permit, par exemple, à L. Štúr d'écrire son livre sur les chants nationaux slaves, excellent pour son temps, et qui, destiné au monde slave, agit comme un facteur de réveil. Štúr, a dit le professeur J. Horák, « rendit courage à la société abattue par l'échec de la révolution, en témoignant du haut niveau moral et des dons artistiques des nations slaves ; il fortifia leur action mutuelle et réconforta les pusillanimes en leur ouvrant des perspectives sur les domaines lointains de l'art national slave ».

Rien d'étonnant donc que les idées, les aspirations et les talents refoulés et accumulés pendant dix ans soient réapparus d'un seul coup avec une grande force après le rétablissement de la vie constitutionnelle et que les mots d'ordre : « nationalité et slavisme » aient continué à exercer leur action dans les luttes ultérieures pour un meilleur avenir. Les obsèques de Šafařík, en 1861, furent une manifestation slave où participèrent des délégations slaves ; le millénaire de l'arrivée en Moravie des apôtres slaves Cyrille et Méthode (1863)

éveilla tout particulièrement le sentiment slave ; les Tchécoslovaques se rendirent en pèlerinage à l'exposition ethnographique de Moscou, en 1867, en accord silencieux avec les Polonais et les Slaves du Sud, pour manifester contre le dualisme austro-hongrois, qui était en marche ; la pose de la première pierre du Théâtre national, en 1868, amena à Prague un grand nombre de Slaves, et lorsqu'en 1883 ce temple magnifiques des muses slaves sur la Vltava fut définitivement inauguré, avec sa fière inscription : « La nation à elle-même » (toute la nation, depuis les ouvriers et les servantes, avait participé deux fois à la souscription, car le premier édifice avait brûlé en 1881), les trains spéciaux amenèrent encore des visiteurs de toutes les parties du territoire tchécoslovaque et du monde slave.

Après la conquête des droits du citoyen, la vie nationale ne se limita pas seulement à la littérature et au théâtre d'amateurs, mais elle s'élargit et s'approfondit en une floraison de sociétés de lecture, de chant, de gymnastique, en associations économiques et politiques, et aussi en de puissantes assemblées populaires, où les grandes masses manifestaient pour les droits nationaux et pour l'indépendance des pays tchèques. Un grand nombre des exemples donnés par les Tchèques furent imités chez les autres Slaves, surtout l'organisation de gymnastique des Sokols (Faucons). Le fondateur du mouvement sokol, l'esthéticien Miroslav Tyrš, plus tard professeur d'histoire des arts, fit en 1862 une heureuse synthèse de ses idéals grecs de l'équilibre du corps et de l'âme, du mouvement gymnaste européen et en particulier allemand, des chemises rouges de Garibaldi et de l'esprit démocratique caractéristique des Slaves, pour élever la nation à la beauté physique et à la force virile. Le Sokol étendit aussi ses ailes chez les autres nations slaves (il apparut à Ljubljana, chez les Slovènes, dès 1863), et forme aujourd'hui un lien puissant entre les Tchécoslovaques, les Yougoslaves, les Polonais, les

Russes émigrés, et, depuis 1934, aussi les Bulgares. En Slovaquie, le gouvernement de la réaction encouragea le rétablissement du tchèque littéraire, et remporta des succès en ce sens, surtout parmi les catholiques, bien que le slovaque eût déjà poussé des racines si profondes que le tchèque s'effaça de nouveau. En 1861, les Slovaques demandèrent pour leur territoire l'autonomie nationale, créèrent eux-mêmes deux gymnases protestants et un catholique ; en 1863, ils fondèrent à l'exemple de la *Matica* tchèque, une société littéraire et scientifique, la *Matica* slovaque dont le premier président fut l'évêque catholique Moyses, qui avait été longtemps professeur à Zagreb, et était un partisan ardent du mouvement « illyrien » yougoslave. Parmi les villes nombreuses et florissantes du Nord-Ouest de la Hongrie, Turčianský Svätý Martin se montra seule disposée à offrir une résidence à la plus haute institution culturelle de la Slovaquie. C'est ainsi que cette petite ville, à l'écart des moyens de communications faciles, devint le centre culturel des Slovaques. Après la victoire du dualisme, les Magyars se lancèrent avec des forces nouvelles à la magyarisation des nations du territoire hongrois ; en 1874, ils supprimèrent les gymnases slovaques et en 1875 prononcèrent la dissolution de la *Matica* slovaque, qui, pendant sa courte vie, avait fait beaucoup, notamment pour l'ethnographie slovaque ; ils confisquèrent ses biens, parmi lesquels figuraient un don de l'empereur et roi François-Joseph. Le président du conseil, K. Tisza, déclara textuellement, en réponse à une interpellation au Parlement : « Il n'y a pas en Hongrie de nation slovaque. » Dans de pareilles conditions, la science du slavisme ne faisait que vivoter parmi les Slovaques et la littérature ne se maintenait que grâce aux grands sacrifices d'une nation condamnée à mort.

Ces conditions expliquent la longue survivance dans les études slaves d'un romantisme d'épigones et de l'esprit conservateur, encore qu'une tendance réaliste eût déjà régné

dans la littérature de 1854 à 1874 environ, que, dans les Universités d'Autriche, la philosophie idéaliste allemande eût déjà cédé la place au réalisme de Herbart à partir de 1847, et que les sciences naturelles eussent bientôt subi l'influence de Darwin. Dans les belles-lettres, on observa un fort changement de direction vers les littératures de l'Europe occidentale. Les grandes fêtes du jubilé de Shakespeare en 1864 sont très caractéristiques à ce point de vue. L'intérêt porté aux littératures slaves, notamment polonaise et russe, à la poésie nationale des Slaves du Sud, en particulier à l'épopée et à l'ethnographie des pays slaves, n'avait cependant pas disparu. Néanmoins, l'opposition au cosmopolitisme panslaviste inaugurée par Havlíček, se répand, et, dans la science aussi, l'attention se porte surtout vers les questions propres au pays.

Dans la patrie de la philologie slave, il ne se trouva pas, après la mort de Čelakovský, de slavisant de valeur à l'Université de Prague, et la seule chaire scientifique de slavistique, dont Šafařík avait obtenu la création, dut être confiée à un prêtre slovaque, Hattala. Il avait écrit de bonnes grammaires slovaques qui avaient empêché un individualisme excessif de la langue slovaque écrite, et quelques bonnes études relatives aux langues slaves, et il avait des idées originales sur la syntaxe slave, qu'il fondait sur la proposition; mais au total, il n'était pas à sa place, et la slavistique tchèque restait sans chef autorisé, au moment où, en 1849, Vienne recevait le grand grammairien des langues slaves comparées, le lexicographe et philologue spécialiste du vieux slave, Fr. Miklosich. Lui et V. Jagič, qui lui succéda en 1876, fondèrent la glorieuse école de slavistique, que les Russes appelèrent école autrichienne, qui forma aussi les éminents slavisants tchèques, Bartoš, Máchal, Pastrnek et Vondrák. A la même époque, à Prague, Joseph Kolář, qui fut pendant de nombreuses années lecteur de langues slaves à l'École polytechnique,

puis à l'Université tchèque, cultivait la philologie slave dans les traditions de Šafařík et entretenait les relations scientifiques entre Slaves. A Brno, A. Matzenauer publiait un bon ouvrage, *Les mots étrangers dans les langues slaves (Cizí slova ve slovanských řečech)*, qui corrigeait et complétait largement un ouvrage analogue de Miklosich, écrit en allemand. Hermenegild Jireček commençait son heureuse activité dans le domaine de l'histoire du droit slave.

C'est les ethnographes qui s'occupaient le plus de l'ensemble du monde slave. J. Erben publia à cette époque, sous une forme artistique épurée, des traductions de contes et de légendes slaves sélectionnées, et chercha à y trouver la mythologie slave dans l'esprit de Jacob Grimm. Ignace Jean Hanuš, partisan malheureux de la mythologie solaire, se vit, en 1852, révoqué de sa chaire de professeur de philosophie à l'Université, comme hégélien suspect ; ses travaux sur les coutumes populaires ont de la valeur, notamment le *Calendrier mythologique slave ou Survivances des rites païens slaves (Bájeslovný kalendař slovanský čili pozůstatky pohanskosvátečních obřadů slovanských, 1860)*. L'action du poète Jean Kollár fut moins heureuse dans les dernières années de sa vie, qu'il passa à Vienne, où il avait été appelé en 1849 au ministère des cultes et de l'instruction publique, comme homme de confiance pour les affaires des Slaves de Hongrie, et où il avait établi un excellent projet pour l'organisation de l'enseignement en Slovaquie. Malheureusement, il fut également nommé professeur extraordinaire d'archéologie slave à l'Université de Vienne, de sorte qu'il put exposer — d'ailleurs à un petit cercle d'auditeurs — ses vues mythologico-astronomiques, empruntées aux ouvrages des symbolistes romantiques allemands de la mythologie comparée, et publier avec l'appui de l'Académie de Vienne l'ouvrage, *L'ancienne Italie slave (Staroitalie slavjanská)*, où il expliquait par les langues slaves non pas seulement les restes des langues étrusques et

ombriennes, mais aussi le latin primitif. Son ouvrage sur les faux dieux slaves de Rhetra au musée de Magdebourg, que même J. et W. Grimm croyaient authentiques, demeura inachevé. La façon dont le réaliste Havlíček prit position contre lui dans cette affaire mérite d'être citée : « Pour moi du moins, j'aime mieux et j'apprécie plus un seul petit garçon slave vif et éveillé, qui pourra donner quelque chose, que toutes les idoles de l'antiquité slaves, déterrées et à déterrer, fondues et à fondre. » A l'exemple de Havlíček, les ethnographes tchécoslovaques observaient et, jusqu'à un certain point, décrivaient les Slaves vivants, surtout les Polonais et les Ruthènes de Galicie, et au Sud les Croates et les Serbes avec leur originalité. S. Kapper, un Juif de Bohême, qui passa comme médecin un temps assez long parmi les Yougoslaves, écrivit en allemand de grands récits de voyage et devint, après Talvj, le meilleur traducteur en langue allemande des chants nationaux serbes ; après son retour en Bohême, il traduisit également en tchèque les chants épiques monténégrins.

Bien plus importants pour l'ensemble de la slavistique furent des travaux solides du domaine proprement tchécoslovaque. A. V. Šembera posa les bases de la dialectologie tchécoslovaque ; V. Zikmund écrivit une syntaxe, fondée principalement sur des textes du Moyen Age ; un soin particulier fut donné à l'histoire de la littérature tchèque et à la publication de ses œuvres anciennes. Un des meilleurs travailleurs en ce domaine, Joseph Jireček (1825-1888), recueillit des matériaux sûrs d'une valeur durable en un lexique alphabétique des écrivains tchèques dans son principal ouvrage, *Manuel pour l'histoire de la littérature tchèque jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (Rukověť k dějinám literatury české do konce 18. věku)*. En histoire, les principaux successeurs de Palacký ne conservèrent pas ses idées, mais écrivirent dans un esprit conservateur et autrichien. V. Tomek publia une excellente

Histoire de la ville de Prague (Dějepis města Prahy), en douze volumes, et A. Gindely, qui devait reprendre l'*Histoire de la Bohême* au point où Palacký s'était arrêté (1526), en resta à la publication des sources et à quelques grandes monographies.

Le rassemblement des chants nationaux et des autres « créations de l'esprit national », au sens du romantisme, se poursuivait avec beaucoup de zèle, mais le réalisme naturel des Slaves pénétrait de plus en plus dans l'observation et la description, sans interprétation fantaisiste. Božena Němcová, romancière éminente, dont la *Babička (La grand-mère)*, œuvre classique du roman tchèque, a été traduite en un grand nombre de langues, slaves et autres, vécut et voyagea dans différentes régions de Bohême et de Slovaquie, et recueillit et publia des récits et légendes de la Bohême occidentale et surtout de Slovaquie, en leur donnant forme littéraire, mais en conservant exactement le texte populaire non seulement dans les détails matériels, mais encore dans les particularités de langue. Elle recueillit également des chansons et des superstitions, des locutions et des proverbes expressifs, et elle écrivit de remarquables descriptions de voyages. La science ethnographique actuelle la loue à juste titre d'avoir surpassé la grande majorité des ethnographes de son époque par son expérience et ses connaissances pratiques, et d'avoir uni au respect des frères Grimm pour l'originalité populaire une grande pitié pour les déshérités et des tendances politiques généreuses.

En Moravie, Sušil publia en 1860 des *Chants nationaux moraves avec leurs mélodies*, recueil précis et riche, qui compte parmi les meilleurs recueils slaves. Il ne considérait déjà plus les chants comme une source historique ou mythologique, bien qu'il fût persuadé qu'ils contenaient maint détail important aussi pour l'étude du passé, et qu'ils avaient une valeur esthétique. Il tenait à l'exactitude, et, pour cette raison, il

reproduisait les chants avec toutes leurs particularités de dialectes, mais il faisait aussi observer lui-même que les chants nationaux ne peuvent pas donner une parfaite image des patois. Toute une équipe le suivit. On y trouve entre autres Paul Křižkovský, prêtre de Silésie, qui mit en musique presque tous les chants de Sušil et composa lui-même dans un esprit populaire. En 1861, il dirigea à Prague son chœur *Utomula* et provoqua l'enthousiasme des spécialistes et de toute la population. Smetana lui-même décerna à ces chœurs la plus haute louange, en déclarant que c'étaient eux qui lui avaient appris les premiers ce qu'était la musique tchèque. Depuis les années 40, Louis Ritter de Rittersberg réclamait un chant et une musique tchèques ; il était arrivé à Lwów, en 1841, comme professeur de musique et comme écrivain allemand, avait étudié la chanson populaire polonaise et ukrainienne, et était revenu à Prague en 1845 comme écrivain tchèque. Il cherchait la « patrie primitive » des chants slaves sur les grands fleuves, le Dnêstr et le Dnêpr, c'est-à-dire sur les traces de Herder en Ukraine. Dans un article, *Idées sur la peinture slave (Myšlenky o slovanském malířství, 1848)*, il conseillait aux paysagistes d'aller dans les régions polonaises et ukrainiennes, et appelait l'attention des peintres de genre et d'histoire sur la mythologie slave et les légendes populaires. Un peintre de cet ordre apparut en Bohême en la personne de Joseph Mánes, qui étudia non seulement le folklore, mais aussi l'art populaire en Bohême et en Slovaquie, illustra des chants populaires et exécuta, de 1846 à 1860, des études de costumes qui ont une importance documentaire. Ainsi l'art musical et la peinture tchèques sortirent de l'étude de l'ethnographie. L'idée d'une musique nationale fut d'abord contestée ; on ne comprit pas même immédiatement le génie de Smetana, et, comme pour la poésie, il fallut en musique aussi imposer de haute lutte la notion qu'il ne s'agissait pas d'une simple imitation de la musique populaire,

mais d'une création artistique dans un esprit national et avec la technique européenne.

L'idée slave ne resta pas non plus sans action dans le domaine des arts plastiques. Le grand peintre tchèque Jaroslav Čermák, qui vécut surtout à Paris, immortalisa de beaux types du Monténégro, de la Dalmatie du Sud et de l'Herzégovine.

Un certain réalisme s'était déjà manifesté chez les récolteurs dans la compréhension des créations populaires. Dans les années 60, s'établissent les nouvelles conceptions scientifiques de l'école des migrations de Théodore Benfey et de la méthode de l'histoire littéraire comparée, à laquelle ouvrit la voie J. Fejfalik, connu par ses études sur l'ancienne poésie tchèque et par son ouvrage posthume *Volksschauspiele aus Mähren*, et par Jean Gebauer, plus tard grammairien célèbre. Il est intéressant d'indiquer quelle attitude cette époque adopta à l'égard du manuscrit de Dvůr Kralové, dont l'authenticité avait été vivement contestée du côté allemand en 1858. Fejfalik publia dès 1860 une étude, *Ueber die Königihofjer Handschrift*, où il montrait que les chants du manuscrit de Dvůr Kralové différaient fondamentalement des véritables chants populaires, et que l'antithèse de Grimm entre poésie naturelle et poésie artificielle ne s'appliquait pas à ces chants, qui étaient l'œuvre d'un auteur unique. Joseph Jireček, qui avait soutenu l'authenticité dans son ouvrage *Die Echtheit der Königihofjer Handschrift* (1862), continua cependant à affirmer le principe de cette dualité, soutenu par Grimm, et s'efforça de mettre un lien entre les traits mythiques des chants du manuscrit de Dvůr Kralové et les poésies populaires tchèques, et de montrer la continuité de la tradition. Intéressant est le cas de l'Allemand J. V. Grohmann, qui, dans la préface de son livre *Aberglauben und Gebräuche aus Böhmen und Mähren* (1864), posa en principe que le rassemblement des coutumes et des habitudes allemandes de Bohême n'atteindrait pas son but s'il ne tenait pas compte des coutumes tchèques.

La génération romantique ne réussit pas immédiatement à établir un grand dictionnaire encyclopédique, mais l'œuvre fut achevée avant qu'elle n'eût disparu. De 1859 à 1870 parut le *Slovník naučný*, sous la direction de F. L. Rieger, qui, à côté de son beau-père Palacký, était devenu le chef politique de la nation tchèque et le resta jusqu'en 1891. D'après le projet primitif de Palacký, cette encyclopédie devait traiter avant tout les questions slaves, et les meilleurs savants, surtout parmi les jeunes, y donnèrent des articles sur les différentes nations et les différents pays slaves, avec des exposés détaillés de leur géographie, histoire, langue et littérature, y compris, bien entendu, la littérature populaire. Dans le grand article *Slované (Les Slaves)*, la question des rapports mutuels entre Slaves était traitée par Perwolf, un Tchèque, professeur à l'Université russe de Varsovie et auteur d'un grand ouvrage en russe, *Slavjane i ich vzaimnyja otnošenija (Les Slaves et leurs rapports réciproques)* (1867-1892), dans lequel apparaît trop la conception panrusse. Certains articles furent traduits ou adaptés dans d'autres langues slaves ; ainsi la *Matica slovène* édita en slovène un *Slovanstvo (Le slavisme)*.

IV. DE LA CONQUÊTE DE L'UNIVERSITÉ TCHÈQUE A L'INDÉPENDANCE TCHÉCOSLOVAQUE.

La longue persistance des traditions romantiques dans les études slaves, dont on pourrait citer encore diverses preuves datant des années soixante-dix du siècle dernier, s'explique par le fait que la science tchèque — sans même parler de la science slovaque — n'avait pas de centre supérieur. L'Université de Prague, la plus ancienne de l'Europe centrale, fondée en 1348 par Charles IV, agissant comme roi de Bohême, et réunie en 1654 par Ferdinand de Habsbourg à l'Université jésuite (d'où son nom de Carolina-Ferdinanda), avait pris au XIX^e siècle, après l'abandon du latin, un caractère allemand. Après 1848, et plus encore après 1860, quelques professeurs enseignèrent en tchèque, de sorte qu'en théorie, mais nullement en pratique l'Université était utraquiste. Il n'était pas facile de trouver une solution à la bataille pour l'Université, car ni les Tchèques ni les Allemands ne voulaient renoncer à leurs prétentions sur l'Université historique. C'est pourquoi elle fut, en 1882, divisée en deux Carolina-Ferdinanda, ayant pour langue d'enseignement l'une l'allemand et l'autre le tchèque. E. Denis a justement souligné l'importance de l'Université tchèque : « C'était le couronnement de l'œuvre entreprise par Dobrovský, Jungmann, Presl, Palacký : c'était l'aurore d'une ère nouvelle ». Un grand

nombre de professeurs éminents passèrent à l'Université tchèque, d'autres furent choisis parmi les jeunes intellectuels. Il est intéressant de voir comment, dès avant cette création, les étudiants compensaient eux-mêmes l'insuffisance des cours faits en tchèque en créant des associations de spécialistes. Les slavisants étaient mécontents du professeur Hattala, qui négligeait notamment le vieux slavon, base nécessaire de l'étude des langues slaves ; ils cherchèrent à s'aider eux-mêmes, et créèrent en 1876 dans l'union des philologues tchèques, une section tchèque, où J. Zubatý, plus tard professeur de linguistique comparée, et après lui Jean Gebauer, plus tard professeur de langue et littérature tchèques, firent des conférences de vieux slavon. Prague donna à l'Université croate, fondée en 1874, son premier professeur de philologie slave, L. Geitler, qui rendit de grands services en publiant des textes glagolitiques en vieux slavon du Mont-Sinaï, un Psautier et une Euchologie sinaïenne. L'Université tchèque avait été ainsi préparée par les propres forces de la nation, et, avec sa restauration, commença vraiment une nouvelle vie scientifique forte et vivante dans tous les domaines. Dans l'esprit du positivisme qui régnait alors, la science tchèque s'éleva immédiatement aussi à la hauteur de son temps et cessa de prendre égard au patriotisme romantique. Dans les sciences morales, on arriva bientôt aussi à attaquer les légendes et les erreurs de l'époque romantique. Le meilleur exemple en fut les luttes contre les faux des anciens temps tchèques, surtout contre les manuscrits de Dvůr Kralové et de Zelená Hora.

Les romantiques tchèques avaient difficilement supporté de n'avoir ni Homère, ni Ossian, ni *Nibelungen*, ni le vieux chant russe d'Igor, ni les chants épiques serbes. V. Hanka avait été assez heureux pour « découvrir » en 1817 à Dvůr Kralové un fragment d'une anthologie en vieux tchèque de chants épiques et lyriques, et en 1818, le Musée nouvellement créé reçut d'un anonyme le manuscrit de Zelená Hora,

dont la partie principale était le *Jugement de Libuše* dans la querelle de deux frères au sujet de l'héritage de leur père et l'offense faite à la princesse Libuše. Ce poème, qu'on prétendait du ix^e siècle, souleva immédiatement les protestations de Dobrovský ; mais, comme il croyait au manuscrit de Dvůr Kralové, cela permit d'expliquer son scepticisme au sujet du plus ancien des manuscrits par son excès de sens critique. Les deux manuscrits demeurèrent, en Bohême et à l'étranger, comme un témoignage vénérable du passé, la perle la plus précieuse, non seulement de la poésie tchèque, mais bientôt de toute la poésie slave, et ils furent abondamment traduits en langues diverses, surtout en langues slaves ; défendus tous deux par Palacký et Šafařík en 1840, puis par Jireček en 1862, ils empêchèrent la formation d'idées exactes sur les temps anciens chez tous les Slaves, et retardèrent l'évolution naturelle de l'art dans un esprit vraiment national chez les Tchèques eux-mêmes ; toutefois, le dommage sur ce dernier point ne fut pas très grand, car les manuscrits se fondaient sur des chroniques tchèques, dont les poètes, les musiciens et les artistes se servaient aussi. Les objections formulées contre les manuscrits du côté allemand et aussi du côté tchèque (A. V. Šembera, A. Vašek, en 1877, 1879, 1882) ne portaient que sur telle ou telle page, et celles qui étaient de nature philologique, les plus importantes, étaient loin d'être suffisamment motivées, car on ne disposait pas de documents en vieux tchèque bien édité (c'est pourquoi Fr. Miklosich abandonna dans sa jeunesse sa campagne contre les manuscrits), et d'études méthodiques et générales dans ce domaine. Cette situation changea grâce aux progrès de la science tchèque et à sa conquête de l'indépendance.

Jean Gebauer (1838-1907), le chef de la nouvelle génération linguistique et philologique, formé à l'Université de Prague, s'y « habilita » en 1873 pour le tchèque, et étendit l'année suivante sa *venia legendi* à la philologie slave, mais il dut

jusqu'en 1880 continuer à professer dans un établissement d'enseignement secondaire. Il devint alors professeur extraordinaire, puis, en 1881, professeur ordinaire de langue et littérature tchèques, entre autres parce qu'il fallait préparer suffisamment de professeurs pour l'Université tchèque. Gebauer commenta et défendit pendant longtemps les manuscrits ; pendant des années, il hésita dans les luttes à leur sujet, bien que l'étude historique du vieux tchèque le mît dans la plus grande perplexité à leur égard, et, lorsqu'il se décida pour leur non-authenticité, il écrivit en 1886, dans la troisième livraison de la revue *Athenæum*, que publiait le professeur extraordinaire de philosophie T. G. Masaryk, appelé de Vienne, une étude au titre timide : *Nécessité de nouveaux examens des manuscrits (Potřeba dalších zkoušek R. K. Z.)*. Ce fut le signal d'une violente tempête dans toute la nation, mais aussitôt accoururent au secours de Gebauer T. G. Masaryk avec des arguments sociologiques, J. Vančura et Jaroslav Vlček des arguments d'histoire littéraire, J. Goll, chef des historiens positivistes, et son élève J. Pekař des arguments historiques, et J. Truhlář des arguments paléographiques. Sous l'angle scientifique, la querelle fut réglée, en Bohême, par les *Éclaircissements sur les manuscrits falsifiés de Dvůr Kralové et de Zelená Hora (Poučení o padělaných rukopisech královédvorském a zelenohorském, 1888)*, de Gebauer et, pour l'étranger, par Gebauer et Masaryk dans l'*Archiv für slavische Philologie* de Jagić (VIII et IX). Les objections sérieuses ou futiles des philologues et des historiens du camp national conservateur, les dénonciations et les accusations d'hérésie formulées dans la presse et dans le public contre les adversaires des manuscrits, notamment contre J. Gebauer et T. G. Masaryk, n'y purent rien. Dans l'*Athenæum* et dans les *Listy filologické (Journal de philologie)*, les partisans des deux professeurs amassaient de nouvelles preuves, ils cherchaient les sources des faux (en particulier J. Máchal les cherchait dans les chants

russes), et J. Hanuš essaya de déterminer la part de V. Hanka et de son équipe dans les faux. On peut dire aujourd'hui que ces batailles passionnantes se terminèrent brillamment en un temps relativement très court, et que le public en accepta rapidement aussi le résultat. Sans la moindre des conséquences fâcheuses que l'on craignait pour la nation, mais, au contraire, pour son profit et à son honneur, l'histoire littéraire remplaça l'origine de ces textes en vieux tchèque à la fin des années vingt du XIX^e siècle.

La « bohémistique », pour laquelle étaient établies des bases nouvelles et sûres, obtint à cette époque de grands succès. Gebauer, qui avait commencé par des travaux de linguistique et d'histoire littéraire slave comparées, se consacra entièrement à partir des années soixante-dix à l'étude historique et à la publication des anciens textes tchécoslovaques et, après un grand nombre d'études importantes, il publia trois grands volumes, *Grammaire historique tchèque* (*Historická mluvnice česká*), *Phonétique* (*Hláskosloví*, 1894) dédiée au chirurgien viennois E. Albert, qui en avait rendu possible la publication, et *Morphologie* (*Tvarosloví*) en deux parties (1896 et 1898). Fr. Trávníček, professeur à Brno, a publié en 1929 seulement une syntaxe d'après les papiers de Gebauer. La grammaire de Gebauer expose toute l'évolution de la langue tchèque et de ses dialectes avec une telle ampleur et une telle richesse d'exemples et de commentaires, qu'elle n'a pas eu pendant longtemps d'égale chez les autres nations slaves. Gebauer publia lui-même la première partie du *Vocabulaire vieux-tchèque* (*Staročeský slovník*) ; la seconde (qui ne va que jusqu'à la lettre N) a été publiée par son successeur E. Smetánka, qui considère comme nécessaire, pour poursuivre ce travail, d'étudier encore les sources.

Les élèves de Gebauer et d'autres travailleurs contemporains avaient déjà rendu possibles et complété ses travaux grammaticaux. En particulier, pour les dialectes moraves,

il avait pris pour base la très complète *Dialektologie morovská* de Fr. Bartoš, qui contient des exemples de textes et un vocabulaire dialectologique. Les dialectes de Bohême et de Silésie n'ont été étudiés que fragmentairement et moins abondamment. Fr. St. Kott a publié un nouveau dictionnaire tchécoslovaque, riche en matériaux, surtout phraséologiques, mais sans plan et avec des suppléments très étendus. Les contemporains de Gebauer eurent beaucoup plus de succès dans la publication des textes anciens, que rendirent possible la *Matice* tchèque et, à partir de 1890, l'Académie tchèque des sciences et des arts, fondée par la munificence de l'architecte Joseph Hlávka. Elle eut le grand mérite d'organiser le travail scientifique et de créer différentes collections pour la publication des monuments littéraires et historiques anciens, et aussi plus modernes, ainsi que de la correspondance des écrivains et savants tchèques, une attention particulière étant consacrée à leurs relations avec les autres Slaves. On put également passer à l'étude systématique et à la publication des œuvres des écrivains anciens ; V. Flajšhans, par exemple, se spécialisa dans Jean Hus, et J. V. Novák dans Komenský. On fit également beaucoup pour l'étude de l'humanisme tchèque et pour l'édition de catalogues scientifiques des manuscrits des bibliothèques tchèques.

L'histoire littéraire tchécoslovaque fit de grands progrès. Dépassant la méthode biographico-bibliographique de Dobrovský, Joseph Jungmann, Jos. Jireček et leurs contemporains, elle rapporta les manifestations littéraires à l'évolution nationale et internationale, vit derrière les livres les personnalités, les idées, les types de l'époque, et jugea aussi les œuvres du point de vue de l'art suivant les méthodes contemporaines. Elle ne s'en tint pas non plus à des modèles allemands, comme à l'époque romantique, mais en prit aussi de latins et de germaniques. La littérature aussi, à partir des années quatre-vingt, prit l'esprit mondial. De grands poètes firent, à côté

de leurs créations propres, beaucoup de traductions : J. Sládek de la littérature anglaise et américaine, le néo-romantique Jules Zeyer de la française et de l'italienne, et le génial créateur de la langue poétique, Jaroslav Vrchlický, de toutes les littératures romanes et germaniques, et aussi, avec l'aide de spécialistes, de la persane et de la chinoise. Citons les principales de ses traductions : la *Divine Comédie* de Dante, la *Jérusalem délivrée* du Tasse, le *Roland furieux* de l'Arioste, un choix de drames de Calderon, les *Lusiades* de Camoëns, le *Faust* de Goëthe, les poèmes de Victor Hugo, la poésie française de l'époque moderne, le *Caïn* de Leconte de Lisle, le *Cyrano de Bergerac* de Rostand, un choix d'œuvres de Leopardi, de Carducci, de Shelley, etc., ainsi que toute une série de traductions artistiques très réussies d'auteurs de l'antiquité. Les littératures slaves passèrent fort à l'arrière-plan, mais la polonaise ne resta pas étrangère à Vrchlický (il traduisit les *Aïeux* de Mickiewicz et d'autres ouvrages) et J. Zeyer imita aussi bien que les vieilles épopées françaises les bylines et les chants religieux épiques russes. Les traductions des littératures slaves furent dues surtout à des poètes de moindre rang : Fl. Kvapil traduisit Mickiewicz, Słowacki et Krasiński ; Jung et Krásnohorská, Puškin ; Taborský, Lermontov ; J. Holeček, la poésie épique yougoslave et le Kalevala finlandais. D'une façon générale, la tendance slave persiste toujours à côté de la tendance cosmopolite, et Kollár a eu un grand continuateur en Svatopluk Čech. Naturellement, le roman russe aussi a trouvé à l'époque du réalisme un puissant écho.

L'histoire littéraire allemande avait été enseignée à l'Université commune de Prague ; mais pour l'histoire de la littérature tchèque, Jaroslav Vlček ne s'habilita à l'Université tchèque qu'en 1898, à l'âge de 38 ans. Comme en d'autres pays, l'étude de la littérature moderne, pendant longtemps, ne fut pas considérée comme matière scientifique, et Gebauer lui

même, qui ne traitait dans ses cours que la littérature tchèque ancienne, ne le désirait pas ; mais ses élèves, Jaroslav Vlček, Jean Jakubec, Joseph Hanuš et d'autres, allèrent plus loin que lui. Cependant le premier qui, à l'Université tchèque, consacra son attention à la littérature moderne tchèque et slave en général, fut un philosophe (on trouve des exemples analogues en Allemagne, notamment R. Haym), T. G. Masaryk (né en 1850), qui dirigea également les premières conférences d'exercices pratiques (1) en ce domaine. Il eut encore plus d'action sur l'histoire littéraire comme organisateur du travail scientifique dans son *Athenæum* (1883-1893), dans sa revue *Naše doba* (*Notre temps*), à partir de 1894, et dans ses articles du *Čas*, « journal consacré aux questions publiques », que son dévoué et habile partisan, Jean Herben, fonda comme bimensuel en 1897, pour en faire un hebdomadaire en 1898 et un quotidien en 1901, et qui parut jusqu'à la guerre mondiale, où il fut interdit par les autorités. Dans ses cours et ses ouvrages, Masaryk étudiait les idées des artistes et des écrivains, et il consacrait ses analyses surtout aux poètes penseurs. Il prenait comme modèle la critique russe, et, dans ses analyses, il ne considérait pas le côté historique ou la forme, mais plutôt le contenu de l'œuvre artistique. Il déclare : « Il n'y a pas de forme réellement belle sans un contenu beau et grand », et il se demande : « Considères-tu la forme, et seulement la forme, dans *Don Quichotte*, *Hamlet*, *Faust*, les *Aïeux*, les *Frères Karamazov* ? » A côté du fond, Masaryk, qui ne fit jamais de distinctions entre la littérature et la vie, accorde une importance particulière à l'aspect de morale sociale. L'idée religieuse l'intéresse particulièrement. Admettant l'existence d'un Dieu personnel et l'immortalité de la personnalité individuelle, il reconnaît l'impossibilité de résoudre les problèmes fondamentaux de la morale indépendamment de la religion, et il proclame un synergisme métaphysique entre l'homme

(1) « Séminaires ».

et Dieu. Ainsi, ce philosophe parti du positivisme d'Auguste Comte et de l'empirisme de David Hume, a détaché la philosophie tchèque de Kant et des idéalistes allemands, y a introduit un réalisme critique, a créé un mouvement réaliste et un parti réaliste particulier, mais il est resté proche de l'idéalisme et le réalisme a été pour lui surtout une méthode. Il a résumé ses idéals éthiques et religieux dans ses livres, qui ont pour base principale son étude des œuvres de Kollár, de Palacký et de Havlíček (*Česka otázka, Naše nynější krise* (La question tchèque, notre crise actuelle, 1895), *Jan Hus, naše obrození a naše reformace* (Jean Hus, notre Renaissance et notre Réforme, 1896), *Karel Havlíček* (1896), *Palackýs Idee des böhmischen Volkes* (1899, édition tchèque en 1917), *Otázka socialní* (La question sociale, 1898). On l'a nommé à juste titre le fondateur de la science sociologique tchèque, et il a exercé par toute son activité une influence puissante sur l'évolution intellectuelle des Tchèques et des Slovaques, notamment dans les sciences historiques. Sa philosophie de l'histoire tchèque, comme celle de Palacký, voit le point culminant de cette histoire dans la réforme tchèque ; l'idée fondamentale de cette histoire est pour lui l'idée religieuse, et il considère que les traditions des hussites et des Frères bohêmes se sont conservées dans les idées humanitaires des hommes de la renaissance tchèque. Les historiens font de nombreuses objections à cette construction de l'histoire tchèque ; notamment le plus compétent d'entre eux, M. Joseph Pekař, a, dans un compte rendu de la *Philosophie tchèque* de Masaryk (1912) présenté des vues toutes différentes. Les historiens de la littérature ont prouvé également que les idéaux humanitaires des éveilleurs tchèques dérivent des « lumières » du XVIII^e siècle, et leurs idées démocratiques de la Révolution française. M. Masaryk ne s'est pas fermé à la valeur des principales de ces objections, et dans sa *Světová Revoluce* (Révolution mondiale), il a atténué ses idées. Tout en tenant pour

incontestable l'affinité de la renaissance tchèque avec la réforme hussite, il reconnaît que les idéals des « lumières » et de la Révolution française furent « les idées directrices de notre renaissance nationale », mais il maintient que « les lumières, l'humanisme et d'une façon générale, les idées directrices du XVIII^e siècle continuent la tendance de la Réforme, et par suite aussi celle de notre réforme tchèque ». Nul doute que les idées des Frères bohêmes, et surtout de J. A. Komenský aient eu de l'importance pour l'évolution de la civilisation mondiale. Dans quelle mesure elles ont influé directement sur la renaissance tchèque, la question reste controversée ; mais il est certain qu'elles ont puissamment agi sur M. Masaryk lui-même.

Fortement orienté vers l'Occident romano-germanique, il ne s'en intéressait pas moins fortement au monde slave. Dès son séjour à Vienne et à Leipzig, il avait acquis la connaissance des langues polonaise et russe et des choses slaves. A Prague, il suivit assidûment les littératures polonaise et russe, moins celle des Slaves du Sud ; parmi ceux-ci aussi, cependant, son attention se porta sur le Serbe « éclairé », D. Obradovič, ancien moine orthodoxe, qui du côté serbe avait reconnu, dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'unité nationale des Croates et des Serbes orthodoxes, catholiques et musulmans. M. Masaryk s'intéressa particulièrement aux grands écrivains réalistes russes, et à l'évolution des idées de la Russie moderne. A plusieurs reprises, il rendit visite à Léon Tolstoï et s'entretint avec lui de diverses questions, mais ce grand admirateur des Frères bohêmes contestait la maxime de Tolstoï : « Ne pas résister au mal », et affirmait la nécessité de se défendre, même par le fer, contre la violence et l'agression. Il n'en prenait qu'une attitude plus critique envers l'adoration dévote et la méconnaissance romantique de la Russie, et demandait qu'on étudiât sérieusement sa langue et sa littérature. Dans l'*Athenæum*, il publia en 1889 une étude

de ce genre, sous le titre *Slovanské Studie (Études slaves)*, où il traitait du slavophilisme d'Ivan V. Kirejevskij, et montrait que la philosophie de ce fondateur du messianisme mystique russe, qui dégénéra ensuite en l'impérialisme russe de M. I. Danilevskij, dépendait trop exclusivement de Schelling et de Hegel. Mais c'est à F. M. Dostoïevskij qu'il s'est le plus attaché. Dans l'édition de ses œuvres de 1885-1886, il prit des notes nombreuses, et en 1892 il écrivit dans *Čas* une brève étude où il caractérisait et appréciait Dostoïevskij ; devançant les critiques de Russie et d'Europe occidentale, il le rangeait parmi les plus grands créateurs artistiques de la littérature mondiale. Il n'a pas publié de grand ouvrage sur Dostoïevskij, parce qu'il a vu qu'il n'était pas possible d'expliquer exactement au moyen de Dostoïevskij la nature de la révolution russe de 1905 et de la question russe, sans tenir compte de ses prédécesseurs et de ses successeurs. C'est là l'origine de son célèbre ouvrage *Russland und Europa*, en deux volumes (Iéna, 1913 ; version tchèque en 1919-1921, rééditée en deux parties, 1930 et 1934, chacune avec un supplément de J. Slavík). A la veille de la guerre mondiale, Masaryk exposait des idées sur l'évolution de la Russie et prédisait que ce pays était au seuil d'une révolution catastrophique. La philosophie russe de l'histoire est l'écho de la philosophie idéaliste allemande, d'Auguste Comte, du socialisme français et allemand. Mais le négativisme russe est dénué de sens critique, et c'est pour cela qu'il est croyant : « Un Russe cultivé abandonne la foi de son enfance, mais il adopte en même temps une autre croyance — il croit en Feurbach, en Vogt, en Darwin et en l'athéisme. La société russe n'a pas le sens de l'évolution — l'esprit du vieux mysticisme national, l'esprit du vieil orthodoxisme national ne cesse pas de dominer les Russes par son mythisme et son mysticisme, même quand il propage l'athéisme ! » C'est ainsi qu'en appliquant sa méthode scientifique précise, sociologico-historique, Masaryk

rassemble les faits et qu'il les évalue à l'échelle de l'humanité. Il a discerné que l'histoire de la Russie, dans ses traits fondamentaux, concorde avec l'histoire de l'Europe occidentale, et que son essence est aussi le passage de la théocratie à la démocratie.

Comme tous les Tchèques et les Slovaques, Masaryk s'est intéressé particulièrement aux Yougoslaves, et il trouvait dans les ouvrages de son maître K. Havlíček l'enseignement que les Yougoslaves devaient être les naturels et meilleurs alliés des Tchécoslovaques. Les événements politiques le mirent en rapports étroits avec eux. Après les manifestations anti-magyares, qui eurent lieu en 1895 à Zagreb en présence de l'empereur François-Joseph, un grand nombre d'étudiants furent exclus de l'Université sous l'impulsion de St. Radić, ils allèrent poursuivre leurs études à Prague, où ils devinrent des élèves enthousiastes de M. Masaryk. Ils apprirent de lui le réalisme critique, le sens des questions de morale sociale et du travail modeste d'éducation à faire dans la nation. Les Grands-Croates, qui ne parlaient que du droit d'État croate, et les Grands-Serbes, qui ne rêvaient que de l'empire de Dušan, en réalité semi-grec, commencèrent à regarder d'un œil critique leur « historisme » et leurs idéals moyenâgeux, ils conçurent la nation comme un groupe moral et social, et par suite revinrent aux idées des Illyriens de Zagreb et de M^{re} Strossmayer sur l'unité nationale des Croates et des Serbes ; ils se rapprochèrent des Slovènes, qui étaient ceux qui comprenaient le mieux l'action de M. Masaryk, et tous travaillèrent en commun, dans leurs journaux et dans les autres périodiques, et portèrent le mouvement réalisto-progressiste dans tous les pays yougoslaves, où il eut une forte action culturelle et politique, d'autant plus que la fréquentation des grandes écoles de Prague devint la règle et s'augmenta encore du fait des nouveaux événements politiques de 1903, 1908 et 1912. Cette jeunesse contribua à l'adoption

des résolutions de Fiume et de Zara en 1905, et créa en Croatie et en Dalmatie une coalition croato-serbe, qui donna à la politique yougoslave une direction nouvelle, dans l'intérêt de l'unité et de l'indépendance nationales des Croates et des Serbes et la dirigea jusqu'à la guerre mondiale. Et lorsque les élèves de Masaryk et leurs partisans furent poursuivis pour haute trahison à Zagreb en 1909, et que le célèbre historien et publiciste autrichien Friedjung les accusa de ce crime devant le tribunal de Vienne à l'aide de documents falsifiés, leur maître vint vaillamment à leur secours en sa qualité de député au Parlement de Vienne et de membre des Délégations austro-hongroises. Il acquit ainsi peu à peu la confiance des Yougoslaves d'Autriche-Hongrie et de Serbie, ce qui facilita son travail révolutionnaire pendant la guerre mondiale. D'autre part, seul un aussi profond connaisseur de la Russie pouvait, après la révolution russe de 1917, donner de Petrograd aux grandes puissances occidentales l'avertissement que la Russie était perdue pour elles. D'une façon générale, il n'est possible de comprendre M. Masaryk politique et homme d'État que par son action comme savant et comme écrivain.

Sa personnalité forte, ample et suggestive eut, nous l'avons vu, une grande influence sur la science tchèque, et en particulier sur l'histoire littéraire, bien que les premiers historiens pragmatiques de la littérature n'aient pas accepté aveuglément les conceptions masarykiennes, mais aient librement étudié et exposé, dans l'esprit de ce criticisme, l'évolution de la littérature tchécoslovaque dans son ensemble, et non seulement celle des « belles-lettres ». Le fondateur de l'histoire littéraire moderne a été Jaroslav Vlček (1860-1930), qui, né en Slovaquie d'un père tchèque et d'une mère slovaque, fut ainsi un véritable Tchécoslovaque, unissant en lui les bonnes qualités des deux branches de cette nation, et notamment la sensibilité slovaque et la raison tchèque. Longtemps professeur

de l'enseignement secondaire, « habilité » en 1898 à l'Université tchèque pour l'histoire de la littérature tchèque, il devint professeur ordinaire en 1908 ; après la révolution de 1918, il travailla pendant quelque temps au ministère de l'instruction publique à organiser l'enseignement en Slovaquie, puis, avec ardeur, pour la *Matica* slovaque réorganisée à Turčianský Svätý Martin. Les débuts de son activité d'écrivain scientifique avaient été consacrés à la Slovaquie, alors dans la période la plus critique de ses destinées, privée après 1875 d'enseignement secondaire et d'institutions culturelles supérieures, et qui, dans son impuissance, cherchait surtout son salut dans la lointaine Russie. En 1881, Jaroslav Vlček écrivit une étude, *Literatura na Slovensku, její vznik, rozvoj, význam a úspěchy* (*La littérature en Slovaquie, son origine, son développement, sa signification et ses succès*), exposé impartial où il montrait combien la littérature slovaque était étroitement liée à la littérature tchèque, dont elle avait pris la suite après la bataille de la Montagne Blanche. Il développa ensuite cet essai en la première *Histoire de la littérature slovaque* (*Dějiny literatury slovenské*, 1890, rééditée en 1923) qui a paru, et dont la publication tombait particulièrement bien à l'époque où, sous l'influence de T. G. Masaryk, les Slovaques commençaient à se tourner à nouveau vers Prague. Mais la grande œuvre de Vlček est l'*Histoire de la littérature tchèque* (*Dějiny literatury české*), qui parut de 1892 à 1914 et resta malheureusement inachevée (une nouvelle édition a été publiée en 1931) ; le XVII^e siècle n'était pas achevé, et, pour le XIX^e siècle, Vlček n'est allé que jusqu'à 1830. Il présentait un tableau fidèle de la vieille littérature tchèque dans l'esprit de son maître Gebauer, c'est-à-dire, pour la première fois, sans les faux textes en vieux-tchèque ; pour les périodes plus récentes, il avait lui-même fait beaucoup de recherches, et il montrait que la littérature contre-réformatrice n'avait pas été aussi pauvre qu'on le pensait ; il exposait à nouveau magistralement

la période de la renaissance tchécoslovaque, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, sur la base de ses nombreuses monographies, remarquables aussi par l'art de l'exécution. Dans cet ouvrage, la littérature slovaque est rattachée à la littérature tchèque, comme une de ses parties. Vlček voulait donner une « histoire des idées et de leur forme scientifique et artistique », et il montrait leur parenté avec celles de l'Europe occidentale. Il mit aussi sur pied un grand ouvrage collectif, *La littérature tchèque du XIX^e siècle (Literatura česká XIX. století)* [1902-1907], en quatre volumes ; une deuxième édition, parue, sous la rédaction de J. Jakubec, en 1911, est restée inachevée), qui fait honneur à Vlček et à son équipe de spécialistes, vieux et jeunes, auteurs de ce tableau détaillé et fouillé de toute l'activité littéraire, et notamment des études slaves. Comme complément, Vlček publia avec ses collaborateurs un recueil des *Écrivains tchèques du XIX^e siècle (Čeští spisovatelé 19. století)*.

Jean Jakubec (né en 1862, *docent* en 1903, professeur à partir de 1909) s'est surtout formé sous l'influence des idées de Masaryk sur la littérature, et révèle aussi son exacte formation à l'école philologique par la précision dans ses travaux d'histoire littéraire et d'ethnographie. Après d'importantes monographies sur J. Kollár, dont il publia les œuvres, et sur l'ami de Jungmann, A. Marek, et après avoir rédigé les chapitres sur la science de l'époque des « lumières » et sur celle du romantisme dans la *Littérature tchèque du XIX^e siècle*, il a donné d'abord en allemand un tableau complet de la littérature tchèque (et slovaque) (*Geschichte der českischen Literatur*, 1907, 2^e édition en 1913), depuis les origines jusqu'aux années soixante-dix du siècle dernier, que M. Arne Novák a complété plus tard. Les deux auteurs remanièrent ensuite leur ouvrage en vue d'une édition en russe (*Istorija češskoj literatury*, Prague, 1926), claire et simple, puis l'augmentèrent considérablement dans une édition tchèque (*Dějiny*

literatury české, 1911), qui contient des remarques critiques sur les recherches actuelles de l'histoire littéraire. Dès après 1918, il réprit ce remarquable manuel pour rédiger le grand ouvrage qui porte le même titre (1^{re} partie parue en 1929, 2^e, de l'époque des « lumières » aux années soixante-dix, en 1934). La nouvelle rédaction montre plus nettement que l'édition primitive le double but qu'il s'est fixé : donner un tableau de la vie littéraire tchèque, largement conçu dans l'esprit de l'histoire de la civilisation, et fournir un point de départ pour des travaux particuliers d'histoire littéraire. M. Jakubec a cherché à exposer de façon exacte l'état actuel de la recherche en histoire littéraire ; il ne cherche pas à esquiver les problèmes non encore résolus, et il affirme partout ses idées personnelles. Il s'attache, plus visiblement encore que dans la première édition, à l'intelligence des idées, d'après la parenté des conceptions et des sentiments et d'après les tendances littéraires. A l'exemple de Jaroslav Vlček, il s'intéresse aussi aux ouvrages écrits par des Tchèques en d'autres langues, alors que les romantiques et J. Jireček les avaient négligés. Pour lui, chaque période exige des méthodes particulières, suivant son contenu : dans la plus ancienne, il tient compte aussi de documents, qui ne sont pas à proprement parler littéraires, mais ont de l'importance pour l'histoire de la civilisation, pour la connaissance de la langue et pour d'autres branches de la science ; mais à mesure qu'il avance, il se restreint en ces domaines et fait un choix de plus en plus sévère. Il a mis une attention particulière aux exposés sur l'état de la recherche en histoire littéraire qui forment l'introduction aux différentes périodes de la littérature tchèque et slovaque ou se présentent à propos des plus grandes figures, et consacré tout un tiers de son ouvrage à des commentaires historico-littéraires, pour permettre, par ce résumé de la littérature spécialisée, surtout de la plus moderne, le travail ultérieur des historiens de la littérature tchèque et

slovaque. Il divise celle-ci en deux périodes, à peu près au dernier quart du XVIII^e siècle, où s'ouvre l'ère de la littérature moderne. L'ancienne occupe à peu près autant de place (environ un millier de pages) que l'autre, qui ne va, il est vrai, que jusqu'aux années soixante du siècle dernier. Dans l'époque la plus ancienne, il montre comment la nation tchèque s'est adaptée à l'Occident de civilisation plus avancée, puis comment, par le mouvement hussite, elle s'est, la première de toutes, émancipée de l'autorité jusque-là invaincue de l'Église, en luttant pour ses convictions religieuses et morales. Les ouvrages religieux forment la partie essentielle de l'ancienne littérature tchèque, dans laquelle apparaissent de nouvelles formes d'expression, notamment, le chant spirituel et la polémique religieuse. La littérature tchèque est imprégnée d'esprit religieux, et l'époque de l'humanisme et l'Unité des Frères bohêmes voient se développer plus fortement que dans la Réforme allemande, fondée sur l'humanisme, un trait nouveau : l'union d'une profonde piété chrétienne avec les aspirations les plus vives à une civilisation supérieure. Par Komenšký, l'effort de l'Unité a exercé une action féconde sur le monde entier. Les tendances religieuses conduisent à une vive activité littéraire les nouveaux éducateurs de la nation, pendant la décadence à l'époque de la Contre-Réforme. Dans ces idées directrices, M. Jakubec manifeste la plus profonde compréhension pour les aspirations religieuses et leur importance pour la littérature, dans l'esprit de Palacký et de T. G. Masaryk, mais sur la base des recherches les plus récentes des spécialistes.

A partir de la fin du XVIII^e siècle, ce sont des idées philosophiques, humanitaires, sociales et finalement politiques, qui donnent l'impulsion à la renaissance tchèque. Les courants religieux sont beaucoup plus faibles. Devenue plus libre, la recherche sur le passé tchèque, sur la langue tchèque, se traduit en actes, les effets de l'idée slave apparaissent. Tous les

genres littéraires sont pénétrés de l'amour fervent de la langue et de la nation tchèques, qui élimine à cette époque les tendances religieuses de l'ancienne littérature. Le développement de la littérature, qui en quantité atteint peu à peu la variété des grandes littératures, marche de pair avec la puissante évolution culturelle nationale et générale. — C'est ainsi qu'un des plus grands connaisseurs de la littérature tchèque la caractérise.

Joseph Hanuš (né en 1862, professeur à la nouvelle Université de Bratislava après la révolution) est l'un des principaux collaborateurs de la *Littérature tchèque du XIX^e siècle*, où il a entre autres dit le dernier mot sur les faux manuscrits. Il s'est beaucoup occupé de l'histoire de la science tchèque au XVIII^e siècle, et, dans un ample ouvrage, *Národní Museum a naše obrození (Le musée national et notre renaissance, 1921 et 1923)*, a apprécié à leur valeur les services rendus par la noblesse à la nouvelle vie culturelle en Bohême du XVIII^e siècle et au début du XIX^e.

Les élèves de Jaroslav Vlček appartiennent déjà à ce groupe. M. Arne Novák (né en 1880, habilité à Prague en 1906, professeur à Brno après 1918) a suivi à Prague et à Berlin l'enseignement de la slavistique et de la germanistique, ce qui lui a donné une base solide pour tout son travail d'historien littéraire, d'essayiste et de critique ; il excelle aussi par ses dons d'écrivain, hérités de sa mère, Thérèse Nováková, célèbre écrivain tchécoslovaque. On a vu quelle a été sa collaboration à la *Geschichte der českischen Literatur*, et que, comme M. Jakubec, il a remanié sa partie pour l'édition tchèque ; mais il est remonté jusqu'à la deuxième moitié du XVIII^e siècle, laissant à M. Jean V. Novák la période antérieure, dans le manuel *Přehledné dějiny literatury české (Aperçu de la littérature tchèque, 1909)*. Dans la troisième édition (1922) de ce manuel, il donne brièvement un très bon aperçu de la littérature tchèque récente jusqu'en 1918, non seulement des

œuvres d'imagination en vers et en prose, mais aussi de la linguistique, de l'histoire littéraire, de la philosophie, de l'esthétique et de la critique, de la pédagogie, de l'histoire et des sciences auxiliaires. Il est regrettable que ce manuel n'ait pas d'éditions nouvelles, où M. Arne Novák écrirait lui-même la partie relative à l'époque ancienne de la littérature tchèque, — actuellement la moins satisfaisante — en se plaçant au même point de vue, et en montrant le même talent que dans la partie moderne. Son don particulier de discerner les lignes de l'évolution, les phénomènes importants et les caractéristiques des époques et des individus apparaît dans sa *Littérature tchèque à vol d'oiseau* (*České písemnictví s ptáčí perspektivou*, 1920 et 1927). Son chef-d'œuvre, pour la science de l'histoire littéraire et l'art, est l'*Histoire de la littérature tchèque* (*Dějiny české literatury*), dans l'encyclopédie *Československá vlastivěda* (7^e partie, Prague, 1933), et la traduction allemande, partiellement abrégée et revue par l'auteur, *Die tschechische Literatur*, dans *Handbuch der Literaturwissenschaft* publié par Oscar Walzel (Potsdam, 1931). M. A. Novák commence là par décrire lui-même l'ancienne littérature tchèque, mais non dans l'esprit de Palacký et de Masaryk. Il y trouve une grande variété d'aspect, et fait l'éloge de la grande culture littéraire de l'époque de Charles IV, éclairée par l'aube de la Renaissance ; mais la littérature de la révolution hussite est à ses yeux une surprenante rechute dans le super-naturalisme et le super-rationalisme du christianisme primitif. Elle ne vit que de la Bible et dans la Bible, bien que littérairement elle ne s'en approprie nullement les hautes valeurs. Dans cette littérature sans agrément, il n'apprécie même pas les chants religieux, tant vantés par les admirateurs de la révolution hussite, parce que ces chants présentent des caractères en général voisins du Moyen Age. Le pays qui, à l'époque de Charles IV, avait joué un rôle dirigeant en Europe centrale, surtout dans les beaux-arts et la science, fut en un demi-siècle

rejeté en arrière et resta des siècles sans revenir à lui, de sorte que la littérature tchèque « pendant plus de trois cents ans ne servit presque exclusivement que des buts de propagande religieuse ». L'humanisme tchèque fut sans contact avec le pays et la nation, et, dès l'époque suivante, il ne prit plus son inspiration dans l'Italie catholique, mais dans l'Allemagne protestante, et se fit le complice de la terrible germanisation intérieure et extérieure.

Entre l'ancienne littérature et celle de la renaissance littéraire, M. A. Novák place la « poésie populaire », découverte et vénérée à l'époque romantique comme une création de l'esprit national, bien que la science comparée des textes arrive dans la littérature tchèque aussi à trouver qu'il s'agit partout ici, en substance, d'un bien culturel popularisé et vulgarisé, qui descendit dans les couches les moins civilisées de la population, en se modifiant aussi dans ce passage, mais aussi en s'enrichissant.

M. A. Novák ne veut pas écrire l'histoire de la renaissance tchèque et parler des ouvrages latins et allemands, bien qu'ils aient eu une forte influence sur elle, parce qu'ils n'appartiennent pas à la littérature tchèque, ce qui marque dans une certaine mesure un retour au nationalisme exclusif des romantiques. Il veut « seulement commencer par une appréciation d'ensemble de la renaissance nationale tchèque d'après ses tendances et ses courants, et ensuite décrire la littérature, surtout les belles-lettres, suivant les principes de l'évolution de l'art littéraire ». Il a pu accomplir heureusement cette tâche limitée, mais élevée, en s'appuyant sur un grand nombre d'essais et de critiques, publiés aussi en volumes, et de monographies assez développées sur Svatopluk Čech et sur la critique littéraire. Sa grande connaissance des littératures étrangères l'a aussi beaucoup aidé, en lui permettant de faire un grand nombre de comparaisons intéressantes entre grandes personnalités littéraires, tchèques et étrangères, par exemple

Neruda avec Gottfried Keller, Caroline Světlá avec George Sand et George Eliott. L'esprit tchèque s'est élevé au plus haut dans la musique et la poésie lyrique, mais ces arts ne peuvent pas aussi bien attirer l'attention de l'univers, tandis que, dans le roman et le drame, la littérature tchèque n'a pas encore atteint l'échelle mondiale. Néanmoins, le jugement définitif de l'auteur sur cette littérature, peu connue en Europe, est qu'elle mérite l'intérêt de la science, tant du point de vue esthétique que de celui de l'histoire littéraire. En affirmant son point de vue artistique, M. Arne Novák s'oppose particulièrement à M. Masaryk, dont la conception religieuse de l'histoire tchèque a également trouvé en lui le principal de ses adversaires parmi les historiens de la littérature. Sa *Prague baroque* (*Praha barokní*, 1915), publiée aussi en français et en allemand, a montré qu'il avait aussi de la compréhension pour les valeurs artistiques de la Contre-Réforme bohême.

De grands écrivains ont aussi contribué à l'histoire littéraire tchèque. Le poète tchèque le plus varié et le plus fécond. Jaroslav Vrchlický (1858-1912), à côté de ses traductions des littératures mondiales, aussi nombreuses que celles qui paraissent chez d'autres nations en un siècle, a donné de remarquables portraits de poètes étrangers, surtout français, et, dans des essais, caractérisé et apprécié, du point de vue artistique les poètes tchèques (*Studie a podobizny*, [*Études et portraits*,] 1892, 1897). A partir de 1893, il a exercé son action dans le même sens comme professeur de littératures comparées à l'Université tchèque. Le créateur de la nouvelle critique tchèque, et de la langue critique tchèque, M. François Šalda (né en 1867) s'est également formé comme critique et comme poète créateur, auprès des nations d'Occident, et est depuis 1919 professeur d'histoire des littératures modernes de l'Europe occidentale. Dans une époque de diversité des tendances littéraires, il a toujours tenu pour un classicisme moderne et typique et pour une littérature délibérément nationale.

Il n'est pas possible d'exposer ici plus en détail comment les autres critiques et historiens littéraires de Prague, de Brno et des villes moins importantes ont heureusement contribué à l'étude et au développement de la littérature tchèque. Signalons cependant combien l'ethnographie tchèque s'est développée pendant la même période. En Moravie, le bon philologue Fr. Bartoš fut également un grand ethnographe. Il publia de nouveaux recueils de chants nationaux (1882, 1888 et 1889) avec leurs mélodies ainsi qu'un grand nombre d'études ethnographiques. Il a noté avec une précision réaliste les superstitions, les mœurs et les coutumes populaires, mais corrigé le texte des chants. Il a continué à n'apprécier les chants moraves que du seul point de vue esthétique et nullement du point de vue sociologique. L'ethnographie a naturellement été soutenue par le régionalisme patriotique, dont Fr. Bartoš fut aussi le pionnier ; mais il voulait que les restes recueillis des créations populaires servissent à l'ensemble de la nation, pénétrassent dans toutes ses couches et devinssent nationaux au sens le plus élevé du mot. Des idées et des désirs analogues exercèrent encore davantage leur action dans l'équipe groupée autour de la Société du musée d'Olomouc, qui publiait aussi un bulletin particulier. On y consacrait notamment l'attention aux broderies populaires, dans lesquelles on recherchait l'art ornemental slave primitif. Comme en 1848, le désir se répandit en Moravie et en Bohême, dans les années quatre-vingt, de créer en partant des éléments populaires un costume féminin « fixé ». Différentes expositions dans le pays et à l'étranger ont provoqué l'admiration pour cet art populaire.

Les traditions romantiques des frères Grimm exercèrent ainsi longtemps leur action dans l'ethnographie, jusqu'à ce que ces idées eussent été fondamentalement modifiées sous l'influence des travaux des anthropologues et des ethnologues anglais et français. La riche activité de rassemblement et de description déployée jusque-là reçut de nouveaux fondements

scientifiques et son organe propre, *Český lid* (*Le peuple tchèque*), fondé en 1891, sur le modèle de *Wista* de Varsovie et de *Etnografičeskoe obozrénie* (*Revue ethnographique*) de Moscou, par L. Niederle et Č. Zibrť, qui en resta le rédacteur et la dirigea dans le sens de l'histoire de la civilisation. L'année 1891 fut aussi importante pour l'ethnographie tchèque par l'exposition jubilaire du royaume de Bohême, en souvenir du couronnement de Léopold II comme roi de Bohême cent ans auparavant. Les Allemands refusèrent de participer à cette fête, en partie pour des raisons de politique quotidienne, mais la nation tchèque, avec l'aide de la noblesse historique, ne s'efforça que davantage à tout faire pour se présenter dignement aux yeux du monde par son agriculture, son industrie et sa civilisation. Le plus grand succès de l'exposition fut la « chaumière tchèque », dans laquelle étaient également exposés des échantillons de l'art populaire. La population rurale eut plaisir à se contempler elle-même à l'exposition, tandis que les habitants des villes et les intellectuels se rappelaient pieusement que c'était de chaumières semblables à celle-là qu'étaient sortis les hommes qui avaient éveillé la nation tchèque à une vie nouvelle et les ancêtres d'un grand nombre des citoyens d'aujourd'hui. Des sentiments analogues incitèrent le directeur du Théâtre national, F. A. Šubrť, et les ethnographes, jeunes et vieux, à organiser une exposition ethnographique, qui présenterait toute la vie du peuple tchèque et slovaque, avec pour annexe une section d'histoire de la civilisation tchécoslovaque depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Un fort mouvement de rassemblement de documents ethnographiques se développa et des expositions s'organisèrent dans un grand nombre de villes. On réunit ainsi une grande abondance de matériaux, parmi lesquels on put choisir les meilleurs et les plus caractéristiques, qui suffirent à garnir toutes les salles et tout l'emplacement de l'exposition, et qui ont été conservées jusqu'aujourd'hui.

Le nom de cette exposition, « exposition ethnographique tchécoslave » (*Národopisná výstava českoslovanská*) (et non « tchécoslovaque », *čecoslovenská*), correspond au terme ancien de *bohemoslavus*, en allemand *böhmischslavisch*, qui délimite les concepts politiques et territoriaux de *bohemus*, *böhmisch*, *český*, à la majorité nationale slave et la mettait en liaison avec le monde slave. Cette exposition de 1895 eut un immense succès dans le pays et à l'étranger ainsi que dans les milieux de spécialistes. R. Virchow, président de la société d'anthropologie de Berlin, dut justifier publiquement son enthousiasme pour elle, et il écrivit : « Je souhaite que beaucoup d'Allemands l'aient vue, et prise comme modèle de ce qu'il y a à faire chez nous ». Et du côté des Magyars, qui voyaient sans le moindre plaisir la Slovaquie représentée à Prague, un spécialiste exprima dans le *Pester Lloyd* le désir que toute la partie slovaque de l'exposition fût transportée à l'exposition du millénaire hongrois de 1896.

L'exposition ethnographique de 1895 eut aussi des conséquences scientifiques importantes et durables dans la nation tchécoslovaque. Elle ranima et élargit sur tout le territoire le zèle pour la recherche de documents ethnographiques en faveur des musées. A Prague se créa une Société d'ethnographie tchécoslave (*Českoslovanská národopisná společnost*) à objets scientifiques et un grand musée d'ethnographie tchécoslave (*Českoslovanské národopisné museum*). Ensemble ils publièrent un *Recueil ethnographique tchécoslave* (*Národopisný sborník českoslovanský*) en onze volumes (1897-1905), dans lequel on ne se contenta pas de rassembler les matériaux ethnographiques, mais on les étudia scientifiquement, en considérant spécialement les nations slaves et d'autres nations étrangères. Depuis 1906, la Société publie la continuation de ce recueil, *Le Messenger ethnographique tchécoslave* (*Národopisný Věstník českoslovanský*), sous la rédaction de J. Polívka, aidé par divers collaborateurs et surtout, dans les derniers

temps, par ses élèves Georges Horák et Charles Chotek, qui, après sa mort (en 1933), ont pris la direction de ce périodique qui compte parmi les meilleurs organes ethnographiques.

Le professeur Chotek a repris l'ancien esprit de l'encyclopédie ethnographique tchécoslovaque ; il a élaboré un nouveau projet, et le premier volume, *Moravské Slovensko (La Slovaquie morave)* est sorti en 1918, pendant la guerre, rédigé par le professeur L. Niederle. Il a rempli sa mission nationale à un moment décisif de l'histoire, et tout l'ouvrage en deux volumes, riche d'une matière bien élaborée et orné d'un grand nombre d'illustrations de haute qualité, a appelé l'attention des chercheurs du monde entier. Si l'encyclopédie n'a pas progressé comme il aurait fallu, il a paru un grand nombre de monographies et de recueils régionaux en Bohême, en Moravie et en Silésie.

Dans la Slovaquie opprimée, l'activité scientifique des slavissants ne pouvait s'exercer qu'avec de grandes difficultés et au prix de lourds sacrifices. Le seul que soutint le gouvernement hongrois fut le linguiste Samo Czambel (1856-1909), qui écrivit de bonnes études sur l'évolution historique du slovaque littéraire, un *Manuel* de slovaque (1903, 1905, 1919) et un ouvrage sur les dialectes slovaques orientaux ; mais il voulait, avec une tendance politique visible « épurer » le slovaque de tous les « bohémismes » et le camper en langue slave indépendante, distincte du tchèque, et il alla jusqu'à déclarer que les Slovaques étaient une tribu d'origine yougoslave. Autrement, on ne cultivait guère la linguistique ; le quotidien *Narodnie noviny (Le journal national)* et la revue *Slovenské Pohl'ady (Revue slovaque)* qui paraissait à Turčianský Svätý Martin, s'occupaient davantage de bibliographie, d'histoire littéraire et d'ethnographie. Cet unique périodique était maintenu et alimenté en articles par M. Joseph Škultéty (né en 1853) ; bien qu'autodidacte en philologie, il s'efforça toujours d'être un slavissant, il suivait le travail de

la science slavistique et en tenait au courant le milieu slovaque, auquel il donnait ainsi le sentiment slave. Ce ne fut qu'en 1895 que la Société du musée slovaque (*Muzeálna slovenská Spoločnosť*) inaugura son action à Turčianský Svätý Martin, en se donnant pour rôle de fonder un musée et de s'occuper de la publication de périodiques. Son *Recueil* (*Sborník*) de mémoires assez étendus commença à paraître en 1896, son *Bulletin* (*Časopis*) en 1908. Elle réunit pour le musée de nombreux matériaux d'histoire de la civilisation, et surtout des documents ethnographiques précieux ; elle eut également sa bibliothèque. Elle avait raison de se plaindre de l'indifférence des intellectuels. Elle comptait 529 membres en 1899, et seulement 656 en 1909. La majorité de ses cotisants et aussi de ses collaborateurs scientifiques, étaient des prêtres catholiques et protestants, des avocats et des médecins, qui aimaient la science et leur nation, et qui ne craignaient pas les persécutions. L'exemple authentique du prêtre catholique Charles A. Medvecký, qui publia en 1905 une belle monographie du village slovaque de Detva, montre combien un tel travail pouvait être dangereux. A l'assemblée générale de la Société du musée, en 1901, il fit une conférence « sur l'art populaire à Detva », où il reproduisit des chansons enregistrées au phonographe. Il fut accusé par son vicaire général d'avoir utilisé un phonographe acheté « avec des roubles russes », et transféré dans la cure misérable d'un pauvre village de montagne, bien que le président de la Société du musée, le prêtre catholique André Kmet, et un autre citoyen eussent démontré publiquement qu'ils avaient acheté le phonographe de leurs deniers et en avaient fait don à la Société du musée. Ce que réalisaient, par contre, ces travailleurs silencieux, on le voit au cas d'André Halaša, avocat à Turčianský Svätý Martin, qui copia pour partie et reçut pour partie d'autres « récolteurs », plus de 20.000 textes de chansons nationales, ce que n'aurait obtenu ailleurs, dans des conditions plus favo-

rables, aucune Académie ou société savante. Dans son seul village natal, Zaskalie pod Tatrami, il copia 1.087 textes. Quelle culture originale avaient ces pauvres montagnards, quel appui elle offrait au peuple slovaque pour la sauvegarde de sa nationalité ! Aussi ne devons-nous pas nous étonner qu'on se soit beaucoup attaché, pendant la guerre mondiale, à la récolte des chansons nationales, et qu'en 1915 un article des *Narodnie Noviny*, ait demandé qu'on recueillît, dans mille villages, au moins 100.000 chansons nationales, et qu'on les publiât : « Ce sera notre diplomatie, notre armée, cela nous donnera tout ce qui nous manque, tout ce qu'il nous faut. » Il y a certes dans ce jugement beaucoup d'illusion nationale, mais il est aussi une preuve de ce que l'ethnographie fut pour les Slovaques dans une période difficile. Différents travailleurs s'occupaient de la vie du peuple slovaque et de son art, non seulement de la parole, mais matériel. On travaillait aussi à la conservation de ces arts matériels et de leur fidélité grâce à des expositions dans le pays et à l'étranger, pour aider le peuple par la vente de leurs produits. La société féminine *Živena*, fondée en 1869 à Turčianský Svätý Martin, rendit des services particuliers sous ce rapport. Elle organisa en 1887, à Martin, une exposition de broderies qui eut un grand succès ; puis, de broderies données ou achetées après l'exposition, elle fit une collection qu'elle décida de compléter. Elle put aussi prendre part à différentes expositions et contribuer aussi à la réussite de l'exposition ethnographique de 1895, à Prague ; mais là elle avait dû rester anonyme.

Le travail culturel commun rapprocha de nouveau les Tchèques et les Slovaques. Des écrivains, des artistes et des savants tchèques visitèrent la Slovaquie, entretenirent les relations avec elle et vinrent à son aide. En 1901, *Umělecká beseda* (*Le Cercle artistique*) de Prague publia un recueil d'articles sur le pays et le peuple slovaques, *Slovensko* (*La Slovaquie*). En 1911 parut à Prague *Slovenská čítanka* (*Chrestomathie*

slovaque), avec des chapitres sur la situation en Slovaquie ; sept auteurs y avaient rédigé l'ethnographie. L'action de M. Masaryk eut également une grande importance pour la Slovaquie, où ses élèves de Prague fondèrent le journal *Hlas (La Voix)*, dans lequel ils demandaient une régénération morale des Slovaques, un travail d'éducation plus approfondi, plus large et plus organisé, ainsi que le « travail de détail » qui veille au développement de la nation par sa force intérieure, sans souci de haute politique ni d'intrigues à l'étranger. L'unité culturelle tchécoslovaque, bien présentée dans l'*Histoire de la littérature slovaque* de Jaroslav Vlček fut l'étoile qui guida les adeptes de Masaryk.

La « bohémistique » n'avait pas été seule à faire de grands progrès. La slavistique générale avait aussi renouvelé les heureuses traditions de Dobrovský et de Šafařík. A la mort de Hattala, la chaire de philologie slave fut divisée en deux, en 1895. L'une d'elles fut occupée par Fr. Pastrnek (né en 1853), élève de Miklosich et de Jagić à Vienne, qui porta de nouveau à la hauteur voulue l'étude du vieux slavon comme base de l'étude comparée des langues slaves (il travaillait lui-même à l'étude des dialectes slovaques, de leurs rapports avec les langues slaves voisines et de l'histoire de la langue slovaque), et écrivit un excellent ouvrage sur les apôtres slaves Cyrille et Méthode (1902). Georges Polívka (1858-1933), élève de Gebauer, formé à Prague, compléta ses études à Zagreb auprès de L. Geitler, à Pétrograd auprès de Pypin et d'Alexandre N. Veselovskij, à Moscou auprès de Tikhonravov, et par des voyages dans les pays slaves. « Habilité » en 1884 avec un travail « sur le temps dans les dialectes slaves », il s'occupa beaucoup de l'étude des langues slaves, et plus encore des littératures slaves, notamment de la littérature tardive en slavon d'Église dans les pays slaves du Sud et en Russie, et des littératures modernes, notamment de la littérature russe. Mais son attention fut consacrée surtout

au folklore slave, et il acquit une renommée mondiale comme spécialiste des contes populaires slaves. Il était partisan de la théorie des migrations, mais il donnait aussi son attention aux théories mythologiques et anthropologiques, et il insistait sur la méthode géographique et celle des groupes non seulement linguistiques, mais culturels. On en a des exemples dans ses travaux : *Études de contes populaires*, (*Pohádkoslovné studie*) dans *Národopisný sborník českoslov.* X, 2, 1909, et dans de nombreuses études, ainsi que dans ses commentaires de différents recueils de récits tchécoslovaques, parmi lesquels se distingue son *Soupis slovenských rozprávok* (*Recueil de récits slovaques*, 4 volumes, 1923-1930), qui rassemble les textes populaires slovaques en prose, dans la mesure où ils ont été recueillis depuis le début du XIX^e siècle jusqu'à la guerre mondiale. Ce qui peut le mieux faire apercevoir l'importance des commentaires de Polívka à de pareils recueils, est l'ouvrage *Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm, neue Bearbeitung von Johannes Bolte und Georg Polívka* (5 volumes, 1913-1932), où Polívka a utilisé des matériaux slaves de toute nature ainsi que des publications slaves, et notamment russes, sur les autres nations. Il est vrai que Bolte et lui durent conserver le cadre de l'ouvrage des frères Grimm, mais nous lui devons surtout de la reconnaissance pour son excellente liste des thèmes mondiaux de contes. Ce travail fut terminé par un commentaire des *Contes populaires de la Macédoine du Sud*, de St. Verković, publié en commun avec P. A. Lavrov. La *Národopisná společnost českoslovanská* a commencé à publier un choix de monographies, *Histoires populaires slaves* (*Lidové povídky slovanské*), et l'Institut slave de Prague une monographie, *Contes slaves* (*Slovanské pohádky*) (1932), qui contient, outre l'introduction, une revue des recueils et des études des contes des Slaves de l'Est, faites aussi au point de vue du style.

Jean Máchal, né en 1855 et élève de Miklosich, habilité

à Prague en 1894, devint le premier professeur tchécoslovaque de littératures slaves. Il avait d'abord publié une *Esquisse de la mythologie slave* (*Nákres slovanského bájesloví*, 1891) qui, augmentée, devint une *Mythologie slave* (*Slovanské bájesloví*, 1908) et un ouvrage *Sur l'épopée héroïque slave* (*O bohatýrském eposu slovanském*, 1893) ; ensuite il se consacra complètement à l'histoire littéraire tchèque et slave et, après différentes monographies, écrivit un grand ouvrage synthétique, *Slovanské literatury*, en 3 parties (1922, 1925 et 1929), qui représente un progrès sur les ouvrages analogues de P. Šafařík et de Pypin et Spasowicz, ne serait-ce que parce qu'il ne donne pas séparément l'histoire des différentes littératures slaves, mais s'efforce d'exposer synthétiquement le développement de la littérature de tous les Slaves depuis la période la plus reculée jusqu'au réalisme et au naturalisme, en l'insérant dans les grands courants culturels européens qui ont plus ou moins touché tous les Slaves. La période la plus ancienne, qui a plutôt un intérêt philologique, est traitée rapidement, mais l'examen des périodes suivantes est complet, bien qu'il se limite aux manifestations les plus importantes, en considérant principalement le contenu et la forme. Le roman et le drame sont l'objet d'une attention particulière. L'ouvrage de M. Máchal, qui a travaillé consciencieusement sur une immense quantité de matériaux, a largement attiré l'attention.

V. Vondrák (1859-1925), « habilité » à l'Université de Vienne, où il devint professeur, spécialiste du vieux slavons et de la philologie slave comparée, passa après la révolution à la nouvelle Université de Brno. Mais dès Vienne il avait eu l'occasion de publier dans les travaux de la jeune Académie tchèque des études sur la langue et l'origine de textes importants en slave d'Église, une nouvelle édition de la *Glagolita Cloz* en vieux slavons et des *Frisinské památky*, le plus vieux texte linguistique des Slovènes, qui remonte au x^e siècle. Ainsi soigneusement préparé, il écrivit *Allkirchensla-*

vische Grammatik, dont la première édition (1900) constituait un manuel utile, remarquable par son supplément consacré à la syntaxe, tandis que la deuxième (1912), considérablement augmentée, offrait un tableau complet du vieux slavon selon les connaissances de l'époque. Après Miklosich dont la *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen* n'était à la vérité une grammaire comparée que pour l'étymologie et la syntaxe, mais présentait, pour la phonétique et la morphologie, des grammaires parallèles des langues slaves, Vondrák entreprit une véritable grammaire slave comparée (*Vergleichende slavische Grammatik*, 1^{re} partie en 1906, 2^e partie en 1908), dans laquelle il décrivait au point de vue comparatif tous les phénomènes grammaticaux slaves. La nécessité d'une nouvelle édition (1924 et 1928) prouve qu'il avait satisfait aux exigences de la linguistique slave et générale. Il n'a pas pu terminer son nouveau *Lexicon palaeoslovenicum*.

De cette génération féconde de slavisants, la plus grande œuvre fut les *Antiquités slaves (Slovanské starožitnosti)* de Lubor Niederle (né en 1865), *docent* à Prague (1891), puis professeur d'archéologie et d'ethnographie. La partie historique de cet ouvrage (4 volumes, 1902 à 1924) a dignement remplacé et complété les mémorables *Antiquités slaves* de P. J. Šafařík ; la partie culturelle, qui portait comme sous-titre *La vie des anciens Slaves (Život starých Slovanů, 1910-1921)* donnait pour la première fois un tableau d'ensemble de la civilisation slave et de la vie slave depuis la dernière période de l'époque païenne. M. Niederle, qui avait débuté par des travaux d'anthropologie, est un excellent archéologue, un historien de grande culture philologique et connaît parfaitement la vie de toutes les nations slaves, chez lesquelles se sont maintenues tant d'anciennes survivances. (La revue ethnographique de Petrograd avait comme titre, à très juste raison, *Živaja Starina, L'antiquité vivante.*) Ce ne fut que pour les questions linguistiques, très importantes pour l'antiquité slave, qu'il

dut recourir à l'aide de spécialistes. La période de guerre et aussi l'après-guerre l'empêchèrent d'utiliser toutes les sources, du fait de l'interruption des rapports, en particulier avec la Russie. Pour des raisons de santé, M. Niederle n'attendit pas des temps meilleurs, et il acheva son œuvre qui restera pour des dizaines d'années le point de départ pour toutes les recherches sur l'antiquité slave. Un abrégé en français, *Manuel de l'antiquité slave* (Paris, 1923-1926), rend l'ouvrage accessible aux chercheurs qui ignorent les langues slaves, et peut aussi servir de guide aux autres pour l'utilisation des parties importantes de l'original. Il n'y manque que la partie relative au droit slave, que devait écrire feu K. Kadlec (dont, après sa mort l'Institut d'études slaves de Paris a publié l'*Introduction à l'étude comparative de l'histoire du droit public des peuples slaves*, Paris, 1933) et qu'a écrite le professeur Th. Satureník (*O právu soukromém u Slovanů v dobách starších, Le droit privé des Slaves à l'époque ancienne*), édité par l'Académie tchèque, 1934. M. Niederle a également remplacé l'*Ethnographie slave* de Šafařík par son *Aperçu du monde slave moderne* (*Obozrenie sovremennago slavjanstva*) avec une carte, publié par l'Académie des sciences de Petrograd dans l'*Encyclopédie de philologie slave*, et qui parut également en tchèque (*Slovanský svět, Le monde slave*), en français (*La race slave*) et en slovène. Dans la collection des manuels de l'Institut slave de Prague, Niederle a publié un *Manuel de l'archéologie slave* (*Rukovět slovanské archeologie*).

Les représentants d'autres disciplines s'occupèrent également beaucoup des thèmes slaves. Ainsi Joseph Zubatý, linguiste comparatiste, devint, après la mort de Jean Gebauer, le chef des linguistes tchécoslovaques, et, comme l'un des principaux collaborateurs du périodique *Naše řeč* (*Notre langue*) publié par l'Académie tchèque des sciences, s'efforça d'obtenir la correction du tchèque écrit, tout en s'opposant avec bon sens à un purisme excessif de lexique et de grammaire.

Son élève et successeur O. Hujer s'occupe également surtout de la grammaire comparée des langues slaves. Le germaniste Joseph Janko a contribué à la connaissance des antiquités slaves du point de vue linguistique, notamment par son ouvrage *O pravěku slovanském (Sur l'antiquité slave)*. A. M. Kraus, professeur de langue et littérature allemandes, s'occupe des relations germano-tchèques.

M. V. Tille, qui travaille l'histoire littéraire comparée, a perfectionné l'étude de la prose populaire tchèque, qu'il avait choisie comme objet de ses études spéciales, en abandonnant la prose slovaque à J. Polívka. Il a écrit également des études sur les thèmes des contes tchèques, et dressé une liste des thèmes voisins, en faisant des rapprochements avec la littérature mondiale. En 1911, il a remis à l'Académie tchèque un *Catalogue des contes tchèques (Soupis českých pohádek)*, dont n'ont cependant paru en traduction allemande que les huit premiers chapitres (*Verzeichnis der böhmischen Märchen*, voir les communications de l'Académie finlandaise, n° 34, 1921). Entre temps, M. Tille acquit la conviction qu'il n'était pas possible de comparer les légendes tchèques entre elles en suivant le modèle du catalogue d'Antti Aarne, et que les sujets des légendes orales sont d'origine livresque et très divers. Seules, les créations où les conteurs fournissent la matière ont leur valeur propre, soit par la personnalité du narrateur, soit par la présentation répétée un certain nombre de fois dans la même forme. C'est ainsi que son *Soupis českých pohádek*, dont une partie assez grande a paru jusqu'ici (Académie tchèque, I, 1929 ; II, 1934) a pris un tout autre caractère. La liste des textes choisis le plus souvent cités est présentée en ordre alphabétique, par rubriques.

Ses traditions de famille ont permis à l'historien Constantin Jireček (1854-1918), fils de Joseph Jireček et petit-fils de P. J. Šafařík, de publier dès sa vingt-deuxième année une *Histoire des Bulgares (Dějiny Bulharů)* complète, en tchèque

et dans une version allemande (1876 ; traduction russe, plus étendue, en 1878). *Docent* à Prague de 1876 à 1878, il fut appelé dans la Bulgarie libérée pour y organiser l'enseignement et la culture ; en 1884, il revint à l'Université tchèque de Prague et en 1893 il passa à celle de Vienne, où il demeura jusqu'à sa mort. Le meilleur connaisseur du passé de la péninsule balkanique, de sa géographie et de son ethnographie historique et notamment de son histoire slave, il a écrit en tchèque et en allemand, en bulgare et en serbocroate des études et des livres. Ses *Voyages en Bulgarie (Cesty po Bulharsku, 1886)*, dont le plus gros a été repris dans la deuxième partie de son ouvrage en allemand, *Das Fürstentum Bulgarien (1891)*, sont célèbres. Il se consacra ensuite davantage à l'étude du Balkan occidental et écrivit ses ouvrages capitaux, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens, 1901-1904*, *Geschichte der Serben (I^{re} partie, 1911)*, jusqu'à la chute du grand empire serbe en 1371 (II^e partie, I, 1918), jusqu'à la disparition complète de l'État serbe en 1537 ; *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien (1912-1914)*, et d'autres monographies sur l'histoire politique, culturelle et économique des Serbes et aussi, ce qu'il est nécessaire de souligner, des Croates. Il ne put plus faire le tableau d'ensemble de l'époque suivante, mais il présenta une très grande quantité de matériaux des temps anciens et modernes, dans ses articles condensés du *Slovník naučný* d'Otto, la grande encyclopédie de cette époque, où se trouve très clairement présentée, l'histoire de l'Albanie, de la Bosnie, de la Bulgarie, du Monténégro, de la Dalmatie, de Dubrovnik, de la Croatie, de la Serbie, etc.

Après Jireček, M. Jaroslav Bidlo (né en 1868, habilité en 1909) devint, à Prague, professeur d'histoire générale, spécialement d'histoire de l'Europe orientale et de la péninsule balkanique. Il est surtout connu par ses travaux sur l'histoire de l'Unité des Frères bohêmes en Pologne. A la

Faculté de droit, Charles Kadlec, à côté de l'histoire du droit autrichien et tchèque, consacra aussi une grande attention à l'étude des droits slaves. A la Faculté de théologie, une chaire particulière de version vieille-slavonne de l'Écriture sainte et de liturgie slave fut fondée pour Joseph Vajs (habilité en 1912), qui a publié de bonnes éditions de textes en vieux slavon notamment dans la rédaction glagolitique croate et dirigé la rédaction de la nouvelle édition du missel catholique pour la partie des Croates qui a conservé comme langue liturgique le slavon.

L'Université tchèque de Prague était ainsi devenue dès avant la guerre mondiale un centre puissant d'études slaves.

On s'efforça aussi de faire paraître des revues consacrées à la slavistique. M. L. Niederle publia un *Messenger des Antiquités slaves*, critique (*Veštník slovanských starožitností*, 1898, 1909, 4 volumes). Il fut continué par L. Niederle, Fr. Pastrnek, J. Polívká et Z. Zubatý, dans un *Messenger de la philologie et des antiquités slaves* (*Věstník slovanské filologie a starožitností*, 1901-1902), qui ne dura pas, non plus que le *Slavjanovedenie*, de caractère plus bibliographique, publié à la même époque par l'Académie des sciences de Petrograd. A côté du vieux *Bulletin du musée tchèque*, du *Recueil*, et du *Messenger de la société ethnographique tchécoslave*, les études slaves furent cultivées dans le *Journal de philologie* (*Listy filologické*, à partir de 1874), qui fut surtout l'organe des philologues classiques, et par le *Bulletin de philologie moderne* (*Časopis pro moderní filologii*, à partir de 1911). Les historiens créèrent en 1895 la *Revue historique tchèque* (*Český časopis historický*) qui fut dès le début au niveau des organes européens similaires.

Louis Kuba, musicien, peintre et ethnographe (né en 1863), réalisa une grande œuvre par son recueil *Le monde slave dans ses chants* (*Slovanstvo ve svých zpěvech*, 1884-1893, 1922-1929, 15 volumes). Jeune instituteur, il abandonna sa profession,

voyagea à partir de 1885 dans tous les pays slaves, recueillant les chants nationaux avec leurs mélodies (il publia les textes originaux et leur traduction en tchèque), notant par le dessin et la plume ses constatations et ses impressions. L'Institut slave de Prague publie le recueil de ces articles (la première partie a paru en 1933) sous le titre *Voyages à la recherche des chants slaves (Cesty za slovanskou písní)*.

La nation qui avait créé et n'avait jamais cessé de cultiver l'idée de la réciprocité slave vit aussi apparaître une série de périodiques et de recueils consacrés aux rapports entre toutes les nations slaves ou entre certaines d'entre elles. Mais en général ils ne furent pas à la hauteur de leur rôle et ne durèrent pas longtemps. La première exception fut le *Sborník slovanský (Recueil slave, 1881-1887, 6 volumes)*, publié par Édouard Jelínek, fonctionnaire de la municipalité de Prague. C'était un recueil de vulgarisation, composé d'articles d'ethnographie, d'histoire de la civilisation et de la vie littéraire et sociale des Slaves, avec pour devise : « Connaissans-nous ! » sérieux, impartial, sans exclusivisme. Un succès assez grand accueillit dès le début la revue analogue *Slovanský přehled (Revue slave)*, que publia de 1899 à 1914 l'écrivain Adolphe Černý, connu comme poète sous le nom de Jean Rokyta. Elle se distinguait de son devancier en ce qu'elle tournait surtout ses regards vers le bouillonnement moderne de la vie slave, en s'occupant de toutes les questions du présent slave. Dans cette tâche difficile, M. Černý devait avoir comme guide « la double étoile de l'amour pour les frères slaves et de l'amour de la vérité », dans l'esprit de Palacký, et, ajouterons-nous, dans l'esprit du réalisme et de l'humanité de Masaryk. Il prit expressément position contre la dissimulation de la vérité, et il était convaincu « que la solidarité slave établie sur la base de la véritable connaissance mutuelle, serait un édifice plus solide que si elle s'appuyait sur un enthousiasme purement nubéleux et sans aucun fondement ». Dans

ce sens, il suivait surtout le développement contemporain des littératures slaves, de la science slave, et de l'art slave, et en général des tendances culturelles slaves. Outre les études, chaque année apportait une revue des littératures des différentes nations slaves, des traductions de poésies slaves, des informations et des lettres des pays slaves, où il était question aussi de politique et d'économie, et un grand nombre de nouvelles littéraires, artistiques et autres. Les nombreuses traductions de poésies slaves, souvent dues au directeur même de la revue, étaient particulièrement dignes d'attention. La guerre mondiale rendit impossible la publication de ce périodique. Après la guerre, ses nouvelles fonctions au ministère des affaires étrangères ne permirent pas à M. Černý de le reprendre et, en outre, l'instabilité des situations dans le monde slave obligea pendant longtemps à attendre un temps plus favorable. A l'occasion du sixantième anniversaire de la naissance de M. Černý, ses collaborateurs MM. A. Frinta et F. Tichý ont publié un volume rétrospectif pour les années 1914-1924, et en 1925, lui-même fit reparaitre *Slovanský Přehled*, à la direction duquel il a été remplacé, depuis 1931, par MM. A. Frinta et Jean Slavík.

V. APRÈS 1918 DANS L'ÉTAT TCHÉCOSLOVAQUE RESTAURÉ.

La révolution faite à l'étranger, dont le point culminant fut la célèbre anabase des légions tchécoslovaques à travers la Sibérie, et la révolution de l'intérieur, accomplie sans effusion de sang le 28 octobre 1918, restaurèrent un État tchèque formé des territoires historiques de Bohême, de Moravie et de ce qui restait à l'Autriche de la Silésie, et l'accrurent des Slovaques du Nord-Ouest de la Hongrie, qui, malgré une séparation politique de dix siècles, formaient avec les Tchèques une unité linguistique, ethnographique et culturelle. Aussi ne reprit-on pas pour la nouvelle République le nom historique de Bohême, mais l'appela-t-on, conformément au principe des nationalités, Tchécoslovaquie. Dans cette union des principes historique et national, les études slaves jouèrent un grand rôle, et, dès le début, elles exercèrent leur influence sur toute la vie scientifique, littéraire, artistique et publique. Il est intéressant de constater que la révolution à l'étranger fut dirigée par trois savants, T. G. Masaryk, professeur de philosophie, E. Beneš, jeune docent de sociologie (né en 1884), et M. R. Štefánik, astronome, qui travaillait en France. Il est également caractéristique que le chef principal, T. G. Masaryk, ait été un Tchèque de Moravie, mais du point de vue ethnographique un Slovaque, et qu'ainsi il ait uni en sa per-

sonne les deux branches de la nation, tandis que M. Beneš était originaire de Bohême et Štefánik de Slovaquie. De même, dans les légions tchécoslovaques de France, d'Italie, de Russie, de la Dobroudja roumaine et de Serbie, tous les éléments nationaux étaient représentés, depuis la Šumava jusqu'aux Tatras.

Dans notre exposé des études slaves, on a vu qu'elles ont beaucoup fait, au cours d'un siècle et demi, pour le réveil, la conservation et l'exaltation de l'individualité historique et nationale des Tchèques et des Slovaques. C'est pourquoi, dans l'esprit de vieilles traditions éprouvées, l'État tchécoslovaque reconstitué consacra des soins encore accrus aux études slaves, tant dans l'ancienne Université de Prague que dans celles, nouvellement créées, de Brno en Moravie et de Bratislava en Slovaquie.

A l'Université tchèque de Prague fut naturellement rendu le nom de son fondateur, le roi Charles de Bohême, auquel, même comme quatrième empereur romain-germanique de ce nom, le sentiment slave n'était pas étranger ; en 1355 en effet, il salua le tsar de Serbie Étienne Dušan comme son frère le plus cher, auquel l'unissait non seulement leur commun office de monarque, mais aussi la noble langue slave (*ejusdem nobilis slavici idiomatis participatio, ejusdem generosae linguae sublimitas*). Dès 1919, la Faculté de philosophie de l'Université Charles présenta des projets de réorganisation et d'extension des études slaves, qu'exécuta le ministère de l'instruction publique et de la culture nationale. C'est ainsi que fut augmenté le nombre des chaires de littérature tchécoslovaque et que l'éminent historien de la littérature Jean Jakubec, qui avait enseigné jusque-là dans une école secondaire de jeunes filles, devint enfin professeur ordinaire à l'Université. Mais l'enrichissement le plus important fut constitué par les nouvelles chaires de langues et de littératures slaves, auxquelles furent appelés des nationaux des pays

intéressés. C'est ainsi que vinrent de Russie, comme professeur de philologie slave, Vladimir Francev, membre de l'Académie russe et renommé pour ses travaux sur les relations russo-tchèques et l'histoire de la slavistique polonaise et comme professeur de langue et littérature russes, E. Liackij. A la chaire polonaise correspondante fut nommé Marjan Szyrkowski, de Cracovie, à celle d'ukrainien Alexandre Kolessa, précédemment professeur à Lwów. La langue et la littérature des Serbes de Lusace furent enseignées par un docent tchèque, M. Joseph Páta, devenu depuis professeur extraordinaire. La chaire de langues et littératures des Slaves du Sud (les Bulgares compris) fut confiée à M. Murko, autrefois privat-docent à Vienne et professeur ordinaire à Graz, qui quitta la chaire de philologie slave de Leipzig et renonça à une chaire du même ordre à Zagreb. Il fut créé aussi des lectorats de toutes les langues littéraires slaves. Ainsi fut donnée la possibilité d'étudier à fond à Prague, scientifiquement et pratiquement, toutes les langues et littératures slaves, ce qui eut et a encore une grande importance, non seulement pour les Tchécoslovaques et les autres Slaves, mais aussi pour les travailleurs d'Europe occidentale et d'Amérique, auxquels la Russie et l'Ukraine n'étaient pas accessibles.

Le champ des études historiques fut également élargi du côté slave. De Petrograd fut appelé J. N. Jastrebov, qui s'occupait de l'histoire tchèque et qui enseigna à Prague l'histoire slave, mais qui mourut bientôt (en 1923). Le savant russe N. P. Kondakov, éminent archéologue et historien de l'art, qui avait séjourné quelque temps à Sofia, fut également appelé à Prague, et, après sa mort, survenue en 1925, la chaire d'art byzantin et d'art oriental fut confiée à son compatriote N. Okunev. Alexandre Kizevetter, ancien professeur à l'Université de Moscou, fut chargé de cours d'histoire de la Russie et eut pour successeur à sa mort, A. Flo-

rovskij ; l'histoire de l'Ukraine fut enseignée par D. M. Doroszenko. En M. François Dvorník, historien de l'Église, la Faculté de théologie put s'adjoindre un byzantinologue de valeur de l'école française.

Le séminaire de philologie slave fut l'objet de grandes améliorations. L'Autriche avait importé d'Allemagne les séminaires, c'est-à-dire l'organisation d'exercices pratiques et de bibliothèques de travail pour les sciences morales. En 1880, Jean Gebauer organisa à Prague le premier séminaire slave d'Autriche. Vienne en eut un en 1886, puis ensuite d'autres Universités. Après 1895, d'autres professeurs de slavistique à Prague reçurent aussi des sections de séminaire, mais en fait ils ne pouvaient que diriger des exercices, avec les livres les plus indispensables, en divers lieux éloignés les uns des autres, et, après la révolution, il n'y eut plus de place pour les nouveaux professeurs. Le ministère de l'instruction et de l'éducation nationale approuva mon idée que, pour des raisons théoriques et pratiques, il ne devait y avoir qu'un seul séminaire de philologie slave, auquel on donna en 1922-1923 des locaux provisoires, et, en 1929, des locaux définitifs dans le nouveau bâtiment de la Faculté de philosophie sur la place Smetana, en face du Parlement. C'est aujourd'hui la plus grande et la meilleure institution de cet ordre. Elle compte neuf sections et dix directeurs, parmi lesquels est élu pour trois ans un directeur principal. Sa bibliothèque, qui comptait en 1919 2.947 numéros et 3.407 volumes, avait au début de 1935 23.897 numéros et 27.662 volumes. De ces livres, 3.000 environ sont placés dans les salles de travail accessibles à tous les visiteurs autorisés. La jeunesse universitaire utilise largement ces avantages pour l'étude et le travail scientifique ; par exemple, dans le semestre d'hiver 1934-1935, on inscrivit encore 317 visiteurs de la bibliothèque du séminaire, bien que le nombre des auditeurs des cours de slavistique ait diminué dans les dernières années. Beaucoup

de soin est donné à la formation de professeurs de tchèque et de slovaque pour l'enseignement secondaire, et aussi à celle de professeurs de russe, d'ukrainien, de polonais et de serbo-croate, langues qui sont également enseignées dans certains établissements secondaires tchécoslovaques, à titre soit obligatoire, soit facultatif. Des candidats au doctorat est exigée la connaissance approfondie d'au moins une autre langue slave et de sa littérature. Des slavisants pourvus du diplôme d'État ou du doctorat entrent également de plus en plus dans le service des bibliothèques, dans celui des musées, dans les maisons d'édition, les rédactions, etc. On peut observer dès aujourd'hui, dans la vie scientifique et publique, les bons résultats de l'amélioration des études slaves.

*
* *

Ce fut un grand enrichissement de ces études que la fondation de nouvelles Universités à Brno (elle a reçu le nom glorieux d'Université Masaryk), et, pour les Slovaques, à Bratislava, sous le vocable du grand pédagogue J. A. Komenský. Depuis 1896, la création d'une deuxième Université tchèque, à Brno, était à l'ordre du jour en Autriche comme revendication culturelle et politique des Tchèques, et, en vue de cette éventualité, de nombreux *docent* avaient été habilités. Ainsi se trouvèrent préparés des professeurs pour ces nouvelles Universités. L'historien de la littérature Arne Novák vint de la sorte de Prague à Brno ; à Bratislava ce fut, pour le même domaine, Joseph Hanuš, et, comme professeur d'ethnographie générale et slave, M. Charles Chotek. En 1919 furent habilités MM. Miloš Weingart, qui alla à Bratislava comme professeur de linguistique slave comparée et de vieux slave, et Georges Horák, qui devint à Brno professeur d'histoire comparée des littératures slaves. A Bratislava

vint encore de Prague, comme professeur d'histoire de la littérature tchèque et slovaque moderne, M. Albert Pražák. Tous les trois sont revenus par la suite à Prague pour succéder à François Pastrnek, J. Máchal et J. Jakubec, et M. Chotek y est rentré également. M. Frank Wollman, habilité à Prague, fut chargé d'enseigner l'histoire des littératures slaves à Bratislava. Parmi les Slovaques, on ne put nommer à Bratislava, comme professeurs de slavistique, que le grand patriote et autodidacte Joseph Škultéty, que son grand âge empêcha d'exercer longtemps à l'Université, et, pour l'histoire slave, M. Milan Hodža, qui publia en 1920 un excellent ouvrage sur le schisme tchécoslovaque, mais se consacra bientôt complètement à la politique, où les Slovaques avaient davantage besoin de ses grandes capacités.

V. Vondrák, connu par sa *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen*, par sa grammaire du vieux slavon d'Église et par différents travaux dans ce domaine, fut appelé de Vienne à Prague ; M. Vilinskij, un Russe, fut nommé à Brno et M. V. Pogorelov, Russe également, à Bratislava. Dans les nouvelles Universités aussi, les séminaires de philologie slave furent bien dotés et les Facultés de philologie furent mises à même de publier des recueils où une très large place est faite à la slavistique. De nouveaux travailleurs scientifiques relevèrent à Brno la revue (*Časopis*) de la *Matice moravská* ; à Bratislava fut créée la société savante Šafařík, qui publie une revue, *Bratislava*, consacrée en grande partie aux sciences philologiques et historiques. A la Faculté de droit de Bratislava le professeur Rauscher a fondé un Institut de droit slave, d'où sortent aussi des publications.

*
* * *

Le prompt établissement (1921) d'une Université en Slovaquie, avec les Facultés de droit, de médecine et de philoso-

phie, avait eu principalement des raisons politiques, d'autant plus que le gouvernement hongrois avait déjà créé en 1912 à Bratislava une Université, demeurée d'ailleurs incomplète par suite de la guerre mondiale. Plus importante était la réalisation des conditions de toute une vie culturelle nouvelle, après l'oppression et les entraves subies dans l'ancienne Hongrie. Cette réalisation se fit surtout par la nationalisation et la multiplication des écoles primaires et secondaires. Ce travail d'organisation fut, au ministère de l'instruction et de l'éducation nationale, l'œuvre d'un vrai Tchécoslovaque, l'historien de la littérature Jaroslav Vlček. Il eut aussi à donner une direction à l'activité éducatrice et scientifique de la *Matice* slovaque, supprimée en 1875 par le gouvernement hongrois, restaurée dès la naissance de l'État tchécoslovaque et largement soutenue par lui. Vlček donna une vie nouvelle à la *Matice*, à la Société du musée slovaque et à ses vieilles publications de Turčianský Svätý Martin. On y cultive surtout actuellement la linguistique slovaque, particulièrement la dialectologie, l'histoire littéraire et l'ethnologie. On y prépare déjà un atlas linguistique et un dictionnaire slovaques. Beaucoup a été fait pour recueillir les chants nationaux avec leurs mélodies et les coutumes nationales, jusque par le cinématographe. La *Matice* slovaque a également publié un monumental recueil de contes slovaques du professeur J. Polívka. Comme dans tous les domaines de la vie culturelle, les Tchèques des provinces historiques ont également fait beaucoup de travail scientifique en Slovaquie, mais, avec le temps, il s'est déjà formé sur place un grand nombre de travailleurs en slavistique.

*
* *

Les études slaves ont également gagné un grand terrain à l'Université allemande de Prague, où pendant longtemps

elles n'avaient pas été représentées. Le précieux exemple du grand philologue allemand Auguste Schleicher, qui était venu en 1848-1849 à Prague pour y apprendre le tchèque, n'avait pas négligé les langues slaves à Bonn et en avait poursuivi l'étude de 1850 à 1857, comme professeur de philologie classique (jusqu'en 1853), puis de linguistique comparée et de sanscrit à Prague, avait été oublié. C'est à Prague que Schleicher avait publié en 1852 *Die Formenlehre der kirchenslavischen Sprache*, soulignant dans sa préface les grands avantages qu'il avait retirés de l'étude des choses slaves, et recommandant à tous les non-Slaves, conformément aux conseils qu'il avait lui-même reçus de P. J. Šafařík, d'apprendre, outre le vieux slavon, un « dialecte » slave vivant, dont le choix dépendrait de l'aide occasionnelle de Slaves de naissance ou de l'intérêt porté à telle ou telle littérature slave. Lorsque ensuite, passé à Iena, il y écrivit son imposant *Compendium der vergleichenden Sprachwissenschaft*, dont la première édition est de 1861, les parties consacrées aux langues slaves, encore négligées par F. R. Bopp et A. Fr. Pott, et au lituanien, que Schleicher avait également étudié dans les voyages qu'il avait faits à partir de Prague, comptaient parmi les meilleures de ce chef-d'œuvre. Depuis ce moment, les langues slaves prirent leur place en égales dans la philologie indo-européenne comparée, qui fut la première des sciences allemandes à consacrer, pour son plus grand bien, son attention aux langues slaves. Mais les Allemands de Bohême ne tirèrent pas profit de cette conquête. A l'Université de Prague encore une, seuls les Tchèques s'occupaient d'études slaves, et, après la séparation, celles-ci furent complètement omises à l'Université allemande, alors que l'Université allemande située dans la partie la plus orientale de l'Autriche, celle de Cernaui en Bukovine (aujourd'hui en Roumanie), avait des chaires de philologie slave et de langue et de littérature ukrainiennes. Le ministère autrichien des cultes et de l'instruction publique

voulut en 1896-1897 combler cette lacune, mais il n'y réussit pas, car la situation politique était trop troublée et les milieux universitaires allemands de Prague, qui n'auraient pas trouvé de slavisants allemands, redoutaient d'avoir à accueillir un Slave. C'est ainsi que les langues slaves ne pénétrèrent d'abord à l'Université allemande de Prague que par une voie détournée. Lorsqu'en 1902 E. Berneker y fut appelé comme professeur de linguistique comparée, le ministère exprima le désir qu'il consacrat aussi, « dans la mesure des besoins », quelques leçons à la philologie slave. Ce besoin se manifesta notamment lorsqu'en 1906 le ministère autorisa, pour les examens du professorat d'enseignement secondaire, la combinaison de l'allemand avec l'une des langues provinciales. En 1909 M. Fr. Spina s'habilita pour la langue et la littérature tchèques ; en 1912, il fut chargé d'enseigner la littérature tchèque ; il reçut, en 1917, le titre honorifique de professeur extraordinaire, et ce fut sous la République tchécoslovaque seulement qu'il devint professeur extraordinaire, puis, en 1921, ordinaire de langue et littérature tchèques, y compris leurs rapports avec les autres langues et littératures slaves occidentales, ce qui, en pratique, signifiait surtout le polonais, dont il s'occupait également. Les spécialistes de linguistique comparée P. Diels et R. Trautmann (jusqu'en 1920) enseignèrent aussi la philologie slave générale, jusqu'à ce qu'en 1922 fût appelé de Munich comme professeur de philologie slave M. G. Gesemann. La fréquentation des cours slaves fut dès le début très importante, et l'Université allemande de Prague reçut encore une seconde chaire de langue et littérature tchèques (M. E. Rippl), puis des chaires d'ethnographie et archéologie slaves (M. E. Schneeweis), de linguistique slave (M. F. Liewehr), d'histoire de l'Europe orientale (M. J. Pfitzner), une *docentur* d'histoire littéraire germano-slave comparée (M. R. Bittner) et des lectorats de tchèque, de serbo-croate, de polonais et de russe. Elle aussi exige

des candidats au professorat d'enseignement secondaire, et surtout des candidats au doctorat, outre la connaissance du tchèque, celle d'une autre langue slave à leur choix et de sa littérature. Ce nouveau groupe de slavisants déploie également une grande activité littéraire ; il publie des ouvrages, depuis 1929, la *Slavische Rundschau*, périodique d'information et de critique sur la vie intellectuelle des peuples slaves, utile en particulier par la bibliographie la plus récente — bien qu'incomplète — des livres et périodiques contemporains. Organisée en 1930, la *Deutsche Gesellschaft für slavistische Forschung in Prag* publie en commun avec l'Institut slave, depuis quatre ans, une revue trimestrielle, *Germanoslavica*, qui donne des articles, des comptes rendus et des informations sur les rapports mutuels entre Slaves et Germains, en particulier Allemands et peuples du Nord, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Les études slaves se sont donc ainsi affirmées tout au moins parmi les Allemands de la République tchécoslovaque. Mais en Allemagne, pays classique des philologies, les espoirs mis en leur développement après la guerre mondiale ont avorté, bien que deux spécialistes connus, H. F. Schmid et R. Trautmann, aient préconisé dans leur solide ouvrage, *Wesen und Aufgaben der deutschen Slavistik* (Leipzig, 1929), un changement radical de l'état de choses antérieur, et que la conférence des slavisants allemands tenue à l'occasion du premier congrès de philologie slave réuni à Prague en 1929 ait soumis au gouvernement allemand la même demande. En Autriche, à Vienne et à Graz, le nombre de chaires slaves a diminué après la révolution, et Vienne est jusqu'aujourd'hui sans une chaire de littératures slaves.

*
* *

Dans les nouvelles Universités et leurs Instituts scientifiques, a été pris un grand soin des bibliothèques, surtout

du secteur slave. La bibliothèque publique et universitaire de Prague s'est également enrichie très largement par l'achat de bibliothèques slaves entières et le complément systématique des anciens fonds qui, sous le régime autrichien, ne s'étaient pas développés dans la mesure désirable. L'excuse alors invoquée, que les *slavica* se trouvaient à la bibliothèque du Musée de Bohême, n'était pas fondée, car cette bibliothèque recevait surtout ces livres par des dons, parmi lesquels ont figuré, il est vrai, de riches bibliothèques slaves tout entières, celles de P. J. Šafařík, de Palacký, etc. ; mais les dons sont toujours fragmentaires, ils cessèrent à la longue de parvenir au Musée, à qui il manquait les moyens de les compléter par des achats. L'antique Société royale bohême des sciences et l'Académie tchèque des sciences et des arts ont collectionné par voie d'échange de nombreuses publications de slavistique. D'autres institutions s'occupent également dans une large mesure de questions slaves. Les milieux agrariens ont réuni à l'Académie d'agriculture une riche bibliothèque d'ouvrages et de périodiques slaves spéciaux. Le Musée national a acquis, comme spécialité intéressante, une collection complète des monnaies de la République de Dubrovnik, cet État si intéressant qui, à l'époque turque, fut seul dans les Balkans à conserver son indépendance et ne la perdit qu'avec Napoléon en 1808.

La richesse relative des collections pragoises de livres et de périodiques tchèques a été considérablement accrue par la Bibliothèque slave du ministère des affaires étrangères, la seule de cet ordre dans le monde slave. Sous la direction de M. Václav Girsá, ministre plénipotentiaire, plus tard ministre à Varsovie, et actuellement à Belgrade, ce ministère commença en 1924, dans le cadre d'une action de secours pour les émigrés russes, à acheter leurs livres. Jusqu'au 1^{er} janvier 1926, il avait ainsi réuni 62.445 ouvrages russes, ukrainiens et blancs-russiens. Ces collections furent augmentées et complétées par



des fonds polonais, serbo-croate, slovène, bulgare, lusacien et par des livres tchécoslovaques et étrangers sur les questions slaves. A la fin de 1934, après dix ans d'existence, la Bibliothèque slave comptait 197.303 numéros. Elle est logée depuis 1928 dans le Klementinum, le plus vaste en Europe des anciens édifices jésuites, où se trouve également la bibliothèque de l'Université. En vertu du règlement de la bibliothèque, on n'y recueille que les œuvres relatives à la vie culturelle, sociale et politique des nations slaves, les ouvrages essentiels récemment publiés chez elles, les travaux slaves et non slaves sur le monde slave en général et les différentes nations slaves en particulier. Sauf quelques cas exceptionnels, on a laissé de côté les livres de technique, de sciences naturelles, de médecine, même en langue russe. La section la plus nombreuse est la russe qui, avec ses 115.000 numéros environ forme un recueil extrêmement riche de la production littéraire russe d'avant et d'après guerre. Elle contient les œuvres complètes de tous les écrivains russes de quelque importance et leur bibliographie, y compris celle qui est en langues étrangères. La collection des publications périodiques anciennes et nouvelles, de la presse d'autrefois et de la production littéraire de la fin du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle, est très riche. La bibliothèque a également acquis les originaux de lettres de Tolstoï, Dostoïevskij, de Turguenév, de Čaadaev, etc. La section d'histoire de la Russie surtout est particulièrement riche ; les publications de textes y commencent au XVIII^e siècle et vont jusqu'aux derniers ouvrages des Soviets et de l'émigration. Les œuvres des différents historiens et des diverses époques sont abondamment représentées, par exemple un ensemble précieux de travaux sur Pierre le Grand. D'autres sections aussi sont relativement riches : la polonaise avec environ 20.000 numéros, la serbo-croate 12.000, dont un ensemble particulièrement précieux de la littérature ragusaine et sur Dubrovnik, la slovène

3.000, l'ukrainienne 14.000, la section slave générale, dans laquelle figurent les ouvrages de tous les slavissants importants, même étrangers, 10.000, la section tchécoslovaque environ 8.000 ouvrages fondamentaux de caractère scientifique et une attention particulière consacrée à un recueil complet de la littérature de la Russie subcarpathique, la bulgare 6.000, la section générale (non slave) 5.000, la section blanc-russienne 1.500, celle des Serbes de Lusace 1.000. Dans toutes les sections, les collections des publications périodiques, depuis leurs débuts jusqu'aux dernières années, sont particulièrement précieuses. Actuellement, c'est à Prague, à la bibliothèque slave et dans les autres bibliothèques, que l'on peut le mieux étudier la langue, la littérature, l'ethnographie, l'histoire, l'archéologie et d'une façon générale tout ce qui est du domaine des sciences morales en ce qui concerne le monde slave et toutes les nations slaves. Non seulement les Tchécoslovaques et les autres Slaves, mais aussi des visiteurs des autres pays usent abondamment de ces richesses, comme le montre le rapport de la Bibliothèque slave, qui indique pour l'année 1934 la visite de 10 Américains, 64 Anglais, 187 Belges, 67 Danois, 18 Esthoniens, 49 Français, 38 Hollandais, 5 Italiens, 1 Letton, 347 Allemands, 11 Norvégiens, 62 Roumains, 3 Grecs, 61 Juifs.

*
* *

Un grand et important résultat obtenu par les slavissants de Prague fut la fondation d'une nouvelle revue centrale, de philologie slave, qu'ils commencèrent à publier en 1922 avec l'appui du ministère de l'instruction et de l'éducation nationale sous le nom de *Slavia*, proposée à Dobrovský dès 1789 par un Allemand de Lusace, Anton, mais qui se mit fort en retard sur *Anglia*, *Germania* et *Romania*. Dobrovský avait dirigé des périodiques de slavistique, *Slavia* et *Slovanska*,

rédigés en allemand, et qui eurent une existence brève ; Šafařík en avait projeté un aussi, mais ce fut le Croate V. Jagić qui, le premier, le créa, à Berlin en 1876, sous le nom d'*Archiv für slavische Philologie*. L'*Archiv* était rédigé et soutenu principalement par des Slaves. Lorsque Jagić s'établit à Saint-Pétersbourg en 1880, il envisagea de publier son organe dans les diverses langues slaves, mais les craintes mesquines du gouvernement tsariste à l'égard des langues polonaise et ukrainienne l'empêchèrent de mettre cette idée à exécution. L'*Archiv* continua donc à ne paraître qu'en allemand, sous la direction de V. Jagić, qui, passé en 1886 à Vienne, y eut des élèves venus de tous les pays slaves et fit de son organe un trait d'union entre les slavisants du monde entier. Il appliqua également sa conception de la « philologie slave » comme science de la langue, de la littérature et de l'ethnographie de tous les Slaves, et la défendit notamment en Russie, en 1903, aux conférences préparatoires du Congrès des philologies slaves, prévu pour 1904 à Saint-Pétersbourg, mais dont la tenue fut empêchée par la guerre russo-japonaise. En Russie notamment, les chaires de slavistique embrassaient également l'histoire, ce qui n'était favorable ni à la philologie ni à l'histoire. L'*Archiv* de Jagić souffrit de la guerre mondiale ; il cessa de paraître en 1920, pour, après une courte résurrection, être remplacé par la *Zeitschrift für slavische Philologie* de M. Vasmer à Berlin. Cette période d'interrègne et de situations nouvelles fut favorable à *Slavia*, où sont employées toutes les langues slaves et également les langues mondiales. La rédaction en fut confiée à M. O. Hujer, spécialiste de linguistique comparée, pour la partie linguistique et à M. Murko pour l'histoire de la littérature et de la civilisation, l'ethnographie et les antiquités slaves. Ses treize années parues montrent que *Slavia* a répondu aux espoirs fondés sur elle : elle a trouvé des collaborateurs et des lecteurs dans toutes les nations slaves, et elle est devenue le plus grand organe

de slavistique (sa deuxième année comptait déjà plus de 50 feuilles, elle monta ensuite jusqu'à 56 feuilles, puis son étendue a diminué dans la période de crise actuelle) ; elle s'efforce de ne pas faire concurrence aux autres périodiques de slavistique, surtout aux périodiques slaves qui ne s'occupent que de leur propre pays ou n'ont qu'une partie slave générale ; elle laisse la bibliographie systématique aux organes des divers pays, ne s'occupe pas des questions de détail de peu d'importance ni des écrivains secondaires, mais a l'œil avant tout sur l'ensemble et sur les grands phénomènes littéraires. Son polyglottisme slave a également fait ses preuves de succès : les slavisants au moins peuvent et doivent se comprendre et n'ont besoin pour cela ni de l'allemand, ni d'une autre langue véhiculaire, bien qu'ils estiment les grandes langues culturelles et qu'elles ne soient pas exclues de *Slavia*. Ce polyglottisme, déjà pratiqué à Prague par le *Messenger des antiquités slaves* (*Věstník slovanských starožitností*) et le *Messenger de philologie slave* (*Věstník slovanské filologie*) et à Cracovie par l'*Annuaire de slavistique* (*Rocznik slawistyczny*) fait école, comme le montre le nouvel organe slave de Cracovie, *Lud slowiański* (*Le peuple slave*). On a déjà songé à créer un organe analogue pour les géographes slaves en Pologne et pour les orientalistes slaves en Russie. *Slavia* a eu surtout une grande importance pour les Russes et les Ukrainiens de l'émigration et aussi pour ceux de Russie et d'Ukraine à l'époque où ils ne pouvaient dans leur pays publier d'études et de critiques de slavistique.

*
* * *

A l'effet d'appuyer les études de slavistique et d'entretenir les rapports avec les nations slaves, a été fondé l'Institut slave (*Slovanský ústav*). Cette création avait été envisagée dès 1919 par les spécialistes de la slavistique avec une ten-

dance purement scientifique. L'intervention du ministère du commerce et de l'industrie fit ajouter à la section culturelle — comme à celle de l'Institut oriental, conçu sur le même plan — et en égale une section d'économie nationale. Dans un rescrit du 15 novembre 1920, le président de la République, M. T. G. Masaryk, reconnut la nécessité de ces Instituts du point de vue scientifique et pratique et leur promit une dotation initiale à tirer des fonds du jubilé recueillis pour le 70^e anniversaire de sa naissance. Ainsi fut fondé en 1922, par une loi, l'Institut slave indépendant et autonome, dont le but est d'entretenir et de développer les relations scientifiques et économiques avec les pays slaves, et auquel incombe également l'étude scientifique de la Slovaquie et de la Russie subcarpathique. La mise en application de cette loi, qui ressortissait à plusieurs ministères, dura assez longtemps, et ce ne fut qu'en 1928 que l'Institut slave fut constitué et placé sous le contrôle du ministère de l'instruction publique et de la culture nationale. A la séance inaugurale, le ministre des affaires étrangères, M. E. Beneš, déclara que l'Institut fixerait lui-même la voie à suivre et les méthodes à employer pour satisfaire à ses vastes et importantes tâches, dont le ministère des affaires étrangères avait voulu lui faciliter l'accomplissement en fondant la Bibliothèque slave et les Archives russes à l'étranger. M. Hodža, ministre de l'instruction publique et de la culture nationale, affirma qu'on ne pouvait travailler pour la culture slave dans l'intérêt de l'humanité que par la méthode scientifique. La parenté de la langue et de l'ethnographie ne constitue pas le slavisme. Il n'y suffit pas dans la science de la philologie et de l'ethnographie de l'histoire politique et de l'histoire de la civilisation ; le développement culturel, social et économique des Slaves doit aussi être contrôlé par d'autres disciplines. Le recteur de l'université Charles IV, M. L. Niederle, archéologue et ethnographe slave, qui avait été dès le début l'âme de tous

les travaux pour l'organisation de l'Institut slave, affirme, en exposant son histoire et son rôle, que ce n'était ni une Académie ordinaire, ni une chambre de commerce, mais quelque chose de nouveau dans une large mesure, qui s'écartait des voies habituelles et était à longue portée. L'Institut slave, l'Institut oriental et l'Académie du travail Masaryk furent installés dans le magnifique palais Lobkovic à Malá Strana. L'Institut compte 60 membres ordinaires (initialement 50) nommés à l'origine par le président de la République, et par la suite choisis par une élection ratifiée par le président. La moitié des membres ordinaires appartient à la section culturelle, l'autre à la section économique. Le bureau, le comité et l'administration sont communs. Les membres extraordinaires (initialement membres actifs) dont le nombre n'est pas limité, sont élus parmi les slavisants de la République tchécoslovaque, y compris ceux qui ne sont pas citoyens tchécoslovaques. L'assemblée générale élit, sur la proposition du comité et des deux sections, des membres étrangers (initialement membres correspondants), par l'intermédiaire desquels l'Institut est en rapport avec tout le monde qui s'intéresse aux choses slaves. L'organisme particulier créé, à côté de l'Institut slave, pour l'étude de la Slovaquie et de la Russie subcarpathique, comporte également deux sections et au total 80 membres, dont 30 doivent être membres ordinaires de l'Institut slave.

L'*Annuaire (Ročenka)* de l'Institut, jusqu'ici 5 volumes de 1929 à 1934, renseigne sur son organisation et son activité. Il n'était pas facile de commencer le travail sans avoir de modèle ; il y avait également des divergences d'opinion sur les voies nouvelles à suivre ; mais divergences et difficultés d'organisation furent bientôt surmontées. L'Institut slave est entré en rapports avec le monde slavisant, slave et non slave, il a organisé des conférences isolées et des cycles complets à Prague et dans d'autres villes, il a distribué

à ses membres et à des travailleurs éprouvés des subventions d'études et des bourses de voyage en Tchécoslovaquie et dans les pays étrangers, slaves et autres, pour y étudier les questions de culture et d'économie nationale ; il a également subventionné quelques cours de langues slaves, suivi et dirigé l'activité des organisations et des associations panslaves et inter-slaves, fondé les *Archives d'art slave* et les *Archives de musique slave*, organisé en 1935 l'exposition rétrospective de la peinture russe du XVIII^e au XX^e siècle, première exposition d'art slave, et déployé une grande activité de publications. Que, même dans la section culturelle, il ne se soit pas limité à la philologie, à l'ethnographie et à l'histoire politique, c'est ce dont témoignent les cycles de conférences sur T. G. Masaryk, sur le théâtre contemporain et sur la philosophie contemporaine chez les Slaves, qui ont paru en trois volumes dans le recueil *Přednášky (Conférences)*, et, en outre, quatre volumes sur l'organisation constitutionnelle, sur l'état du droit dans les États slaves et sur la musique slave contemporaine. Le seul énoncé de ces titres montre que le principal de l'attention est consacré au monde slave contemporain. Outre la *Ročenka* et les *Přednášky*, l'Institut publie une *Bibliothèque (Knihovna)* que le professeur Miloš Weingart a inaugurée par un recueil des *Entretiens sur la réciprocité slave* de Kollár ; des *Manuels (Rukověti)* dont ont déjà paru le *Manuel d'archéologie slave* de L. Niederle et le *Manuel de paléographie glagolique* de J. Vajs ; des *Documents pour l'histoire des relations mutuelles des Slaves (Prameny k dějinám vzájemných styků slovanských)*, qui comprennent jusqu'ici les études de M. Masaryk sur F. M. Dostoïevskij et les *Aventures et impressions d'un Tchéque de Russie* sous le régime tsariste (*Zažitky a dojmy ruského Čecha za carstvi*) et des *Travaux (Prace)* qui font actuellement 14 volumes : *Slovanské pohádky (Contes slaves)*, ouvrage synthétique de J. Polívka ; *Dramatika slovanského jihu (Le théâtre du Sud slave)* de M. F. Wollman ;

Polská účast v českém národním obrození (La part de la Pologne dans la renaissance nationale tchèque) de M. M. Szykowski ; *Pout' Slovanů do Moskvy r. 1867 (Le pèlerinage des Slaves à Moscou en 1867)* de P. Prelog ; *Vliv Mickiewiczův na českou literaturu předbřeznovou (L'influence de Mickiewicz sur la littérature tchèque d'avant mars 1848)*, de J. Heidenreich ; *Ohlas polského povstání r. 1863 v Čechách (L'écho de l'insurrection polonaise de 1863 en Bohême)* de V. Záček ; *Ruské motivy v tvorbě J. Zeyera (Les motifs russes dans l'œuvre de J. Zeyer)* de J. Viskovataja ; *Ruské základy srbského realismu (Les bases russes du réalisme serbe)* de J. Heidenreich ; *Slovo o polku Igorově (Le dict de la troupe d'Igor)*, d'E. Liackij ; *L'Historia polonica Jana Długozse a ruské letopisectvi (Historia polonica de Jean Długosz et les annales russes)* d'E. Perfeckij ; *Arthur Grottger (I)*, de Fr. Taborský ; *Ohlasy historie polské v epice jihoslovanské (Les échos de l'histoire polonaise dans la poésie épique yougoslave)* de K. Viskovatij ; *Češi a vychodní Slované (Les Tchèques et les Slaves de l'Est)* d'A. Florovskij.

Dans ces dernières années, les ouvrages de cet ordre paraissent dans la langue slave où ils sont écrits, car les traductions sont trop coûteuses et la grande parenté des langues slaves entraîne les traducteurs en différentes erreurs. L'ouvrage du Russe K. Viskovatij sur *Les échos de l'histoire polonaise dans la poésie épique yougoslave* a été publié en polonais, à l'occasion du 250^e anniversaire de la victoire du roi Jean Sobieski à Vienne, avec une introduction en tchèque du Yougoslave M. Murko ; c'est donc le véritable modèle d'une collaboration slave. Toutes les publications sont accompagnées d'un résumé en français.

Les *Monumenta artis serbicae* de N. Okunev, qui sont une publication indépendante (4 fascicules) font grand honneur à l'Institut ; ils reproduisent pour la première fois de magnifiques monuments de l'art serbe médiéval, en partie en cou-

(1) Peintre polonais.

leurs, avec une appréciation critique dans les introductions.

La commission de byzantinologie de l'Institut publie sous la direction de M. Weingart *Byzantinoslavica*, recueil pour l'étude des rapports byzantino-slaves (5 années déjà parues). M. Masaryk a donné à la publication de ce périodique l'impulsion et un appui particulier, conscient de l'importance qu'ont les bases byzantines dans la civilisation de la majorité des Slaves, et du fait qu'une meilleure connaissance de ces bases communes peut contribuer à rapprocher les Slaves, par exemple les Bulgares et les Serbes. *Byzantinoslavica* ont aussi cette importance d'être, à côté de la *Byzantinische Zeitschrift* allemande et du *Byzantion* français, le seul périodique slave de cet ordre, depuis qu'a disparu le *Vizantijskij Vremennik* russe, de sorte que Prague a assumé, au moins pour l'instant, la mission des Russes et des autres Slaves orthodoxes. Le remarquable travail en français de M. F. Dvorník, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, a paru comme supplément à *Byzantinoslavica*.

L'Institut slave aide à la publication d'un périodique similaire pour l'étude des rapports des Slaves avec les Germains, *Germanoslavica*, dont la rédaction est dirigée par les professeurs Joseph Janko, de l'Université tchèque, et François Spina, de l'Université allemande.

La commission pour l'étude de la Slovaquie et de la Russie subcarpathique ne se limite pas aux sciences morales, mais s'occupe aussi des sciences naturelles. Sa *Bibliothèque* a publié jusqu'ici 8 volumes.

La section d'économie nationale était désavantagée en face de la section culturelle, car, en matière économique, le rapprochement des pays slaves n'a été, ni en théorie ni en pratique, l'objet jusqu'ici d'un travail méthodique. En outre, elle a eu le malheur de naître au moment le plus défavorable, en pleine crise économique, et ses dirigeants ont d'autres soucis que celui des recherches théoriques, même les mieux

menées. Il s'est manifesté aussi un défaut de travailleurs scientifiques maîtres de la matière pour tous les pays slaves. Pour 1935 seulement sont en vue deux ouvrages de Russes, *L'évolution de l'économie nationale de la Russie soviétique* (*Vývoj národního hospodářství sovětského*) de Serge N. Prokopovič et *Les associations agricoles dans les États slaves* (*Zemědělské družstevnictví v slovanských státech*) de Vakhan Totomianc. En outre, la section d'économie nationale a aidé avec succès le bureau d'économie nationale du professeur russe Prokopovič, fondé en 1922 à Berlin, puis transféré à Prague. M. Prokopovič, avec quelques collaborateurs, étudie impartialement l'évolution économique contemporaine en Russie et publie sur cette question un *Bulletin* remarquable (131 numéros parus jusqu'ici en 12 années). Aide a été également donnée à des études d'économistes tchécoslovaques dans les pays slaves du Sud et à des voyages d'économistes et journalistes économiques des pays slaves méridionaux en Tchécoslovaquie, pour leur permettre de se familiariser avec la vie économique de ce pays. Quelques conférences des principaux économistes et financiers slaves sur les questions d'actualité de leurs pays respectifs ont été organisées, mais, ici encore, les circonstances défavorables ont empêché le développement de cette activité. Il n'est cependant pas douteux que précisément la période critique actuelle impose aux économistes l'obligation d'étudier aussi théoriquement les obstacles aux rapports économiques entre Slaves, qui ont des causes non seulement transitoires, mais aussi plus profondes.

La société Dostoevskij, créée en 1931, a été incorporée à l'Institut slave en 1934.

L'Institut slave est en liaison étroite avec la Bibliothèque slave du ministère des affaires étrangères, il subventionne sur ses fonds de bibliothèque les achats de livres de cet établissement et lui envoie des livres et des périodiques qu'il reçoit par échange.

Son *Annuaire* publie les rapports annuels d'autres institutions scientifiques. La plus importante est les Archives slaves du ministère des affaires étrangères (*Slovanské archivý ministerstva veči zahraničníc*), logées au palais de Toscan, sur les Hradčany, qui comprennent les Archives historiques russes à l'étranger (*Ruský zahraničníc historický archiv*), le Bureau historique ukrainien (*Ukrajinský historický kabinet*) et les Archives blancs-russiennes à l'étranger (*Běloruský zahraničníc archiv*). Les Archives des Cosaques du Kouban (*Archiv kubanských kozaků*) sont sous le patronage du même ministère. Toutes ces archives contiennent en abondance une documentation historique pour l'étude du mouvement politique et révolutionnaire, tantôt donnée ou mise en dépôt par les émigrés russes, tantôt achetée et recueillie chez les Russes émigrés ou en Russie soviétique. Les seules Archives russes contenaient, à la fin de 1934, 768 manuscrits, 2.732.179 lettres et documents, 39.831 livres, 84.675 numéros de périodiques et de recueils, 597.330 numéros de journaux. Si nous y ajoutons encore les collections ukrainiennes et blanc-russiennes, moins riches il est vrai, mais cependant importantes, nous comprenons que Prague est un centre exceptionnel pour l'étude de l'histoire toute récente de la Russie, et que dès maintenant les travailleurs d'Europe et d'Amérique l'utilisent largement. Le personnel de ces archives est formé surtout, à l'exception du directeur, de Russes et d'Ukrainiens, qui sont également en majorité dans la Bibliothèque slave. Les élèves et les admirateurs de N. P. Kondakov ont fondé en 1925 le *Seminarium Kondakovianum*, qui a déployé une grande activité, publiant l'œuvre monumentale de son grand maître, *Ruská ikona* (*L'icone russe*), un recueil, *Seminarium Kondakovianum*, et une série *Zographica a Skythica*, en russe, anglais, français et allemand.

D'une façon générale, Prague est devenue après la révolution russe le centre scientifique et culturel des Russes

et des Ukrainiens, bien que les émigrés soient en beaucoup plus grand nombre dans d'autres pays. C'est ainsi qu'elle a abrité pendant plusieurs années une Faculté de droit russe, formée des meilleurs professeurs de l'ancienne Russie, que la diminution naturelle du nombre des étudiants a fait disparaître, et qu'ont été créés l'Institut russe, par les travaux duquel des savants, écrivains et artistes russes devaient contribuer à la connaissance de la Russie, la Société historique russe, la Société philosophique, l'Université populaire russe avec une section pour l'étude de la Tchécoslovaquie, et des organisations académiques qui unissent les savants russes de Tchécoslovaquie et du monde entier. Les sociétés scientifiques ont fait paraître leurs publications, dont le manque de ressources financières fait qu'il n'en subsiste guère. Les Ukrainiens ont, dès 1921, transféré à Prague l'Université ukrainienne fondée à Vienne avec des Facultés de philosophie et de droit, et fondé à Prague l'Institut pédagogique Dragomanov, où se donnaient des conférences sur la langue, la littérature, l'ethnographie, l'histoire et le droit ukrainiens avec des rapprochements avec les autres régions, langues et littératures slaves. Les professeurs de ces deux écoles et de l'Académie agricole ukrainienne de Poděbrady et les autres savants se sont réunis en 1923 en Société historico-philologique ukrainienne. Ces institutions ont également fait de nombreuses publications, mais certains travaux n'ont paru qu'en polycopie.

*
* *
*

Prague, capitale de l'État tchécoslovaque restauré, est devenue une des villes de prédilection des congrès internationaux et slaves, pour lesquels son passé historique, ses traditions culturelles, sa belle et avantageuse situation au cœur de l'Europe offrent les meilleures conditions.

Le premier congrès des géographes et ethnographes slaves, tenu en 1924, fut important pour les études de slavistique. Dès 1932, Jovan Cvijić, géographe de réputation mondiale et le meilleur connaisseur de la péninsule balkanique, s'était rendu de Belgrade à Prague pour présenter le projet de ce congrès, pour lequel, d'après lui, Prague convenait le mieux. Géographe physique surtout, Cvijić portait aussi une grande attention à la géographie humaine, et il avait un sens profond des particularités psychiques des Serbes et des autres Slaves balkaniques. Ainsi apparaît en sa personnalité, au premier coup d'œil, la remarquable combinaison des géographes et des ethnographes slaves, puisque à l'ethnographie étaient associées toutes les manifestations de la vie culturelle, notamment celles des arts plastiques populaires et de la poésie nationale, qui a constitué chez les Slaves une partie très importante de la philologie. La raison pour laquelle J. Cvijić avait proposé ces congrès slaves, est très significative et caractéristique. Ce géographe, comblé d'éloges et des plus hautes distinctions scientifiques en Europe et en Amérique, déplorait que les Slaves ne jouassent pas dans les congrès internationaux des géographes le rôle qui leur revenait, et considérait qu'ils devaient par suite s'organiser, pour pouvoir faire dignement dans le monde figure d'ensemble. Il savait bien que sous cet aspect la multiplicité des langues slaves, dont aucune n'a pu, pour cette raison, être reconnue jusqu'ici comme langue internationale, leur créerait des difficultés mais la nouvelle génération doit surmonter les obstacles linguistiques comme les autres.

Ce premier congrès des géographes et ethnographes slaves réunit un grand nombre de participants, Tchécoslovaques, Polonais, Ukrainiens de Pologne et de Tchécoslovaquie, émigrés russes, Serbes, Croates et Slovènes (aujourd'hui réunis sous le nom de Yougoslaves) et Bulgares. En différentes résolutions les « gouvernements des États slaves » — c'est la pre-

mière fois que ce terme apparaît dans l'histoire — furent invités à agir au profit de parties importantes de la science et de la vie pratique slaves. Comme d'habitude, un grand nombre de ces résolutions restèrent des souhaits pieux pour l'avenir. Une résolution proposée par l'éminent ethnographe bulgare I. Šišmanov proclama que Prague était la ville la plus favorable pour le grand Musée ethnographique slave qui porterait le nom de P. J. Šafařík. Bien que le projet d'une exposition ethnographique slave à Prague eût été étudié dès avant la guerre mondiale, la mission d'honneur confiée à Prague d'organiser ce musée n'a pu être remplie jusqu'ici, mais, dans des circonstances économiques plus favorables, une réalisation est possible, au moins dans une certaine mesure. Les congrès suivants des géographes et ethnographes slaves se sont, conformément au programme, tenus en 1927 en Pologne, successivement dans différentes villes, en 1930 en Yougoslavie également dans différentes villes ; mais la réunion en Bulgarie a dû être ajournée par suite de l'état des rapports bulgaro-serbes à cette époque.

La tenue du premier congrès des philologues slaves à Prague en 1919 fut un événement beaucoup plus grand et plus important. Jean Kollár, poète et théoricien de la réciprocité slave, avait déjà proposé en 1836 dans le périodique slovaque *Hronka* « des rendez-vous savants des slavissants de tous les dialectes », mais il fallut près d'un siècle pour que se réalisât cette bonne idée. La slavistique dut se développer progressivement et surmonter différents obstacles, surtout la crainte qu'inspiraient les « panslavistes ». Le gouvernement autrichien n'autorisa pas un congrès de ce genre en 1901 à Prague, et celui de l'Académie russe des sciences, préparé à Saint-Pétersbourg dans la réunion préliminaire de 1903, présidée par V. Jagić, ne put être tenu en 1904 à cause de la guerre russo-japonaise. C'est ainsi qu'après la guerre mondiale l'État tchécoslovaque reconstitué devint la patrie de la philo-

logie slave. Mais la slavistique pragoise dut se fortifier aussi intérieurement dans les nouvelles conditions favorables et attendre l'instant propice, qui se présenta au centenaire de la mort de Joseph Dobrovský, « patriarche de la slavistique ».

Dans la tradition de leurs grands ancêtres et dès travaux de V. Jagić et pour des raisons pratiques, afin d'empêcher que le congrès ne fût pas trop nombreux, les slavisants pragois se limitèrent à la philologie dans le sens de l'école grecque d'Alexandrie (les amis de la parole, *phileîn logos*) et à l'art littéraire, écrit et oral. Aussi le premier congrès des philologues slaves ne comprit-il que les sections d'histoire littéraire, de linguistique (à Varsovie, en 1934, cet ordre fut renversé, comme il était naturel) et de pédagogie didactique. Il n'y eut pas de section ethnographique, puisqu'il existait un congrès des géographes et ethnographes slaves, et la poésie populaire et les autres traditions populaires furent rattachées à la section d'histoire littéraire. L'histoire slave, et en particulier celle de l'art, le droit slave, la sociologie slave, etc., furent laissés à d'autres organisations, pour éviter que les congrès des slavisants ne se transformassent en quelque chose d'analogue aux réunions panaméricaines. Par contre, le congrès était ouvert à tous les philologues slaves du monde entier, et compta parmi ses participants les représentants de 22 États d'Europe et d'Amérique où se pratique l'étude des langues et des littératures slaves. Les citoyens des nations slaves étaient nombreux, surtout de Tchécoslovaquie, de Pologne, de Yougoslavie et de Bulgarie. Ceux de l'U. R. S. S. l'étaient moins, mais ce fut le premier congrès international auquel participèrent officiellement des Russes, des Ukrainiens et des Blancs-Russiens, qui représentaient, il est vrai, tout l'ensemble de l'Union soviétique, mais se relayaient aux fêtes. De même le principe de l'unité nationale dominait la représentation de la Yougoslavie, mais Belgrade, Zagreb et Ljubljana se relayaient aux manifestations. La langue offi-

cielle des délibérations fut à Prague le tchèque, et sera toujours celle du lieu de réunion du congrès, mais, dans les exposés les discussions et les manifestations, toutes les langues slaves étaient employées, et en outre étaient admis l'allemand, l'anglais, le français et l'italien.

Dans son discours d'ouverture, M. Murko, président du congrès, commença par en saluer les membres non slaves et par souligner l'importance de leur collaboration :

« Ils nous apportent les résultats les plus récents de la recherche philologique dans les pays de l'Europe occidentale et abattent la muraille qui a si longtemps séparé les Slaves des pays occidentaux, ignorants de leurs langues et de leurs civilisations. Mieux que les Slaves eux-mêmes, ils ont devant eux l'ensemble du monde slave, ils voient mieux les sommets de la civilisation slave, ils peuvent plus facilement faire la synthèse, parce qu'ils n'ont point à s'embarrasser des détails ; aussi, observateurs placés plus à l'écart des controverses qui s'élèvent souvent entre les différents peuples slaves, peuvent-ils porter un jugement d'une valeur toute particulière s'ils demeurent sur les hauteurs de l'impartialité. Nous avons donc beaucoup de liens et d'intérêts scientifiques communs, et c'est surtout dans notre domaine que le développement de la collaboration des peuples slaves et non slaves peut de la façon la plus heureuse promouvoir la science internationale de la culture humaine et contribuer au rapprochement des nations. »

En saluant les participants slaves, le président appela l'attention sur l'importance de cet instant ; il souligna qu'au puissant édifice de la philologie slave avaient travaillé jusqu'alors avec un grand succès toutes les nations slaves, jusqu'à la plus petite, celle des Serbes de Lusace, et il exprima la conviction que, concentrée et dirigée, leur collaboration pouvait conduire à des succès encore plus grands. Après un bref aperçu de l'évolution de la philologie slave, et surtout de son développement en Tchécoslovaquie, il termina par ces mots :

« Nous nous féliciterons qu'il y ait, dans le monde slave et non slave, le plus grand nombre possible de centres slavistiques, tels que Prague l'est actuellement. Le travail mutuel de ces centres profite

à toutes les nations slaves, il rapproche les Slaves et les conduit à vivre en commun comme de véritables frères, il augmente leur importance dans le monde et fraie la voie à la paix tant désirée entre toutes les nations civilisées. »

Ce premier congrès réalisa sous tous les rapports les espoirs mis en lui. Ses membres reçurent les publications faites à son occasion par le comité du congrès, le séminaire slave de l'Université Charles IV, l'Institut slave, le Cercle linguistique de Prague, qui donna les deux premiers volumes de ses travaux, la *Slavische Rundschau* (1^{re} année, n^o 8, avec des aperçus sur l'état actuel de la slavistique dans plusieurs pays), etc. Parmi ces publications, il faut citer particulièrement le grand recueil *Joseph Dobrovský*, qui montre la grande influence des fondateurs de la philologie slave sur le développement des travaux slavistiques et également sur la renaissance de toutes les nations slaves. Chaque membre avait reçu à l'avance d'amples résumés des communications et des positions de thèses pour les discussions des trois sections. Les communications, y compris celles qui n'avaient pas été faites devant le congrès, furent publiées en 1932 dans le *Recueil des travaux du premier congrès des philologues slaves* (*Sborník prací I. sjezdu slovanských filologů v Praze, 1929*) tome II (1.137 pages, grand in-8^o). Les circonstances économiques défavorables n'ont pas permis de faire paraître le tome I, qui devait retracer le cours du congrès et les discussions sur les thèses soutenues ; il est remplacé par les publications précédemment citées, par les documents d'information du congrès (parmi lesquels la liste des membres) et par un compte rendu sommaire du congrès, avec les discours d'ouverture du président et les résolutions, qui a paru dans *Slavia* (VIII, 840-865). Les congrès des philologies slaves doivent se tenir tous les cinq ans. Le deuxième, réuni à Varsovie et Cracovie en 1934, fut dédié au centenaire de la publication de *Pan Tadeusz* de Mickiewicz. Le changement de titre en *Zjazd*

slawistów (Congrès des slavistes) n'a pas été heureux et est d'ailleurs inexact, car, parmi le grand nombre des disciplines de la slavistique, on n'ajouta que celles qui rentrent dans la nouvelle section (section III, culturo-sociale), problèmes de droit comparé, d'organisation sociale et d'histoire de la civilisation des peuples slaves, ethnographie slave, préhistoire des terres slaves, anthropologie des Slaves. Il n'est pas douteux que ce sont là des sciences auxiliaires utiles à la philologie slave, mais l'ethnographie et l'anthropologie ressortissent au congrès des géographes et ethnographes slaves, les conférences sur le droit comparé au congrès des juristes slaves, celles sur les questions sociales au congrès des sociologues slaves, qui se prépare à Prague. On pourra peut-être réfléchir au rôle de la nouvelle section, si elle doit subsister, mais il conviendra de voir comment il sera possible de conserver l'extension primitive du congrès des philologies slaves et son nom, dont le changement à Varsovie n'a été ni régulièrement délibéré, ni formellement décidé.

Parmi les autres congrès slaves, une mention est due ici à celui des philologues classiques slaves, dont le premier a été organisé en 1929 à Poznań par le *Polskie Towarzystwo filologiczne* (Société polonaise de philologie), le second s'est tenu à Prague en 1931 et le troisième doit se réunir en 1936 à Belgrade. Ils ont pour tâche de reconnaître les traditions de la civilisation antique chez les nations slaves et d'étudier l'état et les méthodes d'enseignement des disciplines humanistes dans les écoles secondaires et supérieures des pays slaves.

Un succès sous tous les rapports a été le premier congrès des juristes des États slaves, tenu en 1933 dans la capitale de la Slovaquie, Bratislava. Son principal initiateur et secrétaire général, M. C. Bařinka, avocat à Bratislava, est parvenu à organiser, théoriciens et gens de la pratique, les milieux juridiques de Tchécoslovaquie, de Pologne, de Yougoslavie

et de Bulgarie. Faits notables, le président du congrès, le professeur Kumaniecki, souffrant, l'inaugura par une déclaration transmise de Cracovie par radio, et la présidence fut occupée par le professeur St. Bobčev, de Sofia, l'historien du droit, âgé de 83 ans. Les allocutions prononcées firent ressortir que les Slaves ont maintenant dans des États qui sont à eux l'occasion de montrer au monde que sur le terrain du droit non plus ils ne veulent pas rester en arrière des autres nations et que le but principal du droit ne doit pas être le maintien de la violence, mais l'humanité, la justice et les principes *jus ars est boni et aequi et alterum non laedere, suum cuique tribuere*. Le professeur Mototolescu-Vadeni, de Jassy, attira l'attention en montrant quelle importance positive ont les tendances à l'unification du droit dans les États slaves non seulement pour les autres États slaves, mais aussi pour toutes les nations qui ont vécu avec eux et sous leur influence, et il cita notamment la sienne, à quoi l'on pourrait facilement ajouter les Magyars, les Grecs, les Lettons, les Lituaniens, les Estoniens. La grande importance du congrès fut mise en relief par le représentant de l'Institut de Rome pour l'unification du droit, M. Ficker, qui se félicita de tout effort pour l'unification régionale des divers domaines du droit, et naturellement aussi du droit slave, car on ne peut évidemment unifier actuellement et d'un seul coup le droit de tous les États du monde.

Le principal du travail se fit dans les dix sections. Dans le cadre du congrès se tinrent toute une série de congrès juridiques professionnels : ceux des professeurs d'université, des magistrats, des officiers de justice, des rédacteurs, des services administratifs et financiers, des notaires publics, des avocats et des jeunes juristes slaves. On posa également les bases d'une organisation générale unique de tous les juristes des États slaves, dont le congrès avait réuni plus de mille. Les participants se virent présenter un projet de terminologie

juridique slave comparée (en 194 pages), qui présente encore de nombreuses lacunes, mais peut être perfectionné par un travail systématique, et facilitera la compréhension des diverses langues slaves aux lecteurs d'ouvrages juridiques et aux membres des congrès futurs (le prochain est fixé à 1936 en Pologne).

Les historiens slaves se sont organisés internationalement en une Fédération des sociétés historiques de l'Europe orientale. Au lieu du deuxième congrès prévu des historiens de l'Europe centrale, qui était envisagé, mais ne put pas être convoqué en raison de la situation économique internationale critique, il se tint seulement, à la fin de 1932, un congrès des comités de travail nommés par la Fédération. Ce congrès réorganisa l'organe de la Fédération, le *Bulletin d'information des sciences historiques en Europe orientale*, et accéléra l'exécution des travaux envisagés, notamment le *Dictionnaire des antiquités slaves*, qui a commencé à paraître à Lwów en langue polonaise (*Słownik starożytności słowiańskich*, en abrégé S. S. S.). La Fédération elle-même fut réorganisée de sorte que les congrès de ses délégués se tiendront tous les cinq ans, toujours un an avant le congrès international des sciences historiques, et que les conférences du comité exécutif auront lieu tous les deux ans. Pour économiser le temps et l'argent, le deuxième congrès des délégués fut joint au septième congrès international des sciences historiques, qui se tint à Varsovie en 1933. Outre les sociétés polonaises et tchécoslovaques, les sociétés yougoslaves, magyares, lettones, allemandes, finlandaises, russes et ukrainiennes (ces deux dernières d'émigrés) étaient représentées au congrès des délégués de la Fédération des sociétés historiques de l'Europe orientale. En outre, la collaboration scientifique des historiens tchécoslovaques et polonais fut organisée, à l'exemple de celle des historiens belges et français.

Le travail scientifique dans le domaine slavistique s'étend

également par la création de nouvelles sociétés. Le cercle linguistique de Prague (*Pražský lingvistický kroužek*), formé en 1926, s'est organisé en 1930 sous la forme d'une association dont les membres exercent leur activité dans toutes les Universités tchécoslovaques, y compris l'Université allemande de Prague ; un de ses membres, M. N. Trubeckoj professe à Vienne et un autre, M. S. Karcevskij, à Genève. Ce groupe de chercheurs est adversaire de la linguistique positiviste ; il procède de l'école genevoise de F. de Saussure, préfère la méthode analytique ou synchronistique à la méthode historique ou diachronique, oppose à la phonétique, qui est une science physique, la phonologie, et consacre principalement son attention aux recherches fonctionnelles et structurelles sur les langues slaves, et également sur les autres langues. Il porte un intérêt particulier aux langues littéraires contemporaines et à leur culture. Ce groupe très actif, qui publie des *Travaux du cercle linguistique de Prague* (5 volumes déjà parus) et d'autres ouvrages encore, a pris une part importante au premier congrès des philologues slaves à Prague, et, de toutes les commissions instituées alors, la plus active est la commission de recherches fonctionnelles et structurelles sur les langues slaves, qui a organisé en 1933 la réunion phonologique internationale à Prague, et est également intervenue aux congrès linguistiques internationaux de Genève et d'Amsterdam. C'est jusqu'ici la langue russe qui est la plus étudiée du côté phonologique. Les recherches sur les langues littéraires tchèque et slovaque contemporaines conduisent à une étude particulière de la langue poétique, de la poétique et de la métrique, et finalement aux recherches d'histoire littéraire. Le cercle a commencé en 1935 à publier un périodique *Slovo a slovesnost* (*Le mot et la littérature*). La même année ont été fondées à Prague la Société de linguistique slave (*Společnost pro slovanský jazykozpyt*), présidée par M. Weingart, et la Société tchécoslovaque d'histoire littéraire (*Literárně-his-*

torická spoločnosť československá), présidée par M. A. Pražák, qui veulent étendre leur activité sur toute la Tchécoslovaquie et la première nouer également des rapports avec l'étranger.

Le grand nombre des membres de ces nouvelles sociétés est, lui aussi, l'une des meilleures preuves du progrès sensible des études de slavistique. Les questions anciennes et nouvelles de la philologie tchécoslovaque et slave appellent de nouveaux chercheurs. Combien se modifient, par exemple, les idées sur la période primitive de la civilisation tchécoslovaque, on le voit à la grande étude de M. Weingart sur la vieille légende slovaque de saint Venceslas (*Prager Rundschau*, 1935, 3) qui n'a pas été suffisamment appréciée jusqu'ici ; elle démontre cependant que cette légende est le plus ancien écrit historique composé en terre tchécoslovaque, et que l'époque de Cyrille et de Méthode a d'une façon générale pour les Tchèques et les Slovaques beaucoup plus d'importance qu'on ne le pensait jusqu'ici.

*
* *
*

Nous avons déjà vu que la littérature scientifique en matière de slavistique a eu, dans la période relativement courte d'après-guerre, diverses possibilités de développement plus large et plus intense. Mais il faut remarquer que les grands ouvrages panslaves de J. Máchal, de L. Niederle, de J. Polívka et de K. Kadlec avaient déjà reçu dans les grandes lignes leur caractère et étaient en grande partie commencés, avant la guerre mondiale, et ont simplement été terminés ensuite ; les ouvrages fondamentaux d'histoire littéraire tchécoslovaque de J. Vlček ont été réédités et partiellement complétés, tandis que les histoires de la littérature de J. Jakubec et A. Novák ont été complètement remaniées. Parmi les nouvelles entreprises projetées, le projet d'une grande encyclopédie slave n'a pas même été élaboré en détail ; le projet d'un manuel de

philologie slave, dont la publication avait été commencée par l'Académie russe, sur le modèle des *Grundriss* allemands, puis abandonnée par elle en raison de la situation nouvelle, a bien été étudié dans ses grandes lignes à l'Académie tchèque des sciences et des arts, mais n'a pas été réalisé, du fait des difficultés de publication, et aussi en raison de la grandeur et du coût de l'ouvrage, qui n'aurait pu être terminé qu'au bout d'un grand nombre d'années, si même il n'avait pas dû être complètement interrompu par suite de la crise économique imprévue. La question de la langue créait aussi des difficultés : le manuel devait-il être rédigé en une seule langue (c'est-à-dire en tchèque), ou bien les parties fournies en d'autres langues slaves devaient-elles être imprimées dans la langue originale, que doivent comprendre les slavisants ? En revanche, l'ouvrage collectif *Slovanstvo* (*Le monde slave*), paru en 1912, qui formait le résultat durable des congrès néoslaves sous la direction de M. K. Kramář, a été partiellement remplacé et complété par trois volumes d'une encyclopédie de vulgarisation scientifique, *Slované* (*Les Slaves*), publiée sous la direction de M. M. Weingart : l'*Histoire des Slaves* (*Dějiny slovanstva*) de M. Jaroslav Bidlo (1927) ; la *Littérature des Slaves* (*Slovesnost Slovanů*), de M. Frank Wollmann (1928), et le *Tableau géographique, statistique, organisation constitutionnelle à l'époque actuelle et philosophie du slavisme* (*Zeměpisný obraz, statistika, ustavní zřízení v době přítomné a filosofie slovanstva*, par divers auteurs (1929). Il manque encore certaines choses, principalement une caractéristique des langues slaves, c'est-à-dire de ce qui est au plus haut point commun à tous les Slaves. Nous n'en devons attacher que plus d'importance aux premières histoires synthétiques des Slaves et de leurs littératures.

M. Bidlo déclare qu'il a voulu principalement déterminer le sens de l'histoire des Slaves, c'est-à-dire découvrir sa base ou ses courants principaux, sa valeur, ses tendances et son

but ; donc, à proprement parler, ne donner qu'un aperçu ou une sorte de philosophie de l'histoire slave comme partie intégrante de l'histoire universelle. C'est dans cet esprit qu'il a exposé la formation des États et des nations slaves ; il a représenté les Slaves comme égaux aux autres nations européennes dans la concurrence de la politique et de la civilisation, donné le tableau d'ensemble de leur décadence politique et culturelle et, pour finir, de la renaissance et de la libération des nations slaves. Il n'est naturellement pas facile de faire entrer dans ces quatre chapitres les histoires diverses de tous les Slaves, et il peut y avoir discussion sur l'appréciation des divers phénomènes historiques, mais il a été fait là un pas en avant nouveau et intéressant.

M. Wollman a eu plus de prédécesseurs, particulièrement dans les *Littératures slaves* de J. Máchal, qu'il nomme lui-même « un ouvrage fondamental et une source, en partie synchronistique, en partie idéographique ». Il va lui-même encore plus loin dans son exposé synthétique très concentré des littératures slaves dans le cadre des courants culturels et littéraires européens, mais il ne traite pas les diverses périodes parallèlement dans des chapitres différents : au contraire, il les expose et les compare comme un ensemble, par exemple l'époque de la Réforme, l'humanisme, la catholicisation, le baroque, le mouvement de régénération à l'époque des lumières, la renaissance romantique, qui est le phénomène interslave le plus un et le plus organique, ensuite le réalisme de tendance, la synthèse romantique et le cosmopolitisme, et pour finir l'époque moderne. La science nie souvent qu'il y ait ainsi des liaisons réciproques entre les littératures slaves, mais M. Wollman est persuadé qu'elles existent et son ouvrage est la meilleure preuve du bien-fondé de sa conviction. Il caractérise avec concision, mais avec pertinence, du point de vue comparatif, les différentes périodes, les écrivains et les œuvres d'importance et il attire spécialement l'attention sur

les points de contact dans les littératures slaves et sur leur parenté d'idées, qui se manifeste particulièrement par le sens social, l'humanité et l'esprit démocratique. Les comparaisons entre écrivains slaves (par exemple V. Vynnyčenko est le Gorki ukrainien, et Josip Kosor le Gorki croate) et avec les écrivains européens sont extrêmement instructives. Je citerai simplement comme exemple cette appréciation de l'importance de Byron pour les littératures slaves :

« Byron exprima puissamment l'esprit de son époque, l'aspiration à la liberté cosmopolite, à la liberté individuelle et nationale dans le vide étouffant de l'époque du Biedermeier (1). Aussi devint-il immédiatement le favori des poètes et des lecteurs slaves. Non seulement comme poète de la liberté nationale, mais aussi comme génie en lutte contre la société. Il agit en Pologne comme héros de la liberté nationale, en Russie comme Titan anti-social et aussi comme élégiaque de l'amour ; c'est par là qu'il pénétra en Bohême et en Slovaquie, mais bientôt apparut, là aussi, l'héroïsme national de sa poésie, avec lequel il entra aussi dans la poésie yougoslave. Ses explosions et ses dépressions, sa désespérance et sa volonté active, son côté élégiaque et son grand sentiment de la nature, tout cela plaisait au caractère slave, et la mort tragique du jeune héros à Missolonghi en 1824 éleva réellement son art bien au-dessus d'un jeu uniquement esthétique et rendit son œuvre chère à l'âme slave. »

On voit par là comment M. Wollman sait réunir les littératures slaves et les représenter comme une partie de l'évolution de la production littéraire européenne. Son ouvrage mérite d'être traduit, avec des compléments, en une langue mondiale. Le monde apprendra ainsi que les Slaves n'ont pas seulement apporté à la civilisation européenne les poésies épiques yougoslave et russe, la poésie romantique polonaise et le roman russe, mais qu'il existe encore dans les littératures slaves, jusqu'aux plus petites, beaucoup d'autres manifestations remarquables et originales : par exemple, H. Kvitka-Osnovjanenko a écrit, bien avant Balzac, George Sand, Auerbach, Grigorovič et Turguenev en russe et en petit-russe un

(1) L'époque de la Restauration.

roman villageois ukrainien, le Polonais A. Dygasiński a écrit, à partir du début des années 80, avant Kipling, des histoires d'animaux du genre de Kipling, etc. — Parmi les autres travaux de M. Wollman, il faut citer ici ses monographies détaillées et approfondies sur l'art dramatique serbo-croate, slovène et bulgare, et son ouvrage synthétique *Drama slovanského jihu* (*L'art dramatique du Sud slave*).

Le *Glossaire pour l'histoire des antiquités juridiques slaves* (*Glosář k dějinám slovanských právních starožitností*), dont l'Académie tchèque des sciences et des arts et l'Institut slave préparent la publication d'après les documents laissés par L. Kadlec, sera un grand ouvrage. Grâce à la munificence du président Masaryk, la Société royale tchèque des sciences va publier les œuvres complètes de J. Dobrovský, et la Société scientifique Šafařík, de Bratislava, celles de P. J. Šafařík.

Parmi les travaux de bohémistique d'après la révolution, il convient de citer avec éloges *Československá vlastivěda* (*Connaissance de la patrie tchécoslovaque*), en 10 volumes, parus de 1929 à 1934, où notre intérêt est particulièrement appelé par les aperçus sur la philologie slave en Tchécoslovaquie (M. Weingart, t. X), sur l'histoire des littératures tchèque (A. Novák) et slovaque (A. Pražák) (t. VII), sur les sciences historiques (V. Novotný, t. IV), sur l'ethnographie tchécoslovaque (J. Horák, t. II) et sur la langue (V. Hujer, t. III).

De quelles monographies est capable la littérature scientifique tchèque, la meilleure preuve est fournie par deux amples ouvrages critiques : *Bedřich Smetana* (jusqu'ici 4 volumes parus, 1924-1933) et *T. G. Masaryk* (jusqu'ici 3 volumes, 1930-1935) qu'a commencé à publier M. Zdeněk Nejedlý, professeur d'histoire de la musique à l'Université Charles IV. Après avoir étudié pendant près de trente ans l'œuvre musicale de B. Smetana, qu'il considère comme l'événement le plus important en Bohême au XIX^e siècle, il s'est voué également à l'étude de sa personne et de son temps, et il a exposé sa

vie et ses impressions dans différentes villes tchèques et à l'étranger, jusqu'à l'époque où il devint compositeur. Il est passé ensuite à l'étude des origines du président Masaryk, racontant ses premières années de professorat à Prague et donnant la première histoire critique de l'Université tchèque de 1882 à 1886. Il veut donner un tableau général de toute la vie culturelle tchèque au XIX^e siècle, dont B. Smetana représente une part importante dans deux périodes, et T. G. Masaryk dans la troisième. Il est évidemment surprenant qu'un historien de la musique ait aussi écrit une monographie sur M. Masaryk ; mais M. Nejedlý est convaincu que l'histoire est « une » ; pour lui, l'art, la science, la philosophie et la politique ne sont que des manifestations différentes du devenir historique un et commun, qui a ses racines dans les fondements les plus profonds de la société. M. Nejedlý a jusqu'ici réalisé son dessein d'une façon de tout point excellente.

Sur la base d'une abondante documentation rassemblée pour le dictionnaire historique de la langue tchèque, l'Académie tchèque des sciences et des arts a commencé en 1935 à publier un *Dictionnaire manuel de la langue tchèque* (*Přiručný slovník jazyka českého*), sous la direction de MM. O. Hujer, Em. Smetánka et M. Weingart. Depuis 1934 paraît un ouvrage analogue, le *Dictionnaire orthographique, culturel et phraséologique de la langue tchèque* (*Slovník jazyka českého pravopisný, kulturní a fraseologický*), de MM. P. Vaša et F. Trávníček. Il est digne de remarque qu'à côté d'un dictionnaire académique d'une telle ampleur puisse être édité un ouvrage similaire d'origine privée.

*
* *
*

La patrie de la philologie slave et des études scientifiques de slavistique en général, du panslavisme poétique et de la théorie de la « réciprocité slave » est restée fidèle à son passé,

et en particulier Prague est aujourd'hui un centre éminent d'études slavistiques, de sorte que sous ce rapport aussi elle mérite son épithète glorieuse de « slave ». Certes la Tchécoslovaquie et Prague ont à lutter pour conserver cette situation, car d'autres pays et d'autres capitales slaves ont aussi leurs traditions slavistiques, leurs mérites et des possibilités plus grandes de développement : par exemple la Russie avec l'Ukraine et la Russie blanche, et la Pologne où l'on dispose aussi de plus grandes ressources matérielles supérieures et d'un plus grand nombre de travailleurs.

Cette revue des études slavistiques en Tchécoslovaquie aura aussi montré que la Tchécoslovaquie et Prague n'ont pas été et ne sont pas aujourd'hui les forteresses du panslavisme, ce fantôme du XIX^e siècle. A l'époque du positivisme, le grand chef des philologues slaves, V. Jagić, ne s'est-il pas, au contraire, plaint de ce que le panslavisme n'existât pas, même dans la science, et qu'il n'y eût pas davantage de slavissants, mais seulement des bohémisants, des polonisants, etc. ? Cette évolution aussi était nécessaire après les grandes œuvres de la synthèse romantique, mais il n'est pas douteux que les beaux travaux de la slavistique faits dans les diverses nations slaves appelaient de nouvelles synthèses dans l'esprit de notre époque, qui a également donné déjà des travaux remarquables, et qui est en excellente voie d'en donner d'autres, bien que les conditions soient aujourd'hui dans les nations slaves beaucoup moins favorables pour le travail scientifique.

Les études slavistiques ont été certes, dans l'esprit romantique, une science éminemment nationale, mais aussi une science internationale, qui a profité au monde entier et à laquelle ont travaillé et travaillent toujours davantage aussi les nations non slaves. Surtout depuis la guerre mondiale, nous pouvons constater les grands progrès des études slavistiques dans divers pays non slaves, et particulièrement en France. La collaboration et la critique internationale contribuent à

maintenir les études slavistiques en Tchécoslovaquie et dans les autres pays slaves à la hauteur de la science, qui recherche la vérité. Mais ses vérités sont accessibles à tous. Quel usage en font, dans les nations slaves, et aussi dans d'autres nations, hommes politiques et économistes, c'est leur affaire. En ce qui concerne les Slaves, je voudrais insister sur ce que les temps du romantisme messianique polonais et russe sont passés, et aussi ceux de l'impérialisme polonais et russe. Aujourd'hui, c'est de la véritable « réciprocité » de Kollár qu'il s'agit, et de la collaboration en égales entre les nations slaves, particulièrement sur le terrain culturel ; cette collaboration peut d'ailleurs aider aussi au rapprochement sur d'autres terrains, non pour des fins belliqueuses mais pour une vie commune pacifique des nations slaves dans l'intérêt de toute l'humanité. Cela explique pourquoi des hommes politiques aussi orientés vers l'Occident que MM. Masaryk et E. Beneš — celui-ci encore plus grand réaliste en politique —, aient dans l'État tchécoslovaque reconstitué, donné aux études slaves un appui digne de remarque, particulièrement par la création de l'Institut slave et de la Bibliothèque slave.

Quels sont maintenant les résultats des études slavistiques et de la pensée slave, toujours vivante aujourd'hui, sur la grand public ? Je puis me borner à renvoyer au dernier annuaire de l'Institut slave de Prague (1935), où sont énumérées (pp. 417-427) environ soixante organisations panslaves fonctionnant à Prague et en Tchécoslovaquie. Outre différentes associations et les congrès des philologues, des géographes et ethnographes et des philologues classiques slaves, dont il a été question plus haut, cet annuaire cite également les congrès des botanistes slaves, des mathématiciens des pays slaves, des orthopédistes slaves, des otolaryngologistes slaves, des pédologues (qui étudient les problèmes de l'enfance), la Fédération médicale panslave, la Société slave de neurologie et psychiatrie, les Fédérations des dermatologistes slaves,

des roentgenologues et radiologues (d'autres spécialistes médicaux forment au moins des associations privées), des pharmaciens slaves, des juristes des États slaves, des assistants des écoles supérieures slaves, des ingénieurs slaves, des vétérinaires slaves, le Comité d'organisation des villes des États slaves, l'Union des caisses d'épargne slaves, la Ligue des employés de chemin de fer slaves, la Fédération des fonctionnaires des douanes slaves, la Fédération apicole slave, etc. Les organisations les plus importantes sont la Fédération des Sokols slaves (*Slovanské Sokolstvo*) et la Fédération panslave de chant (*Všeslovanský pěvecký svaz*) ; on cite aussi l'Association des sociétés alpines slaves, celle des sociétés touristiques slaves, l'Union des pompiers volontaires slaves, la Fédération des boys-scouts et girls-scouts slaves, etc. Parmi les organisations d'étudiants, nous citerons la Fédération panslave des étudiants en médecine, qui a tenu en 1935 son septième congrès à Bratislava, la Fédération de la jeunesse agrarienne slave. A la première séance du congrès de Bratislava assistaient des étudiants en médecine vétérinaire, qui décidèrent de fonder une Fédération panslave de médecine vétérinaire, dont la principale tâche sera de provoquer la collaboration étroite et le rapprochement des étudiants vétérinaires slaves. Elle doit organiser un échange de stages pendant les vacances, la connaissance mutuelle des instituts vétérinaires, le rapprochement des organisations vétérinaires des différents pays et aussi, notamment, la connaissance de la culture et de la vie des nations slaves. C'est le plus récent exemple des raisons pour lesquelles et de la manière dont s'organisent les intellectuels slaves. Certaines organisations ont un caractère confessionnel, comme *Slavia catholica*, qui est une association d'intellectuels et d'étudiants catholiques slaves, ou les congrès de la jeunesse protestante slave. On a dénombré en 1934 à Prague et dans d'autres villes plus de cent trente associations de toutes les nations slaves et d'organisations tchécoslovaques

pour les rapports avec ces nations. Toutes les associations qui se qualifient slaves ou panslaves n'ont parmi leurs membres, il est vrai, que des citoyens bulgares (pas toujours), tchécoslovaques, polonais et yougoslaves et des émigrés russes ou ukrainiens. Il n'y avait pas place dans la Russie d'avant-guerre pour de telles organisations ni pour les Sokols, bien que la gymnastique ait été enseignée suivant le système des Sokols jusque dans les écoles de cadets ; après la guerre mondiale, les rapports avec l'U. R. S. S. sont restés longtemps interrompus, et leur évolution est une question de l'avenir ; mais il n'est pas douteux que, là aussi, il y aura des contacts scientifiques et, d'une façon générale, culturels. Tous les Slaves ont en ce sens besoin les uns des autres, car l'adage *slavica non leguntur* vaut toujours, même pour le russe, et il est donc désirable, non seulement dans l'intérêt des Slaves eux-mêmes, mais dans celui de la culture humaine, qu'ils prennent soin eux-mêmes de leurs richesses culturelles et les fassent connaître au reste du monde. Pour des raisons purement intellectuelles, et sans tenir compte même des sentiments de la conscience slave, on peut et on doit utiliser la grande analogie des langues slaves et la facilité de les apprendre au moins passivement, c'est-à-dire pour les comprendre à la lecture et à l'audition. Tous les non-Slaves qui ont bien appris une langue slave confirment eux aussi cette opinion, comme l'a exprimé il y a plus de quatre-vingts ans déjà le grand linguiste allemand A. Schleicher.

Les études slavistiques en Tchécoslovaquie ont rempli une grande mission culturelle et nationale et continueront à la remplir dans un État libre, qui donne asile à une science slavistique elle aussi complètement libre. Je conserve le souvenir inoubliable de la célébration du quatre-vingtième anniversaire de la naissance du président Masaryk, au Panthéon du Musée national, où l'orateur de la solennité, l'historien K. Krofta, ministre plénipotentiaire, premier collaborateur

du ministre des affaires étrangères, M. E. Beneš, ayant exposé l'activité scientifique et générale du président, ajouta : « Nous ne serions pas des élèves de Masaryk si nous ne disions pas, en cet instant, en quoi nous ne sommes pas d'accord avec lui ». Par ailleurs, à la célébration du quatre-vingt cinquième anniversaire de la naissance du président à l'Université Charles IV, l'historien J. Pekár, le principal adversaire de sa philosophie de l'histoire tchèque, a pu célébrer en toute sincérité ses mérites scientifiques. La devise du premier président de la République tchécoslovaque, *Pravda vítězí* (« La vérité triomphe »), les traditions éprouvées et la force des choses garantissent que les études slavistiques continueront à s'épanouir et à prospérer en Tchécoslovaquie.



COLLECTION HISTORIQUE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

- N^o 1. — C. JIRČEK, *La civilisation serbe au Moyen Age*. Traduit de l'allemand, préface de M. Ernest DENIS, Paris, 1920, vii-102 pp. 7 fr. 50
- N^o 2. — Ernest DENIS, *Du Vardar à la Sotcha*, 351 pp. 12 fr.
- N^o 3. — Georges PLÉKHANOV, *Introduction à l'histoire sociale de la Russie*, ouvrage traduit du russe par M^{me} BATAULT-PLÉKHANOV, iv-160 pp. 12 fr.
- N^o 4. — Raoul LABRY, *Herzen et Proudhon*, 250 pp. 18 fr.
- N^o 5. — Émile HAUMANT, *La formation de la Yougoslavie*, 752 pp. et 5 cartes hors texte. 60 fr.
- N^o 6. — Melitta PIVEC-STELÉ, *La vie économique des Provinces Illyriennes, 1809-1813*, 363 + LXXII pp. et 3 cartes hors texte. 60 fr.

COLLECTION DE MANUELS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

- I. *Manuel de l'antiquité slave*, par Lubor NIEDERLE.
- 1^{re} partie : *L'histoire*. Un volume de viii-246 pp., avec 2 cartes. 40 fr.
- 2^e partie : *La civilisation*. Un volume de vii-360 pp., avec 144 illustrations et 3 planches en couleurs (Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). 65 fr.
- Les deux volumes ensemble. 100 fr.
- II. *Le slave commun*, par A. MEILLET, 2^e édition, revue et augmentée avec le concours de A. VAILLANT. Un volume de xix-538 pp. 70 fr.
- III. *Introduction à l'étude comparative de l'histoire du droit public des peuples slaves*, par Karel KADLEC. Un vol. de viii-329 pp. 50 fr.
- V. *Le vieux slave*, par S. M. KUL'BAKIN. Un volume de vi-370 pp. 60 fr.

TRAVAUX PUBLIÉS PAR L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

- I. *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale : étude linguistique ; textes et traduction ; notes de folklore*, par André MAZON. Un volume de 236 pp., avec carte de la région étudiée. 40 fr.
- II. *Mélanges publiés en l'honneur de M. Paul Boyer*. Un vol. de 376 pp. 60 fr.
- III. *Les formes du duel en slovène*, par L. TESNIÈRE. Un volume de xx-454 pp. Annexe à ce même tome III : *Atlas linguistique pour servir à l'étude des formes du duel en slovène*, gr. in-folio oblong, vi-42 pp., 70 cartes. Les deux volumes ne sont vendus qu'ensemble (Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). 200 fr.
- IV. *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, par F. DVORNÍK. Un volume de vi-360 pp. (Ouvrage couronné par l'Académie Française). 40 fr.
- V. *La vie de saint Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IX^e siècle*, par F. DVORNÍK. Un volume de 94 pp. 25 fr.
- VI. *La langue de Dominko Zlatarić*, par André VAILLANT.
- I. *Phonétique*. Un volume de xx-370 pp. (Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). 80 fr.
- II. *Morphologie*. Un volume de vi-395 pp. 90 fr.
- VII. *Jean Amos Comenius (Komenský). Sa vie et son œuvre d'éducateur*, par Anna HEYBERGER. Un volume de 280 pp., avec 10 planches, dont 3 hors texte (Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques). 50 fr.
- VIII. *Les Piesni razlike de Dominko Zlatarić*, par André VAILLANT. Un volume de viii-45 pp. 20 fr.
- IX. *Catalogue des périodiques slaves des Bibliothèques de Paris*, par Boris UNBEGAUN, avec une préface de André MAZON. Un volume de xiv-223 pp. (Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques). 85 fr.
- X. *La poésie populaire épique en Yougoslavie au début du XX^e siècle*, par Mathias MURKO. Un volume de 75 pages et 21 planches hors texte. 30 fr.
- XI. *Actes magiques, rites et croyances en Russie subcarpathique*, par Pierre BOGATYREV. Un volume de xi-163 pp. 45 fr.
- XII. *Rythme et mesure dans la musique populaire bulgare*, par Stoyan DJOUJEFF. Un volume de xi-366 pp., avec de nombreuses notations musicales. 90 fr.
- XIII. *La vie forestière en Slovaquie*, par Pierre DEFFONTAINES. Un volume de 95 pages, avec 6 cartes et 17 photographies. 30 fr.
- XIV. *La Metohija, étude de géographie humaine*, par Milisav LUTOVAC. Un volume de 100 pages, avec 6 cartes et 20 phototypies. 30 fr.
- XV. *Les débuts de la langue littéraire chez les Serbes*, par Boris UNBEGAUN. 25 fr.
- XVI. *Les études slaves en Tchécoslovaquie*, par M. MURKO. Un vol. de iv-144 pp. 20 fr.

BIBLIOTHEQUE POLONAISE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

- I. **Histoire économique de la Pologne avant les partages**, par Jan RUTKOWSKI. Un volume de 280 pages (Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques)..... 40 fr.
- II. **Le liberum veto : étude sur le développement du principe majoritaire**, par Ladislas KONOPCZYŃSKI. Un volume de 298 pages. (Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.) 45 fr.
- III. **La littérature polonaise au XIX^e siècle**, par Bronislas CHLEBOWSKI. Ouvrage posthume publié et complété par Manfred KNIBL, II-534 pages 60 fr.
- IV. **La Pologne en France : bibliographie raisonnée. I. Littérature, Théâtre et Beaux-Arts**, par Jean LONETOWICZ, avec la collaboration de A. M. Chmurski. Ex. ordin. 40 fr.
Ex. interfoliés..... 50 fr.

TEXTES PUBLIÉS PAR L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

- I. **Les Feuilletés du Zograph**, par P. LAVROV et M. DOLOBKO. Une plaquette de 38 pages, avec 3 reproductions du manuscrit en photogravure 10 fr.
Une plaquette complémentaire de 35 pages, par P. LAVROV et A. VAILLANT 10 fr.
- II. **La prise de Jérusalem, de Josèphe le Juif**, texte vieux-russe et traduction française, par V. ISTRIN, A. VAILLANT et Pierre PASCAL, 2 volumes (le tome I est seul paru ; le tome II paraîtra en 1935)..... 200 fr.
- III. **Documents, contes et chansons de l'Albanie méridionale**, par A. MAZON. (*sous presse*)

COLLECTION DE GRAMMAIRES DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

- I. **Grammaire de la langue polonaise**, par Antoine MEILLET et M^{me} DE WILLMAN-GRABOWSKA. Un volume de 223 pages..... Épuisé
- II. **Grammaire de la langue tchèque**, par André MAZON (2^e édition revue et complétée). Un volume de 292 pages..... 25 fr.
- III. **Grammaire de la langue serbo-croate**, par A. MEILLET et A. VAILLANT. Un volume de VIII-302 pages..... 25 fr.
- IV. **Grammaire de la langue bulgare**, par Léon BEAULIEUX, avec le concours de Stefan MLADENOV. Un volume de VI-410 pages 35 fr.

BIBLIOTHEQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE LÉNINGRAD

- I. **Le théâtre de mœurs russes des origines à Ostrovski (1672-1850)**, par J. PATOUILLET, 1912..... 10 fr. 50
- II. **L'architecture classique à Saint-Petersbourg, à la fin du XVIII^e siècle**, par Louis HAUTECEUR, 1912, 14 planches hors texte..... 13 fr. 50
- III. **Un maître du roman russe : Ivan Gontcharov (1812-1891)**, par André MAZON, 1914, avec portrait et fac-similé..... (*Épuisé*)
- IV. **Emplois des aspects du verbe russe**, par André MAZON, 1914..... (*Épuisé*)
- V. **Le Stoglav ou les cent chapitres**. Recueil des décisions de l'Assemblée ecclésiastique de Moscou, 1551. Traduction, avec introduction et commentaire, par E. DUCHESNE, 1920..... 30 fr.
- VI. **Lexique de la guerre et de la révolution en Russie (1914-1918)**, par André MAZON, 1920..... 15 fr.
- VII. **Correspondance de Falconet avec l'impératrice Catherine II**, par Louis RÉAU, 1921, avec 1 planche 30 fr.
- VIII. **Le Musée Pouchkine d'Alexandre Onéguine à Paris : notice, catalogue et extraits de quelques manuscrits**, par Modeste HOPMANN, 1926 30 fr.
- IX. **Manuscrits parisiens d'Ivan Tourguénev : notices et extraits**, par André MAZON, 1930, avec 15 planches, dont 3 photogravures hors texte..... 40 fr.
- X. **La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX^e siècle**, par Alexandre KOVNE, 1929..... 30 fr.
- XI. **Légendes sur les Nartes**, suivies de cinq notes mythologiques, par Georges DUMÉZIL, 1930..... 40 fr.
- XII. **Tchaadaev et les Lettres philosophiques**. Contribution à l'étude du mouvement des idées en Russie, par Ch. QUÉNET, 1931..... 60 fr.
- XIII. **Michel Lomonosov et la langue littéraire russe**, par Antoine MARTEL, avec une préface par Paul BOYER..... 25 fr.
- XIV. **Introduction à la grammaire comparée des langues caucasiennes du Nord**, par Georges DUMÉZIL..... 30 fr.
- XV. **Recherches comparatives sur le verbe caucasien**, par Georges DUMÉZIL 20 fr.
- XVI. **La langue russe au XVI^e siècle : I. La flexion des noms**, par Boris UNBEGAUN 70 fr.

NARODNA IN UNIVERZITETNA
KNJIŽNICA



00000517155

